



HAL
open science

Masculinités et souffrance contemporaine : une lecture psychanalytique des interventions esthétiques chez les hommes

Tiago Humberto Rodrigues Rocha

► **To cite this version:**

Tiago Humberto Rodrigues Rocha. Masculinités et souffrance contemporaine : une lecture psychanalytique des interventions esthétiques chez les hommes. Psychologie. Université Rennes 2; Universidade de São Paulo (Brésil), 2017. Français. NNT : 2017REN20071 . tel-02458638

HAL Id: tel-02458638

<https://theses.hal.science/tel-02458638>

Submitted on 28 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE
BRETAGNE
LOIRE

THESE / Université Rennes 2 en cotutelle
Universidade de São Paulo
UFR Sciences Humaines
sous le sceau de l'Université Bretagne Loire
pour obtenir le titre de
DOCTEUR de l'Université Rennes 2
Mention : Psychologie
Ecole Doctorale Sciences Humaines et Sociales

présentée par
Tiago Humberto Rodrigues ROCHA

Préparée à l'Equipe d'Accueil 4050
« Recherches en psychopathologie, nouveaux symptômes
et lien social »
Université Rennes 2

**Masculinités et souffrance
contemporaine:
Une lecture psychanalytique des
interventions esthétiques
chez les hommes**

Thèse soutenue le 18/05/2017

devant le jury composé de :

GASPARD Jean-Luc (Directeur de thèse)
Maître de conférences HDR, Université Rennes 2

Da SILVA JUNIOR Nelson (Directeur de thèse)
Professeur Doctente, Universidade de São Paulo

MORETTO, Maria Livia (Membre)
Professeur, Universidade de São Paulo

PEREIRA, Mario Eduardo (Rapporteur)
Professeur, UNICAMP

BRITO, Bruna Pinto Martins (Rapporteur)
Professeur, Universidade Federal Fluminense

Présentation de la Thèse de Doctorat



UNIVERSITÉ RENNES 2
Unité de Recherche 4050
UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO

Ecole Doctorale : «Sciences humaines et Sociales»

Sous le sceau de l'Université Bretagne Loire

Masculinités et souffrance contemporaine : Une lecture psychanalytique des interventions esthétiques chez les hommes

Thèse de Doctorat
(Co-tutelle)

Discipline : Psychologie

Volume unique

Présentée par Tiago Humberto Rodrigues ROCHA

Directeurs de thèse : Jean-Luc GASPARD
Nelson da SILVA JUNIOR

Soutenue le 18 Mai 2017
à USP - Sao Paulo

Jury :

GASPARD Jean-Luc (Directeur de thèse)
Maître de conférences HDR, Université de Rennes 2

SILVA JUNIOR Nelson da (Directeur de thèse)
Professeur Doctente, Universidade de São Paulo

MORETTO Maria Livia (Membre du jury)
Professeur, Universidade de São Paulo

PEREIRA, Mario Eduardo (Rapporteur)
Professeur UNICAMP

BRITO, Bruna Pinto Martins (Rapporteur)
Professeur, Universidade Federal Fluminense

TITRE DE LA THÈSE EN FRANÇAIS

Masculinités et souffrance contemporaine : une lecture psychanalytique de la pratique d'interventions esthétiques chez les hommes

RESUMÉ DE LA THÈSE EN FRANÇAIS

Cette recherche vise à mettre en rapport les effets du néolibéralisme sur le corps. En 2012 le Brésil a atteint la première place dans le classement international du pourcentage d'interventions plastiques par habitant. Durant ces dernières années, la proportion d'hommes ayant eu recours à la chirurgie esthétique à finalité non réparatrice a très fortement augmenté et reflète un changement dans les formes d'utilisation du corps masculin dans la contemporanéité. Le néolibéralisme a débordé les limites du monde économique pour envahir les modes d'agir et de désirer et faire du corps un bien de plus à produire et à consommer. Le marché triomphe sur les autres formes de croyance, dans une sorte de religion à laquelle le sujet devient dévot face au risque et marques de la castration. L'impact des discours de la science et de la marchandisation généralisée conduit à la promotion d'un *homo economicus* dans ses rapports à la jouissance. En prenant appui sur la théorie des discours de Jacques Lacan, la recherche a interrogé des hommes ayant recours à des interventions médicales à finalités esthétiques, (chirurgies plastiques, injections de botox, *lifting* facial, etc.) et qui font un usage particulier de leur corps. Deux cas cliniques sont distingués : l'un diagnostiqué comme névrotique et l'autre relevant de la psychose ordinaire. L'étude s'achève sur les implications au plan culturel de ces nouveaux modes de subjectivation et du privilège accordé sur un mode érotique à l'identification à l'objet.

PROPOSITION DE MOTS-CLÉS :

Corps; Masculinité; Discours; Chirurgie esthétique; Psychose ordinaire.

TITRE DE LA THÈSE EN ANGLAIS

Masculinities and contemporary suffering: a psychoanalytic lecture of the practice of aesthetic interventions in men.

RESUMÉ DE LA THÈSE EN ANGLAIS

This research aimed at relating the effects of neoliberal ideology on the body. In 2012 Brazil reached the first place in the international ranking of plastic surgery proportionally per citizen. During the last years there has been a leap in the number of men who undergo plastic surgery with aesthetic and not reparatory purpose, which reflects a change in the forms of use of the masculine body in contemporaneity. Neoliberal ideology has extrapolated the economy limits, has invaded the forms of acting and desiring and has made the body one more asset to be produced and consumed. The market prevails over other forms of belief, serving as a kind of religion to which the subject becomes obedient as they face castration. The impact of the discourse of science The impact of science discourse and widespread commoditization leads to the promotion of a *homo economicus* as to its relation to fruition. Based on to the discourses theory of Jacques Lacan, the research interviewed men who used medical interventions with aesthetic purpose (plastic surgeries, filling with botox, facelift, etc.) and make a peculiar usage of the body. Two cases stood out: one being diagnosed as neurotic and the other as an “ordinary psychotic”. The research ends with the implications on the cultural field of these new ways of subjectivation that privileged identification to the object rather than its erotic use.

PROPOSITION DE MOTS-CLÉS EN ANGLAIS :

Body; Masculinity; Discourse; Aesthetic Surgery; Ordinary psychosis.

TITRE DE LA THÈSE EN PORTUGAIS

Masculinidades e sofrimento contemporâneo: uma leitura psicanalítica da prática de intervenções estéticas em homens.

RESUMÉ DE LA THÈSE EN PORTUGAIS

Esta pesquisa procurou relacionar os efeitos do neoliberalismo sobre o corpo. Em 2012 o Brasil alcançou o primeiro lugar no ranking internacional na proporção cirurgia plástica por habitante. Nos últimos anos houve um grande aumento do número de homens que se submetem à cirurgia estética com finalidade não reparadora, o que reflete uma mudança nas formas do uso do corpo masculino na contemporaneidade. A ideologia neoliberal extrapolou os limites da economia, invadiu os modos de agir e desejar e tornou o corpo um bem a mais a ser produzido e consumido. O mercado triunfa sobre as demais formas de crença, servindo enquanto uma espécie de religião à qual o sujeito torna-se devoto frente ao risco da castração. O impacto do discurso da ciência e da mercantilização generalizada conduz à promoção de um *homo economicus* quanto à sua relação com o gozo. A partir da teoria dos discursos de Jacques Lacan, a pesquisa entrevistou homens que recorreram a intervenções médicas com finalidade estética (cirurgias plásticas, preenchimento com botox, *lifting* facial, etc) e que fazem um uso particular de seus corpos. Dois casos destacaram-se: um diagnosticado enquanto neurótico e o outro enquanto um caso de psicose ordinária. A pesquisa é finalizada com as implicações para o plano cultural destes novos modos de subjetivação e do privilégio de num modo erótico para a identificação ao objeto.

PROPOSITION DE MOTS-CLÉS EN PORTUGAIS :

Corpo; Masculinidade; Discurso; Cirurgia Estética; Psicose ordinária.

REMERCIEMENTS

En premier lieu, je tiens à remercier mon directeur de thèse, Monsieur Nelson da Silva Junior, pour la confiance qu'il m'a accordée, en acceptant d'encadrer ce travail doctoral, pour ses multiples conseils et pour tout le temps et l'énergie qu'il a consacrés à diriger cette recherche. Pour la transmission du désir de savoir et pour l'orientation attentive et consciencieuse.

À mon directeur de thèse, Monsieur Jean-Luc Gaspard, pour avoir accepté d'orienter ma thèse de doctorat en cotutelle entre l'Université Rennes 2 et l'Université de São Paulo. Pour son accueil chaleureux et toute sa disponibilité durant mon séjour en France. Pour m'avoir donné ce qu'il manquait à la thèse, spécialement l'enseignement sur la Théorie du discours et la façon de faire une recherche clinique en psychanalyse. Et tout autant pour les conversations et orientations rapides, mais néanmoins condensées, au café et au restau.U.

Mes remerciements vont également aux membres du jury pour avoir accepté d'être dans la commission de jugement de soutenance et pour toutes les discussions autour de la thèse.

Mes remerciements à Monsieur Raul Pacheco pour la parole, l'écoute, le silence et le soin.

Je suis infiniment gré à Madame Patricia Porchat de s'être rendue disponible pour la pré-soutenance et pour m'avoir prodigué maints conseils.

Je souhaiterais aussi adresser ma gratitude à Monsieur Fuad Kyrillos Neto pour m'avoir présenté au LATESFIP, où j'ai maintenant de bonnes rencontres avec la psychanalyse.

À mes collègues du Fórum do Campo Lacaniano de São Paulo, pour nos bons échanges pendant ma formation analytique.

À mes amis de la Clínica Freudiana à Uberlândia, où j'ai connu le Séminaire XVII, et qui est très présente dans ce texte.

Aux amis du groupe d'orientation, spécialement Guilherme, Mario, Maya, Vera, Nathalia, Heitor, Kika, Lia, Vivi et Dulce, pour la lecture attentive et toujours chaleureuse qui m'a permis l'ouverture d'esprit à d'autres perspectives durant l'écriture.

Aux professeurs et amis de l'Universidade Federal do Triângulo Mineiro, avec qui je partage l'amour de l'enseignement.

A tous mes élèves, ceux que j'ai déjà connus et ceux que je rencontrerai pendant ma vie professionnelle. Ils sont la raison principale pour continuer toujours le processus d'apprentissage et de transmission.

À Tiago, mon ami le plus loyal et que je suis très fier d'avoir dans ma vie. Merci pour me montre que la vie sera toujours meilleure demain qu'aujourd'hui.

Je remercie Aquinoã, Paca, Maria et Carlos pour leur amitié, après la formation académique. Merci pour les encouragements, pour les bières et les rires.

Je souhaite aussi exprimer ma gratitude à Mila, Mathieu, Mel et Monica pour l'accueil en France, pour les bonnes discussions, sans oublier le vin et les fromages.

Aux amis qui j'ai connus à São Paulo : Hugo, Paulo, Pedro, Rafa « Nego », Ludu, Maria Leticia, Leandro, Natalie, Jota, Nina, Stella (*in memoriam*), Rodrigo Alencar, Paulo Sérgio, Marcelo Checchia, Clarice, Rafa Cossi, João Felipe, Aline Martins, Luciana Salum et Michele Roman Faria, pour leurs encouragements et pour les partenariats de travail.

Aux grands amis de très longtemps d'Uberaba avec qui je partage les meilleurs moments de ma vie. Je remercie aussi tous les amis autour du monde, spécialement Axel, l'ami qui m'a enseigné la belle langue française avec humour, samba et bières. Merci aussi pour la révision du texte en français.

À mon frère, Gustavo, pour la tendresse et l'attention inconditionnelle. À mon père, Henrique, qui m'a donné tout ce qu'il lui a été possible de m'offrir.

À ma mère, « Dona Graça », pour m'avoir enseigné la « graça » de la vie.

À Érica qui vient d'arriver et pour tout ce qui nous arrivera.

À CAPES, pour l'appui financier, fondamental à ma formation académique, au Brésil et en France.

Introduction.....	8
1 Panorama de la masculinité	19
1.1 Masculinité et performativité	19
1.2 De <i>Playboy</i> à <i>Men's Health</i> : est-ce que quelque chose ne « tourne pas rond » ?	21
2 Le sujet néolibéral : un entrepreneur de soi croyant en le Marché	26
2.1 <i>L'individu ingouvernable</i> : lorsque le néolibéralisme conjugue la pulsion	26
2.2 <i>L'homme économique</i> : du sujet à l'individu en tant qu'un entrepreneur de soi	29
2.3 <i>Le divin marché</i> : Le Marché comme religion	32
3 Néolibéralisme et la théorie du discours : le corps <i>lathouse</i>.....	39
3.1 La structure du discours	40
3.2 Le sujet néolibéral et le corps produit pour le <i>discours de la science</i>	41
3.3 Discours du capitaliste : le maître moderne et la tyrannie de la beauté d'un corps qui se consomme	44
4 Méthodologie	48
4.1 Du choix de la méthode	49
4.2 Analyse des données : la division du sujet entre l'énoncé et l'énonciation	50
4.2.1 L'énonciation par le modèle du nœud borroméen	51
4.2.2 L'énoncé et l'identification	52
5 Le néolibéralisme et les structures psychiques.....	53
5.1 Masculinité contemporaine : encore un <i>risque</i> de féminisation ?	53
5.2 Le corps en tant qu'objet.....	56
5.3 Néolibéralisme et psychose : le corps comme suppléance.....	67
5.3.1 À propos de la psychose ordinaire	70
5.3.2 La notion de suppléance.....	74
5.3.3 Le corps en tant que suppléance imaginaire.	78
5.4 Néolibéralisme, discours de la science et narcissisme	87
Conclusion	94
Bibliographie	100
Annexe I : Retranscription traduit de l'entretien avec Igor	108
Annexe 2 : Retranscription traduit de l'entretien avec Léo	120

Introduction

Dans « A new Kind of beauty »¹, Phillip Toledano a enregistré des images de personnes qui ont subi des interventions esthétiques. Certaines questions l'ont guidé, telles que : qu'est-ce qui serait une nouvelle forme de beauté ? Ce qui définirait une nouvelle norme de beauté serait le moment historique ou les mains d'un chirurgien ? Sommes-nous en marche vers le paroxysme consistant à produire de nouveaux modes de subjectivation à partir de modifications dans la chair ?

Dans les médias, apparaissent fréquemment des cas de personnes mettant leur propre vie en danger afin d'atteindre un modèle idéal de corps, comme c'est le cas du nord-américain Justin Jedilica. Durant une décennie, il s'est soumis à plus de 90 interventions chirurgicales, afin de devenir semblable à la poupée *Ken*, l'amoureux de la poupée *Barbie*. Au total, Jedilica a dépensé plus de deux cent mille dollars et déclare n'être pas encore satisfait de son corps. L'homme de 32 ans a expliqué qu'il n'arrêterait pas les chirurgies, malgré les avertissements des médecins concernant le péril qu'il fait d'ores et déjà courir à sa vie².

En 2012, le Brésil a dépassé le nombre d'interventions de chirurgie esthétiques faites aux Etats-Unis et est déjà le plus grand consommateur mondial en termes de nombres d'opérations. Entre 2009 et 2012, le nombre d'interventions esthétiques a crû de 120%, dépassant 1,5 million d'opérations sur la seule année 2012³. Selon une étude réalisée par la Société Brésilienne de Chirurgie Esthétique, durant ces cinq dernières années, sur

¹ Il y a des images de son livre sur le site : <http://www.mrtoledano.com/a-new-kind-of-beauty>

² <http://saude.terra.com.br/homem-faz-90-cirurgias-plasticas-para-ficar-parecido-com-ken.f7d87115d0f6a310VgnVCM3000009acceb0aRCRD.html> le 17/11/2013.

³ <http://g1.globo.com/jornal-hoje/noticia/2013/08/numero-de-cirurgias-plasticas-no-brasil-cresceu-120-entre-2009-e-2012.html> le 28/11/2013.

l'ensemble de ces opérations, la proportion d'hommes ayant eu recours à la chirurgie esthétique à finalité non réparatrice, mais bien esthétique, a bondi de 5% à 30%. Durant la Jornada Paulista de Cirurgia Plástica qui s'est déroulée entre mai et juin 2013, 88% des médecins ont affirmé avoir perçu l'augmentation du nombre d'hommes se soumettant à une chirurgie⁴.

Nous savons que les soins corporels esthétiques ne sont pas une préoccupation de l'homme contemporain. Socrate (469-399 a.C.), par exemple, négligeait l'existence d'une séparation entre corps et âme. L'idéal grec de cette époque exigeait la pratique d'exercices réguliers, ainsi que le développement des capacités intellectuelles à l'Académie. Les dialogues des philosophes grecs englobaient une série de thématiques grandement variables, allant de thèmes relatifs à une meilleure diète pour garder la bonne forme du corps, la musique et la danse, jusqu'à des réflexions sur l'Éthique et la Politique (CARMO JUNIOR, 2005). Grosso modo, nous pouvons comprendre l'idéal de masculinité grec comme quelque chose qui ne dissocie pas le corps des propriétés intellectuelles.

Platon (427 – 347 a.C) percevait l'existence d'une dichotomie entre le corps et l'âme. Pour le penseur grec, le lieu du corps était un obstacle au développement complet de l'âme. Si celle-ci comprenait les attributs relatifs à l'intellect, le corps, du fait d'être le lieu de présentation de la douleur et de « contenir la mort », se présentait en tant qu'obstacle à la supériorité de l'âme (CARVALHO; RUBIO, 2001). Ainsi, le corps grec était un lieu privé qui devrait être travaillé, vénéré dans ses formes, sans se détacher du développement des facultés intellectuelles. Comme il s'agit d'une construction historique, produit de l'environnement culturel d'une société déterminée, nous comprenons que l'incidence des effets de la production de cet idéal du corps sur la masculinité grecque, était intimement liée

⁴ <http://www.bandab.com.br/jornalismo/aumento-de-plastica-em-homens-e-percebido-por-88-dos-cirurgioes/> le 17/11/2013.

à une masculinité virile, sportive, belliqueuse, mais également renforcée dans son intellect par l'étude de la métaphysique, de la Politique et de l'Éthique.

Bien qu'ayant été réprimée au Moyen âge par le dogmatisme religieux qui survalorisait le salut de l'âme au détriment du corps, la place sociale de celui-ci a été restaurée durant la Renaissance. Le discrédit du corps à l'époque Médiévale a été récompensé durant la Renaissance et replacé au centre avec l'insurrection de la raison qui a rendu possible l'apparition de pratiques, à partir de nouvelles pédagogies et qui eurent une influence directe sur les contours des corps masculins de cette époque. Selon les mots de Vigarello, « l'idéal corporel du courtisan allierait à la force une nouvelle habileté, ses mouvements joindraient une esthétique à l'efficacité » (VIGARELLO, 2009, p. 332). De telle sorte que la définition esthétique était l'expression des interventions, non seulement sur le corps, mais avant tout, les effets subjectifs dans le montage du genre masculin à différentes époques de l'histoire. Le développement de l'esthétique du corps était allié à l'attention intellectuelle et exprimait divers modes de manifestation de la masculinité. Le genre était conditionné par la performativité de sa fonction sociale, ce qui rendait nécessaire la réponse qui devrait être donnée aux rôles socialement attribués au genre masculin. Les initiés amenaient leur propre marque subjective dans les processus d'assomption d'une identité masculine par le biais des exercices les plus variés, tant pour le physique que pour l'intellect.

Ainsi, de la renaissance à la modernité, l'administration du propre corps mettait en jeu l'implication de l'individu dans son processus de construction corporelle et de constitution subjective. Cet individu rationnel de la modernité connaît à l'apogée de l'illumination la survalorisation de la raison sur les passions de l'âme. Ainsi, le rationalisme cartésien présente au monde l'idée d'un *individu* rationnel qui s'assure de la connaissance du monde à partir du *cogito*. Toutefois, nous ne pouvons équivaloir cet individu rationnel au

sujet de la psychanalyse.

C'est que le sujet s'échappe d'ailleurs, ou plutôt, surtout, au moment où il articule *je pense*, car aussi clair et distinct qu'il soit, ce *je pense* est un signifiant, qui trouve seulement le caractère évanescent du sujet, dans le propre apex auquel il nous conduit. Raison pour laquelle, Lacan, à partir de l'expérience de l'analyse, reprend le *je pense donc je suis* sous la forme d'un *je pense où je ne suis pas* (BAAS & ZOLOSZYC, 1996, p. 2).

Ainsi, il faut indiquer une distinction qui nous sera grandement utile tout au long de cette thèse. Lorsque nous faisons référence à l'idée d'individu, nous désignons la présence de cet être rationnel, non divisé, du *cogito* cartésien. Cet individu qui, en fondant sa possibilité de connaissance du monde sur la raison, ne laisse rien échapper. En contrepartie, quand nous faisons référence au *sujet*, nous considérons l'effet de la chaîne signifiante. Cette production qui ne coïncide pas avec l'individu cartésien, puisque la partie de l'entrée dans le langage ne peut être racontée qu'à partir de sa division subjective et de son apparition évanescente (FINK, 1998).

C'est autour de cette impasse installée par l'idée d'un *individu* rationnel cartésien et de la critique lacanienne envers un tel modèle, avec l'idée de *sujet*, que cette thèse sera écrite. La problématique du rapport des modèles de masculinité et de la construction et de la gestion du corps lui-même, font affleurer les impasses relatives au sujet qui tente de se faire individu, si on peut l'exprimer ainsi, même de façon précipitée. Après tout, cette recherche est à propos du domaine de l'image du vieillissement du corps masculin – représentant de la castration du sujet – au moyen des technologies de modification de la réalité du corps – représentant de l'individu rationnel cartésien. Nous partons alors d'une première hypothèse selon laquelle les questions que nous allons traiter sont des corollaires à cette recherche d'un

contrôle rationnel sur le corps lui-même, par le biais de l'administration de techniques de soin de soi, amplement promues par le néolibéralisme.

L'avancement de l'âge semble mettre en risque l'image socialement construite sur le corps masculin tout au long de l'histoire de l'occident, en devenant une des nouvelles modalités de souffrance que l'homme doit « administrer ». Le néolibéralisme et la promotion de l'état d'insatisfaction constant du sujet vis-à-vis de son apparence ont incorporé l'idée d'administration de la vie en tant qu'axe central sur lequel le sujet doit s'établir comme entrepreneur et gestionnaire de tout ce qui peut lui causer de la souffrance (LAVAL, 2007).

Plus de quatre siècles se sont passés depuis que la science a éclipsé la religion en tant que forme de représentation du monde. À nos yeux, le néolibéralisme se présente comme un héritier des régimes libéraux traditionnels, mais réinventé sous une forme *high-tech*. En installant la soumission du sujet aux lois du marché, le néolibéralisme semble faire réapparaître l'idée de l'individu cartésien, en le remettant en adéquation avec la réalité de sa division à partir des nouveaux rapports de consommation.

Considéré comme un courant économique qui élève l'autopromotion et la gestion du propre destin, le néolibéralisme récupère la rationalité en tant que centre opérateur du monde. Le lien social entre les sujets devient basé sur le niveau de satisfaction que le sujet peut trouver dans l'entrepreneuriat de soi, en se fondant sur la compétitivité représentée par le marché des capitaux. En somme, le néolibéralisme considère le sujet lui-même comme une marchandise qui pourrait circuler librement au sein de divers espaces sociaux dépourvu d'un quelconque sens identitaire et mû par le même principe de séduction de la marchandise. Avec cela, penser un concept exact qui représente seulement un modèle de masculinité va devenir chaque fois plus distant, à partir du moment où la stabilité fournie par l'identité

intéresse moins que la logique entre *possibilité* de consommation – *nécessité* de reconnaissance.

De la sorte, nous considérons que la préoccupation croissante vis-à-vis du corps, attestée par l'augmentation de la demande en matière d'interventions esthétiques, met en évidence les effets de la pensée néolibérale sur la production des idéaux de masculinité d'une époque. Si tout au long de l'histoire le corps est devenu un des lieux possibles d'expression subjective de la masculinité, ce fut parce que le fantasme sous-jacent au désir dans son déplacement métonymique, trouve sa limite dans l'imposition de la castration. Désormais, les effets de l'action du temps se trouvant dans la ligne des fantasmes possibles de ce sujet, le marché des produits de soins esthétiques a été rapidement séduit par la technoscience et a été capturé par le capital.

À ce niveau, nous trouvons un point important qui nous permet de réfléchir sur de possibles différences d'utilisation des corps et de la place du sujet, lorsque nous comparons l'antiquité avec le contexte actuel régi par le néolibéralisme. Après tout, quelle place le sujet occupe-t-il dans ces deux moments historiques distincts ? En d'autres mots, l'individu entrepreneur de l'actuel moment néolibéral aura-t-il le même rapport que le courtisan de la Renaissance avait avec son corps ? Nous partons de l'hypothèse que non. Nous considérons qu'il existe une certaine béance entre ces deux modes de subjectivation dans lesquels les sacrifices exigés pour pouvoir construire un corps ont été vaincus, le sujet lui-même se retrouvant exclu dans les processus de constitution subjective.

Loin de vouloir romancer un passé lointain avec des élucubrations qui récupèrent l'idéal viril du temps des romans de cavalerie, notre travail cherche à dialoguer avec les nouvelles modalités de masculinité contemporaine, en problématisant la propre relation du sujet avec la castration. Après tout, les technosciences auront-elles scellé la castration du

désir à partir de l'insertion du sujet au sein d'une nouvelle logique qui surévalue la jouissance ? Nous pensons que cette recherche réalise la tâche de questionner le sujet sur ce qui lui apparaît en tant qu'effets de la castration – par exemple le vieillissement – à partir d'une modification structurelle de la relation du sujet avec son désir et avec la jouissance. Nous misons sur le fait que les technosciences, en vainquant les limites établies jusque-là par l'absence de l'infinité de traitements possibles actuellement, ont promu le discours de la science en tant que représentant d'un passage vers une nouvelle possibilité d'appréhension clinique moins basée sur le désir que sur l'exigence de jouissance. L'imposition médiatique de la dictature du corps parfait ajoutée aux facilités de payement et au perfectionnement technologique constant substituent les difficultés que, par exemple, les grecs avaient pour atteindre une norme déterminée de beauté esthétique et intellectuelle. Il n'existe plus de nécessité d'un effort herculéen (dans le meilleur style *no pain, no gain*) pour pouvoir obtenir un corps esthétiquement parfait. Dans ce cas-ci, le bistouri peut facilement remplacer l'haltère dans la construction du corps idéalisé.

Ceci étant, l'objectif de notre recherche est de problématiser les modifications dans la représentation de la masculinité dans la contemporanéité, ainsi que la façon dont la doctrine libérale captive le sujet avec sa proposition d'autonomie et de liberté. Il s'agit d'une recherche qui considère le soin esthétique corporel masculin croissant comme un des *effets* du néolibéralisme contemporain.

Dès lors, l'objectif de notre recherche est de problématiser les modifications dans la représentation de la masculinité dans la contemporanéité, ainsi que la façon dont la doctrine néolibérale captive le sujet avec sa proposition d'autonomie et de liberté. Il s'agit d'une recherche qui considère l'attention esthétique corporelle masculine croissante comme l'un des *effets* du néolibéralisme contemporain. De la sorte, elle prétend confronter la pensée de

théoriciens critiques avec la doctrine néolibérale – particulièrement avec l'idée du sujet autogestionnaire entrepreneur – avec la théorie du discours de Jacques Lacan (1969/70), spécialement à partir de ses effets : le discours du capitaliste et le discours de la science.

Une fois faite la présentation de notre problématique, la recherche est divisée en six chapitres. Dans le premier chapitre, au moyen de ce que nous appelons une « matrice sociologique », nous travaillerons la problématique de l'identification en utilisant les processus historiques, politiques et sociaux qui contribuèrent à la construction et à la naturalisation de modèles de masculinité. Étant donné la naturalisation de certains modèles, ceux-ci sont devenus actuellement un produit commercial supplémentaire à consommer. Pour cela, nous nous servirons de la notion de performativité de Judith Butler (2003) afin de problématiser la construction du genre masculin et la façon dont celui-ci est devenu un produit de plus à consommer selon la logique du marché néolibéral. Nous travaillerons aussi avec deux exemples du quotidien qui délimitent une certaine transformation dans les modèles de masculinité pris à partir de deux revues de diffusion mondiale : la *Playboy* et la *Men's Health*.

Dans le deuxième chapitre, nous chercherons à cerner le mode de fonctionnement économique du néolibéralisme et sa faculté à faire du sujet en entrepreneur de soi. Afin de maximiser sa satisfaction et d'amoindrir la souffrance, le sujet du monde néolibéral cherche à créer un mode de fonctionnement personnel qui joue en faveur du soutien de son autonomie par rapport à de possibles déterminants familiaux. Autocentré et tel une sorte de gestionnaire d'entreprise, ce sujet cherche à tout prix l'autopromotion de soi, même si, parfois, il paie le prix fort pour cela. Pour tracer un tel panorama nous nous servirons d'auteurs reconnus qui conjuguent trois domaines de connaissance : économie, philosophie et psychanalyse. Ce chapitre est réservé à notre analyse des auteurs suivants et de leurs œuvres respectives :

Roland Gori avec *L'individu ingouvernable* (2015); Christian Laval et *L'homme économique* (2007); Pierre Dardot & Christian Laval avec *La nouvelle raison du monde* (2009); et Dany-Robert Dufour et *Le divin marché* (2007).

Dans le troisième chapitre, nous confronterons la problématique néolibérale avec la théorie des discours de Jacques Lacan, particulièrement ses retombées : le discours du capitaliste. La possibilité de retarder imaginativement les effets du vieillissement sur le corps nous conduit à penser les limites que la science peut supporter dans l'éminence de la rupture du lien social. En problématisant une telle discussion, nous incluons le discours controversé de la science qui, selon Gaspard (2012), est devenu le discours hégémonique à l'heure actuelle, en se conjuguant avec une même idéologie de consumériste, représentée par le discours du capitaliste. Ainsi, nous verrons que le produit de la confrontation organisée autour des idées présentées dans le deuxième chapitre, et débattues à la lumière de la théorie des discours de Lacan, culmine dans la production d'un *homme économique entrepreneur de soi et croyant au Marché néolibéral*.

Le quatrième chapitre présente le parcours méthodologique sur lequel nous nous sommes lancés, afin d'atteindre nos objectifs. Comme nous considérons que la recherche d'une norme corporelle déterminée est devenue une problématique contemporaine également masculine, nous avons interviewé des hommes qui ont subi des interventions médicales à finalité esthétique non réparatrice. Nous pensons que ces sujets représentent des modes de subjectivation contemporains intimement liés à une promesse néolibérale d'autopromotion et d'autogestion, qui prennent l'entrepreneuriat commercial comme modèle de régulation du désir.

Le choix des recherches d'hommes ayant subi des interventions esthétiques se justifie, avant tout, pour deux raisons : d'abord pour la pertinence de la nouveauté du thème

au sein du champ de la psychanalyse. En second lieu, pour parvenir à faire des recherches à partir d'histoires réelles, du quotidien, sur quelques-uns des effets du néolibéralisme sur les actuelles formations subjectives, ce qui rend le travail plus riche, du fait qu'il extrapole le champ uniquement théorique.

La méthode d'investigation utilisée a été l'analyse psychanalytique du discours développée par Gaspard, Silva Junior, Dunker, Assadi & Doucet (2010). Une telle méthode, s'inspire dans la proposition du nœud borroméenne de Lacan, pour interpréter les accidents de l'énonciation à partir des registres Réel, Symbolique et Imaginaire. En plus de cette méthode, nous analysons également les résultats à partir de la psychanalyse, avec une attention particulière pour ce qui touche au domaine des représentations de la masculinité, de ce qui appartient à la structure de la doctrine néolibérale et de la théorie des discours de Lacan.

Dans le cinquième chapitre, nous avons la discussion suivant l'analyse des interviews que nous avons réalisées. Nous présentons le débat sur les résultats dans quatre sous-sections : a) la masculinité contemporaine ; b) le néolibéralisme et le discours du capitaliste autour de la structure névrotique, à partir du cas de Igor; c) le néolibéralisme et la production d'un corps à partir d'un cas possible de psychose, le jeune Léo ; d) le narcissisme contemporain et la place du discours de la science face au vieillissement.

Le sixième chapitre introduit nos considérations finales. À partir de ce que nous abordons tout au long de la recherche, nous nous servons de ce que Freud a établi autour du processus de défusion pulsionnel pour réfléchir aux possibles conséquences dans le cadre culturel.

Compte tenu de l'introduction, notre hypothèse de travail fut que le fantasme masculin contemporain de dépassement des marques de vieillissement, s'appuie sur le

discours néolibéral, puisque celui-ci est organisé sur les mêmes échafaudages que ceux du discours du capitaliste et de la science.

1| Panorama de la masculinité

1.1 | Masculinité et performativité

Dans le cadre de notre recherche, le concept de masculinité aura, du point de vue du langage, son univers de composition de sens, nous permettant de laisser au second plan l'imaginaire à propos de l'hégémonie d'un idéal de masculinité, tel que pensé par Connell (1995). Pour le courant de pensée dénommé par Forth (2008) comme « poststructuraliste », le signifiant « hégémonique » ne possède pas le moindre sens d'existence, car la masculinité en vient à être vue à travers un prisme grossissant. Ce courant maintient l'indépendance entre le signifiant *masculinité* et n'importe quelle signification *a priori* du terme, en considérant la réalité en tant que construction discursive et sociale.

Nous utiliserons la théorie de la *performativité*, telle que pensée par l'une des héritières de ce courant philosophique : Judith Butler. Loin de prétendre nous approfondir sur l'œuvre de l'auteure, nous nous limiterons seulement à l'essentiel de sa pensée, de sorte que le lecteur puisse mieux accompagner notre parcours à propos d'une discussion entre masculinité, performativité et corps.

Butler met en évidence la *répétition* en tant que forme de production culturelle et de manière de problématiser le propre concept d'identité. De la sorte, il ne s'agit pas d'un geste particulier, mais d'« une répétition et d'un rituel, qui produit ses effets à travers un processus de naturalisation qui prend corps » (1990, p. 36). À propos de la performativité, Butler affirme que

Le genre est essentiellement performatif, et ceci dans deux acceptions complémentaires du terme, c'est-à-dire qu'il n'est pas « exprimé » par des actions, gestes ou discours, mais que la performance produit rétroactivement l'illusion d'un noyau interne lié au genre. Autrement dit, la performance du genre produit rétroactivement l'illusion d'une essence ou d'une disposition masculine ou féminine. Le genre est produit par la fonction performative du langage : je suis assujetti-e au genre dans lequel le langage me désigne (MERCADER, 2005, p. 15).

Ce que nous sommes intéressés de conserver, à partir de ce stade de notre écrit, c'est le caractère mimétique des actes performatifs qui finissent par devenir substantialisés ; naturalisés par effet rétroactif. S'il existe quelque chose que la psychanalyse nous enseigne, depuis ses débuts, c'est ce qui concerne le décalage entre l'énoncé et l'acte d'énonciation. En traitant la problématique de la substantialisation de deux univers qui contraignent les sexes à une norme comportementale déterminée et en disant de l' « homme » ou de la « femme », nous disons également « implicitement tous les types d'autres choses : idées totalisantes, préjugés et les stéréotypes qui sont étroitement liés à chacune des étiquettes du sexe ; et, sans que nous le sachions consciemment, tout cela vient immédiatement à l'esprit » (HURTING, 2005, p. 36).

Par le biais de la performativité, nous comprenons que la polysémie de l'univers masculin, dans son rapport avec le corps, a été historiquement restreinte à des pratiques qui affirmaient des idéaux virils masculins et de suprématie par rapport au sexe féminin. Au moyen d'actes performatifs, le rapport de l'homme avec son propre corps s'altère durant l'histoire. Dans la Grèce antique, l'idéal viril était lié à la bravoure, au courage et à la dextérité. Alors qu'au Moyen Âge, l'idéal masculin renvoie à l'homme saint et pur, même si la réalité le transforme en pécheur. À la Renaissance, nous trouvons l'opposé par rapport à l'idéal du Moyen-âge, avec une représentation de l'homme en tant que machine de savoir, de connaissance et de production. Aujourd'hui, comme nous prétendons le démontrer dans

notre recherche, nous avons un idéal devenu multiple et réglementé par des lois qui valorisent plus l'accumulation et la consommation que la propre production.

La forme de reconnaissance de masculinités déterminées, qui parcourent le rapport du sujet avec son propre corps, se fait *dans* et *par la* voie du langage, puisque ce sont les sillons de l'histoire qui donnent le contour du lien social. Dans la partie suivante, nous nous consacrons à prendre quelques exemples du quotidien qui illustrent la façon dont le langage produit des discours modifiant le rapport socialement établi avec le concept de masculinité dans l'histoire récente du néolibéralisme.

1.2 | De *Playboy* à *Men's Health* : est-ce que quelque chose ne « tourne pas rond » ?

L'histoire produit des modifications dans les représentations de modèles de masculinité qui s'actualisent dans la contemporanéité, en devenant plus pluralisés et renforcés dans le néolibéralisme. Nous prendrons ainsi deux faits du quotidien qui illustrent le changement du rapport du sexe masculin avec le concept de masculinité et avec le propre corps, amplement exploités par le marketing et par la publicité.

À la mi-novembre 2013, un curieux reportage publié par la revue *Playboy* a attiré l'attention du fait de sa disparité par rapport au contenu qu'elle a toujours été reconnue pour publier. La notoriété mondiale de ce véhicule de communication et de divertissement s'est établie, prioritairement, sur le public masculin. L'histoire de la beauté et de la nudité féminine du XX^e siècle dépasse certainement la narrative de ce véhicule de publicité de corps, qui suit la logique du marché, de production et de consommation imagétique. Il n'existe pas l'ombre d'un doute que *Playboy* fut, définitivement, l'un des plus importants

propagateurs d'un idéal de beauté devant être avidement conquis, aussi bien par des hommes que par des femmes.

Le reportage⁵, qui a pour titre « La Constitution de l'Homme Libre », prend le parti d'une masculinité *suffoquée*, selon les dires de la propre publication. Conçue par une agence de publicité, la campagne présente le slogan « l'homme est né pour être libre », comme une manière de protester contre l'*oppression* que l'homme souffre ces derniers temps. L'action publicitaire surgit à partir des propres lecteurs (de sexe masculin) de la revue qui se plaignaient fréquemment du fait de *perdre de l'espace* en tant que protagonistes dans le scénario social. En en profitant pour vendre l'idée que la liberté doit être reconquise – dans l'édition historique et commémorative des 60 ans de la revue – l'action ne fait pas d'économie en termes de force d'attraction des appels. Ceux-ci, au-delà du fait d'être curieux, renvoient à certaines questions diachroniques à propos de la revue. Nous observons certains appels disséminés sur les seize pages de ce « numéro spécial » : « nous, les hommes, naissons pour être libres », « la liberté est notre plus grand patrimoine », « nous adorons voir de belles fesses passer », « avec la main, c'est aussi goal », « comme le mariage est laborieux, nous devrions recevoir un mois de congé par an ». Et, pour compléter le « menu de gentilleses », le publicitaire concepteur de la campagne affirme que la campagne est apparue pour remercier les hommes et, quant aux femmes, « elles peuvent protester autant qu'elles veulent. Si elles le font nues, ce sera encore mieux »⁶ (*Sic*).

L'appel publicitaire semble s'être perdu dans le temps, en cherchant le retour de quelque chose qui est déjà plus qu'assuré à la grande majorité des femmes de l'occident : ne plus être un simple objet de satisfaction masculine. Quant au client, il s'agit d'une publicité

⁵ <http://www.adnews.com.br/midia/o-homem-nasceu-para-ser-livre-diz-playboy-em-novo-posicionamento> le 18/12/2013

⁶ <http://revistaforum.com.br/blog/2013/12/revista-playboy-faz-campanha-motivada-pela-masculinidade-sufocada/> le 18/12/2013.

anonyme, qui ne vise pas la vente d'un produit direct et légitime pour une « cause ». À la différence d'un appel publicitaire pour la vente de n'importe quel autre objet, la campagne ne cherche pas à créer une demande de consommation. Le message est directement adressé à la principale niche de marché de la revue : le sexe masculin, représenté par une pensée idéologique qui tente d'être récupérée.

La généralité de l'appel ne fait pas d'économie dans son arsenal pour atteindre tous les hommes. Qu'il s'agisse des impuissants – faire jouir la partenaire avec la main ; des mariés – congés d'un mois ; ou ceux qui débordent de leur « puissance » - voir les fesses passer ; la *Constitution* semble être intégrée dans un décalage historique par rapport à son contexte actuel. Les slogans de la campagne renvoient à un temps antérieur à l'histoire actuelle de l'homme, car il récupère l'objectivation de la femme passive et de l'homme actif libertaire. Des idées d'un passé pas si ancien que cela dans l'histoire, lorsque le corps de la femme était indubitablement l'objet premier du désir masculin.

Une autre publication du groupe *Abril* (dans son édition brésilienne), la revue *Men's Health*, existant depuis la fin des années 80 aux États-Unis, et depuis 2006 au Brésil, conquiert une hégémonie chaque fois plus importante parmi les publications consacrées au public masculin⁷. La revue traite de sujets liés au corps, à la santé (en tant que synonyme de beauté, au sexe (amélioration des performances sexuelles), alimentation (régime et quantification de calories), finances, relations, mode et pouvoir. Curieusement une revue pour le public masculin et qui utilise très peu le plus traditionnel des produits publicitaires déjà créés : le corps féminin. Les contenus qui mettent l'accent sur le public féminin semblent plus se préoccuper de préserver une certaine virilité masculine que de valoriser

⁷ http://pt.wikipedia.org/wiki/Men%27s_Health le 18/12/2013.

l'autre sexe. Le corps féminin laisse la place au corps masculin en tant qu'objet d'exaltation à la consommation.

Ce n'est pas tous les jours que la figure nue féminine est remplacée par des corps masculins athlétiques, épilés et par des recettes d'alimentation saine. Quelque chose semble ne « pas tourner rond » ! S'agit-il d'indices d'une sorte de crise ou seulement d'une des formes de lecture d'un phénomène qui accompagne toute l'histoire du corps masculin objet de consommation contemporain ? En fait, il faut rappeler que la préoccupation vis-à-vis du corps masculin n'est pas quelque chose de nouveau. Au XIX^e siècle, comme nous le rappelle Forth (2008) – en récupérant les enseignements d'un certain Dr. Foy – un homme sain présentait

Une apparence agréable et légère, une peau douce, un teint frais, des caractéristiques calmes et aimables, une démarche altière, une stature gracieuse, un pas assuré et robuste, un corps et un esprit en phase, doux et tranquille, des fonctions corporelles régulières, un bon appétit, une digestion rapide, des excréctions proportionnelles, une bonne respiration, une circulation régulière, une intelligence en harmonie avec l'occupation habituelle, un bon caractère, des passions tranquilles (FOY *apud* FORTH, 2008, p. 67).

Donc, le fait qu'*être un homme* n'est pas une tâche simple ne date pas d'aujourd'hui, comme une apparente tendance naturelle pourrait vouloir nous conduire à le croire. La récupération que *Men's Health* accomplit sur les « enseignements » pour une possible masculinité et virilité sont déjà présents dans la propre histoire du concept de genre, comme l'atteste le travail canonique de Forth, *Masculinity in the modern West*. Tout au long de l'histoire de l'Occident, nous percevons des moments lors desquels la suprématie ou, peut-être, la propre notion d'existence d'*un genre masculin*, semble être remise en question et, en même temps, récupérée par des manuels de conduite qui cherchent à normaliser un spectre

déterminé d'actions et de conduites. Ce à quoi nous assistons actuellement est justement une plus importante capitalisation de cette possibilité de reconquête de la masculinité, accompagnée par un nouveau stade du capitalisme, plus agressif et mondialisé.

Ce que nous aimerions mettre en exergue, à partir des exemples précédents, est cette double articulation entre *crise* et *solution* que nous voyons ressortir de l'exemple des deux revues. Curieusement originaires d'un même groupe commercial, nous avons dans l'exemple ci-dessus la création d'une demande – notifiée par la crise supposée dont les hommes souffrent du fait d'être opprimés. Alors que dans la publication de *Men's Health*, ce qui ressort, c'est la capture d'une nouvelle niche de marché, avec la possibilité qu'une masculinité contemporaine puisse bénéficier des mêmes soins qui, auparavant, n'étaient accordés qu'aux femmes, en redimensionnant le rapport du concept de masculinité avec le propre corps.

2 | Le sujet néolibéral : un entrepreneur de soi croyant en le Marché

De la sorte, dans le présent chapitre, nous verrons comment l'économie néolibérale a créé de nouveaux modes de subjectivation qui peuvent affecter le rapport du sujet avec son propre corps et déterminer une nouvelle composition du lien social entre les sujets. Pour ce faire, nous travaillerons à partir de quatre auteurs principaux, dont nous considérons qu'ils présentent un grand intérêt, du fait de conjuguer trois importants domaines du savoir : l'économie, la philosophie et la psychanalyse. Donc, ça sera Roland Gori et l'ouvrage *L'individu ingouvernable* (2015), Christian Laval avec *L'homme économique* (2007), Pierre Dardot & Christian Laval avec l'ouvrage *La nouvelle raison du monde* (2009) et Dany-Robert Dufour avec *Le divin marché* (2007).

2.1 | *L'individu ingouvernable* : lorsque le néolibéralisme conjugue la pulsion

À partir des considérations de Gori (2015), nous cherchons à mettre en rapport ce qui, dans le néolibéralisme – en tant que mode de fonctionnement non seulement économique, mais aussi social –, active la condition pulsionnelle de chaque sujet. Le pari de l'auteur est justement l'impossibilité d'un accord entre l'automatisme et la liberté que le néolibéralisme exige idéologiquement du sujet. Passons aux faits.

Pour Gori, la crise du libéralisme s'appuie justement sur la contradiction entre une égalité formelle, propre au néolibéralisme, et une égalité réelle, qui n'est pas observée dans la pratique. Une telle contradiction fut la cible principale des courants socialistes et marxistes du XIX^e siècle et est désignée comme la grande responsable de la dissolution des liens

d'appartenance et d'affiliation. De telles crises seraient accompagnées de nouveaux modes de subjectivation, particulièrement mis en évidence par la médecine et la psychopathologie.

Ainsi, le libéralisme fut responsable du fait de créer une illusion de liberté supposée et qui, peu à peu, a miné la foi en la raison et en l'État, en tant que formes de balise pour la structure subjective. La fragilité du lien social apparaît au moment même de la chute des métarécits qui pourraient entretenir un lieu pour le sujet dans le milieu social (ROCHA, 2007). Être libre, dans le néolibéralisme, signifie une espèce de restriction de la démocratie par la démocratie elle-même, à partir du moment où l'exploitation du travail de l'autre et l'expropriation des biens personnels est quelque chose qui est devenu démocratiquement prévu à partir des propres idéaux de la doctrine libérale.

Cette pratique libérale, dont l'austérité utilitariste place le sujet sous la domination de l'individualisme philosophique, a conduit au craquellement du « vernis humaniste de notre civilisation sous les coups des croissantes crises économiques, financières, sociales et morales » (GORI, 2015, p.34). Si le néolibéralisme assista à l'effondrement des métarécits sur les identités sexuelles, il favorisa le surgissement d'un nouveau métarécit. Non plus une discursivité restreinte au sexe, mais relative au propre corps. Avec l'avancée de la technoscience et la dissémination de ses découvertes, comme effet de la mondialisation, un marché s'est créé, qui demande incessamment la conquête d'un Moi idéalisé. Ici, le marché s'appuie sur le marketing et sur la propagande, en tant qu'alliés pour baliser ce nouveau métarécit qui instaure une différente modalité de contrôle des sujets, Ainsi,

la persuasion, la propagande, la publicité ne sont pas la contrainte de la domination par la violence, elles existent à travers d'autres formes. C'est la parole partagée dans la pluralité de ses êtres, et des cultures, qui permet la création d'un *monde commun* au sein duquel naît le politique (*Ibidem*, 2015, p.47).

Pour Gori l'entrée dans le langage et la production consécutive d'un sujet politique sont des tentatives de régulation au moyen des liens sociaux de la condition ingouvernable propre au pulsionnel. Un tel objet pulsionnel, en tant qu'objet *a*, tente de trouver des formes de désignation à l'intérieur des modes d'économie néolibérale. Un bon exemple de tentative de circonscrire l'objet pulsionnel au sein d'une logique de marché fut le processus de production inauguré par le *Taylorisme*. Dans celui-ci, le sujet, en agissant en tant qu'automate, s'abstient de visualiser d'autres réalités qui n'admettent pas la production en tant qu'objectif ultime, ce qui pourrait supposément permettre une certaine forme de domination de l'énergie psychique.

Le problème central de ce fonctionnement est que cet automate bute sur l'idée de liberté défendue par la doctrine néolibérale. Ainsi, la liberté devient obstruée par le collapsus auquel conduit l'automatisme.

Là se trouve la solution aux énigmes singulières et collectives que constitue l'abandon aux forces de destruction de soi et des autres : le caractère « nouveau » de la vie se voit sacrifié pour répondre aux nécessités réelles ou imaginaires d'« adaptations ». Au-delà des normes sociales et techniques les exigeant, ces « adaptations », qui font plus partie de l'automatisme que de l'innovation, s'alimentent à la source de certaines tendances du psychisme. [...] Ces tendances proviennent de l'aspiration du psychisme à réduire à rien l'excitation du vivant. La psychanalyse donne le nom de « masochisme primaire » à cette revendication de l'organisme psychique (mais aussi collectif) d'un « état de stabilité inorganique » (*Ibidem*, p. 59).

L'auteur appelle « totalitarisme culturel » cet état de stabilité et de sacrifice de ce qui est nouveau et qui gagne en puissance dans l'actuel moment néolibéral. Une espèce d'âme collective « faite d'impulsivité, d'irritabilité, d'incapacité à raisonner, d'absence de jugement et d'esprit critiques, exagération de sentiments primitifs produits par les

impressions immédiates et superficielles qui font naître la séduction des leaders » (*Ibidem*, p. 89). Les leaders se multiplient, se cachent sous un voile d'admiration sociale, alors qu'ils sont cernés de promesses de pratiques de bien-vivre. La régulation pulsionnelle devient un devoir du sujet qui, en tant qu'entrepreneur de soi, établit une forme contractuelle d'existence entrepreneuriale.

2.2 | *L'homme économique* : du sujet à l'individu en tant qu'un entrepreneur de soi

Pour cette section, nous nous pencherons sur la pensée de Christian Laval et de Pierre Dardot. Notre objectif est de démontrer comment le concept d'utilitarisme développé tout au long du XVIII^e siècle a centré le sujet en tant qu'unique responsable du succès ou de l'échec de son projet personnel. Pour ce faire, nous travaillerons à partir de la perspective selon laquelle le sujet devient un gestionnaire de lui-même, un entrepreneur solitaire qui trouve dans l'évaluation du plaisir la mesure de son acte.

Selon Laval (2007), la grande problématique des sociétés occidentales a été de considérer ses formes de production, consommation, services, idéaux, désirs, façons de sentir, souffrir, affecter, bref, tout ce qui est relatif à l'humain, comme des instances universelles. Cette existence a comme paramètre la maximisation de la satisfaction individuelle. Ainsi, « le Marché paraît être devenu le grand Signifiant absolu, source de tous les bienfaits et mode de résolution de tous le bienfaits et mode de résolution de tous le maux publics et privés » (*Ibidem*, p. 10).

Pour Laval (2007) le néolibéralisme privilégie la comptabilité à laquelle le sujet s'adonne lorsqu'il fait de sa propre existence un objet supplémentaire devant être comptabilisé par le marché. Ainsi, les liens humains commencent à compter en tant que

biens commerciaux qui suivent le principe de l'utilité économique (*Ibidem*). Désormais, si ce qui intéresse est la loi du marché dans lequel le sujet dimensionne ses actions à partir du degré de satisfaction qu'il peut générer pour lui au détriment du collectif, toute action visera l'augmentation exponentielle de sa satisfaction.

En rapprochant la pensée de Laval avec la théorie psychanalytique de Lacan, nous pouvons trouver dans le concept de *lathouse* une certaine résonance dans le domaine psychique sur les conséquences d'un tel mode de fonctionnement contemporain. Il s'agit d'une société de consommation dans laquelle le propre être est devenu « produit », comme nous le disons, aussi consommable que tous les autres » (LACAN, 1991, p. 35).

De la sorte, le néolibéralisme semble créer une espèce d'instrumentalisation du désir qui arrête d'obéir à des prédicats éthiques, relatifs à une singularité de l'inconscient, et moraux, relatifs à une collectivité. Cette représentation imaginaire d'un individu autonome, dont les conflits peuvent être résolus à partir de l'ajustement de la conduite prévue au cœur de l'utilitarisme, a comme effet l'entrepreneur *de soi*.

Dan *La nouvelle raison du monde*, Dardot et Laval (2009) ne situent plus le néolibéralisme en tant qu'une doctrine économique qui prévoit l'abolition du rôle de l'État. L'idéologie selon laquelle l'État disparaît, en fait cache « surtout sa transformation effective en une sorte de 'grande entreprise' entièrement pliée au principe général de compétition et orientée vers l'expansion, le soutien et, dans une certaine mesure, la régulation des marchés » (*Ibidem*). L'État non seulement ne disparaît pas, mais reste au service des entreprises, en devenant lui-même entrepreneur.

L'idée d'autogestion n'atteint pas seulement les limites de l'État, mais bute sur sa propre subjectivité.

L'entreprise apparaît comme une forme universelle d'action, miroir valable pour le sujet individuel comme pour des grands ensembles sociaux. Le discours normatif s'infléchit pour accroître les prestiges accordés au management entrepreneurial, mode de conduite qui devrait devenir l'habitus de l'individu occidental en tant que 'gestionnaire de sa vie'. L'individu, selon la représentation dogmatique d'aujourd'hui, est désormais regardé comme une firme ayant à gérer des risques, à chercher l'information stratégique, à maximiser sa satisfaction partout où il se trouve. Mais si chaque homme est invité à devenir une entreprise, l'entreprise de son côté intègre toutes les dimensions de la condition humaine : elle prétend gérer non seulement son temps de travail et l'utilisation de ses compétences physiques et intellectuelles, mais aussi ses pulsions, ses désirs, ses valeurs, son éducation, et jusqu'à son éthique. L'État lui-même est conçu comme un grand sujet collectif de même type que l'entreprise, qu'il convient de moderniser selon les règles et l'esprit de la rationalisation du régime normatif new look, comme l'OCDE ou la Commission européenne, érigent en priorité éducative la diffusion de l'esprit d'entreprise » (LAVAL, 2007, p.333).

Le facteur « psy », soulignent les auteurs, a été ce qui a déclenché une nouvelle ère d'où il est possible d'aller au-delà de ce que le corps peut. Le modèle qui subdivisait les corps en fonction de l'usage dans les entreprises ne peut déjà plus répondre aux nécessités de l'utilitarisme. De fait, le monde globalisé maximise le bénéfice conjointement avec les nouvelles facettes du capitalisme, comme dans le capital spéculatif, par exemple.

Dardot et Laval présentent une nouvelle représentation sur le corps pour le monde actuel. « Le principe d'utilité reposait lui-même sur l'idée que tout ce qui révélait de la puissance corporelle et donc psychique devait servir au maximum, sans reste aucun » (DARDOT & LAVAL, 2009, p. 438). Le corps, dans son entièreté, devait être sous les rênes du biopouvoir foucauldien. Mais les choses changèrent, à partir du moment où la propre nature du corps impose une limite à la jouissance et à la performance, ce qui est devenu inacceptable.

Le corps est désormais le produit d'un choix, d'un style, d'un modelage. Chacun est comptable de son corps, qu'il réinvente et transforme à sa guise. C'est le nouveau discours de la jouissance et de la performance qui oblige à se donner un corps tel qu'il puisse aller toujours au-delà de ses capacités actuelles de production et de plaisir (*Ibidem*).

Cette apparente indépendance du sujet par rapport à sa détermination par le langage est exactement l'idée que nous prétendons avoir présentée. Il s'agit, grosso modo, du passage d'une représentation de l'être en tant que sujet, scindé, parcouru par la condition castrée de l'Autre, à une nouvelle représentation du sujet autonome, performatif, entrepreneur, autogestionnaire et qui semble rendre consistante une condition non castrée de l'Autre. Cette espèce « de rationalisation du désir est au cœur de la norme de l'entreprise de soi » (*Ibidem*, p.414).

Ce corps qui devient mesuré en tant que marchandise disponible à l'usage et à la maximisation du bénéfice est orienté à partir de la production d'une nouvelle espèce de « religion ». Nous verrons ensuite comment le Marché en vient à guider l'action humaine et à orienter les pratiques relatives à ce qui devrait être le bien commun, en devenant le Signifiant maître de la doctrine néolibérale.

2.3 | *Le divin marché* : Le Marché comme religion

Dans *Le Divin Marché*, Dufour (2007) présente la problématique néolibérale à partir de la confrontation entre Marché et religion. Sans faire l'économie de termes courants au lexique religieux, tels que catéchisme, Providence, croyance, dogme, lieu de culte, bréviaire, etc., l'auteur présente dès le départ l'idée selon laquelle, aujourd'hui, nous ne pouvons plus parler d'athée, puisque le Marché est devenu une forme de culte auquel personne n'échappe.

Une telle évidence apparaît particulièrement du fait de sa caractéristique d'omniprésence et d'omnipotence, permettant la croyance en un Autre totalitaire, non castré e qui tout peut fournir.

« Je nous vois comme potentiellement assujettis à un nouveau dieu, une nouvelle divinité un rien perverse au demeurant puisqu'au lieu de nous interdire, elle nous laisse la bride sur le cou : plus de régulation morale, laisser faire ». Et continue, « Bref, nous serions tomés sous la dépendance d'un nouveau dieu un peu sadien sur les bords, le Divin Marché, qui nous dirait : Jouissez ! » (*Ibidem*, p. 20) – c'est là la thèse forte de l'œuvre. Cette nouvelle divinité, à ce que nous voyons jusqu'ici, a créé un réseau complexe de dispositifs qui a matérialisé l'existence humaine autour d'objets de consommation et toujours insatisfaisants, faisant du propre corps un objet supplémentaire dans une telle chaîne.

Un tel processus aboutirait à la reconnaissance de l'individualité – à partir de laquelle le sujet pourrait être auteur de sa propre histoire – en se délivrant du monopole de la famille typiquement bourgeoise en tant que forme d'évaluation de la morale et des coutumes. Cependant, selon la thèse de Dufour, l'histoire a souffert une espèce de court-circuit qui a eu pour effet le passage rapide du projet de conquête de l'*individualité* à la glorification de l'*individualisme*. Ce qui est en jeu est moins un processus de possible émancipation du sujet que « cet individualisme est susceptible de virer à un narcissisme de mauvais aloi » (*Ibidem*, p.24).

Ainsi, l'individualité arrête d'être réalisée en tant que synonyme d'autonomie. L'échec du projet moderne d'atteindre une certaine individualité a conduit l'homme à un égoïsme qui flirte avec une forme de totalitarisme du sujet vis-à-vis de lui-même. « Car

l'individualisme⁸ impose de constamment sortir des exigences du petit moi tyrannique afin de se trouver ailleurs, alors que l'égoïsme ne procède que d'une défense absolue du moi » (DUFOUR, 2007, p. 29). Cette défense du sujet se fait suite à un accroissement des processus d'affirmation de l'identité et d'éloignement de l'autre, lors duquel la consommation devient une tentative de gérer la détresse.

Le pas supplémentaire que le néolibéralisme franchit en tant que doctrine économique est l'impact psychique de transformer le rapport du sujet avec la réalité, en l'identifiant à un bien de consommation. Si le libéralisme cherchait dans la production une espèce de boussole pour la transformation de l'histoire, le néolibéralisme optimise un tel concept de production, en transformant le sujet en un produit de consommation. Dufour trouve dans ce processus la garantie que le Marché peut offrir au sujet dans la mesure où le produit est la matérialisation de la salvation. Le triomphe de la *religion du Marché* sur les autres consiste à désacraliser le divin et à le pulvériser sur des objets renouvelables à la portée de tous.

À partir du texte de Lacan *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je* (1949), l'auteur propose une espèce de torsion dans la lecture du texte, en le contextualisant par l'actualité. Quant à l'original de Lacan, seule une brève considération à son propos nous intéresse, afin d'accompagner Dufour, étant donné que : a) le stade du miroir est marqué par un processus d'aliénation à partir d'une équivoque, d'une méprise ; b) occasionné car, face au miroir, le sujet reçoit son image de façon inversée à laquelle il continue d'adhérer ; c) ce qui amène à l'impossible de tout dire sur soi, à partir du moment où un tel savoir demeure caché sous une équivoque ; d) et que la production de l'image de soi sera garantie à partir de

⁸ Il faut bien remarquer que l'auteur utilise le terme *individualisme* pour désigner à ce que nous appelons *individualité*.

l'assentiment du regard d'un autre. Dans ce cas-ci, un adulte, dont le regard vers l'enfant recherche une sorte de consentement et de concordance de l'image de soi.

De telles considérations étant faites, nous passons à la proposition de Dufour. En récupérant le modèle du Panoptique, proposé par Benthan, l'auteur propose une forme modifiée d'une telle architecture. Dufour pense à ce stade du miroir télévisuel non plus à partir de la logique du sujet face au miroir, mais étant observé face à une caméra vidéo. Si dans le stade du miroir, tel que proposé par Lacan, il existe une inversion de l'image dans laquelle le sujet s'aliène en recevant sa propre image de manière inversée, ici il ne passe pas par ce processus d'inversion. Le résultat est qu'il arrête de se reconnaître en se voyant dans un enregistrement vidéo enregistré par la caméra.

Selon l'auteur,

On sait en effet que la réaction initiale de quelqu'un qui se voit pour la première fois en vidéo, c'est de dire que cela ne lui ressemble pas. En bref, il ne se reconnaît pas. Il ne rencontre pas cette intime adhésion de soi à soi autorisée par la confusion de la droite et de la gauche comme dans le miroir. Ce sont les autres qui le reconnaissent. Dans ce stade du miroir audiovisuel tant recherché aujourd'hui, on peut donc dire que ce sont les autres qui me disent (me dictent) qui el ce que je suis. Je me vois à la caméra comme les autres me voient. Je me vois comme un autre parmi d'autres, un autre que je dois gérer, de façon finalement impersonnelle, *comme si* c'était moi ([Italique d'auteur] DUFOUR, 2007, p. 61).

Pour l'auteur, la fascination du fait de regarder l'autre dans la contemporanéité est liée à une transposition que le sujet réalise par identification, en passant à vivre virtuellement

sa propre vie dans une espèce de gestion d'un *comme si*. Destitué du bénéfice de la méprise que le stade du miroir lui offre, il se laisse facilement séduire par les objets de désir.

Au contraire du Panoptique par Benthan, ici personne n'est vu, mais il existe un regard qui retombe de façon indiscriminée sur cet Autre qui devient omniprésent dans les plus diverses instances et sous une forme rhizomique dans les milieux médiatiques. Cette espèce de poussée devant être effectuée par le regard de l'Autre résonne dans le substrat pulsionnel. À ce niveau, une possible clef de compréhension sur la valeur du regard dans la contemporanéité peut être atteinte sous la plume du père de la psychanalyse.

Dans *Pulsion et destin des pulsions*, Freud (1915) souligne la plasticité de la pulsion. Dans ce texte, l'auteur présente l'idée sur quatre façons possibles de faire face à l'excédent pulsionnel. Deux d'entre elles sont celles qui nous intéressent : 1) renversement dans le contraire – exprimé à partir de la paire passivité / activité, particulièrement observable dans le rapport ambigu entre masochisme/sadisme et scopophilie/exhibitionnisme ; et 2) le retournement sur la personne propre – qui possède un rapport intime avec le destin antérieur en plaçant le propre sujet en tant qu'objet moyen pour la décharge pulsionnelle.

Ce passage d'une condition active (scopophilie) vers une position passive (exhibitionniste) du regard nous intéresse. Ainsi, Freud particularise trois phases de l'excitation pour le destin final de la pulsion, qui sont :

(a) le regarder, comme *activité* dirigée sur un objet étranger ; (b) l'abandon de l'objet, retournement de la pulsion de regarder sur une partie du corps propre ; en même temps : renversement en passivité et instauration d'un nouveau but : être regardé. (c) l'introduction d'un nouveau sujet auquel on se montre pour être regardé par lui. (*Ibidem*, p. 28-19, [Italique de l'auteur]).

Dans le cas du *retournement sur la personne propre* Freud soutient que

La pulsion de regarder est en effet, au début de son activité, auto-érotique ; elle a un objet, mais elle le trouve dans le corps propre. C'est plus tard seulement qu'elle est conduite (par la voie de la comparaison) à échanger cet objet avec un objet analogue du corps étranger (stade a). (*Ibidem*).

Il existe un processus actif dans le fait de s'exhiber aux yeux de l'autre, à partir du moment où l'on cherche à captiver le regard vers soi. Comme le souligne Freud en traitant la thématique de la pression de la pulsion « toute pulsion est un morceau d'activité ; quand on parle, d'une façon relâchée, de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que pulsions à *but* passif » (FREUD, 1915, p.25, [l'italique sont de nous]).

Ainsi, nous sommes amenés à considérer la condition de renversement de la pulsion pour réfléchir sur la divinisation du Marché. Nous recourons à un tel questionnement car nous sommes intéressés d'analyser les possibles facteurs psychiques qui entrent en jeu, en laissant le sujet en condition de capture facile par les offres du Marché.

Il faut souligner que dans ce même texte, Freud est très précis quant à la pluralité de l'objet de satisfaction de la pulsion et sur combien cet objet peut être variable et se modifier en fonction des conditions de la réalité. C'est justement à ce niveau que la thèse de Dufour problématise la portée du marché. Dans cette sérialisation d'éléments qui satisfont la pulsion et son correspondant dans l'exhibitionnisme, la quantité d'objets de consommation, investis, désinvestis et constamment renouvelés, afin d'amortir la condition d'abandon, devient infinie.

Or, nous croyons que la pulsion scopique se trouve dans le renversement vis-à-vis de son opposé et dans le retournement sur la personne propre, un lieu fréquent dans l'actualité

du fait de traiter de l'élargissement des possibilités de reconnaissance du moi. Celles-ci s'accomplissent au moyen de l'augmentation de la technologie et des ressources virtuelles qui permettent la divulgation du moi de façon instantanée. Si nous pensons au *boom* que les médias sociaux (comme *Facebook*, *Snapchat*, *Instagram*, *Twitter*, etc) ont expérimenté ces dernières années, nous percevons à quel point l'image a pris une place excessivement privilégiée dans la culture contemporaine.

3 | Néolibéralisme et la théorie du discours : le corps *lathouse*

Avant de réfléchir sur la place du sujet dans la théorie des discours, il convient d'établir un ajustement quant à la différenciation entre *sujet* et *subjectivité*. Selon Gaspard & Silva Junior la différence c'est que

La subjectivité relève de ce qui au travers du culturel et de l'institution (notamment celle du langage) vient recouper par le corps le biologique et le social. Quand le sujet est identifié chez Lacan à la coupure (fading, aphanisis, refente, coupure, ellipse), la subjectivité en est le mode d'être (du sujet) (GASPARD & SILVA JUNIOR, 2014, p. 93).

S'agissant de la théorie des discours, à partir de maintenant, la subjectivité fait référence au sujet en tant qu'effet de la chaîne signifiante à un moment historique déterminé. Nous sommes davantage intéressés par les implications subjectives de l'amélioration de la technique et de ses conséquences au travers de ce qui est connu par le syntagme *le discours de la science*.

Ainsi, « dans le discours de la science, il s'agit d'un mode spécifique de présence de la science dans la culture, dans laquelle elle semble collaborer avec la reproduction de l'idéologie, dissimulant des contradictions et mettant en sourdine des formes de malaise qui mettent en échec le mode d'organisation sociale » (Beer, 2016, sous presse). Dans notre cas, le corps sculpté est la façon dont la science apparaît dans la culture en tant que manière de mettre en sourdine le malaise provenant du vieillissement qui touche au réel imposé par l'inévitabilité de la mort.

3.1 | La structure du discours

Le discours est une manière de maintenir les sujets en rapport au sein d'un même contexte social, en leur permettant de s'installer et de réguler leurs modalités de jouissance (GASPARD, 2012).

Pour l'écriture des discours, Lacan (1969/70) a utilisé une structure quaternaire. Celle-ci possède quatre lieux fixes, deux étant réservés à gauche et deux à droite, séparés en palier supérieur et inférieur. À gauche, nous trouvons dans le cadran inférieur la *vérité* – en tant que ce qui fonde le discours et est impossible à représenter complètement. Juste au-dessus, nous avons l'*agent* (ou semblant) en tant que ce qui met en mouvement le circuit du discours, responsable de la détermination de tout le processus. Entre la vérité et l'agent, Lacan situe une barre donnant l'idée d'une impossibilité d'équivalence ou de représentation entre ces deux instances. Du côté droit de la structure, se trouve l'*autre* (ou jouissance, savoir, travail) en tant que moyen, suivi juste en-dessous de la *production* (ou perte, ou plus de jouir) qui « fait écho à la plus-value de Marx » (Gaspard, 2012, p- 359). La structure des discours peut être observée dans la Figure 1, ci-dessous.



Figure 1 – La structure du discours

Toujours sur la ligne du dessus, sur la flèche qui part de l'agent en direction de l'autre, nous avons l'*impossible* et dans celle du bas, de par l'absence d'une flèche reliant la

production à la vérité, nous avons la représentation de l'*impuissance*. Quant à l'*impossible*, Lacan extrait, à partir des impossibles de Freud : analyser, gouverner et analyser, en étant ainsi modifiable, en fonction de chaque discours. De son côté, l'impuissance parle de la « protection de la vérité », que la production ne peut jamais atteindre. La barrière de la jouissance est une ressource équitable utilisée par Lacan pour indiquer la séparation entre la vérité du Sujet et la production à laquelle tout discours parvient, sans jamais tamponner la castration dans laquelle la vérité n'apparaît que sous la forme d'un demi-dire.

3.2 | Le sujet néolibéral et le corps produit pour le *discours de la science*

Si la subjectivité correspond à un contexte historique déterminé qui relativise les contingences et les problématiques qui concernent la jouissance du sujet, celui-ci doit exister en tant que corps collectif au sein d'une société. Ainsi,

nul ne peut nier (et les publications sur ce thème dans et hors du champ psychanalytique son pléthore) que ces différentes modalités de 'faire tenir le corps ensemble' se trouvent confrontés à la collusion d'une idéologie managériale et consumériste (discours du capitaliste), d'une part, et, d'autre part, d'un discours en passe de devenir hégémonique, le discours de la science (GASPARD, 2012, p. 362).

Ainsi, nous pouvons schématiser de la façon suivante l'écho de la théorie des discours qui réverbère sur notre montage de l'« *homme économique entrepreneur de lui-même sur le Marché néolibéral* », présenté tout au long du deuxième chapitre, et qui est dirigé par le discours de la science et du capitaliste.

Nous devons expliquer, même brièvement, ce que nous comprenons par *discours de la science* et comment il affecte la subjectivité d'une époque. Gaspard (2012) alerte sur le risque de confusion entre la science moderne et ce que nous appelons le discours de la science. Selon l'auteur, la science moderne naît à partir du questionnement de la scholastique. Le *faire science* de cette époque est strictement lié à une possibilité de généralisation et d'universalisation du savoir. Date de cette période la production d'un faire scientifique lié à l'apparition des universités de droit et de médecine, que Lacan nomme discours Universitaire.

Lacan, dans le *Séminaire XVII* (1969/1970), n'établit pas *un* discours de la science, puisqu'il comprenait que la science est présente dans tous les discours. Donc, « par l'expression 'discours de la science', il s'agit ainsi de saisir les effets produits sur les modes de rapport des corps traversés par le langage et donc dans le social par la profusion d'instruments et de gadgets promus grâce au marché » (GASPARD, 2012, p. 364).

Ainsi, nous pouvons dire que le sujet en tant qu'un *entrepreneur de soi* et que cherche l'autogestion

sous l'emprise des nouveaux mots d'ordre du discours de la science (innovation, prévention, vérification, sécurité, évaluation, expérimentation, etc.), le sujet, déplacé du lieu de vérité qu'il occupait dans le discours du maître se trouve dans l'obligation d'une autofondation, voire d'une auto-célébration de soi qui ouvrent bien souvent au désarroi et poussent à des quêtes et pratiques toujours plus compensatoires (*Ibidem*, p. 365).

Nous aimerions, à ce stade, étendre cette recherche de pratiques compensatoires à celles qui impliquent le soin esthétique vis-à-vis du corps, en l'objectalisant à une condition de *lathouse*. Pour un pays tropical tel que le Brésil, l'exposition massive de corps bronzés et

athlétiques, les pratiques sportives à l'air libre, l'exaltation du corps durant le carnaval, etc., contribuent à la congruence de pratiques et d'habitudes de vie qui valorisent considérablement le sens esthétique. Ainsi, la subjectivité de notre époque va trouver une série de « pratiques compensatoires » qui élargissent l'imaginaire quant à la possibilité d'un corps parfait.

Ainsi, par discours de la science, nous comprenons une série de pratiques qui se multiplient de façon rhizomique dans notre culture. Ces pratiques, principalement du fait de privilégier la virtualité des moyens de communication actuels, gonflent l'imaginaire sur des possibilités de mettre en sourdine la souffrance provenant du destin naturel de la vie : la mort. Un point important à souligner est la façon subtile dont ce discours se fait présent dans notre culture. Il n'existe pas une espèce d'« autonomisation d'un discours de la science », à partir du moment où il dépend du lien social supposément existant de par les autres modalités de discours. Ce qui est perçu est justement la forme particulière de chaque discours de se servir de la science en tant qu'une idéologie sous laquelle s'abrite la promesse salvatrice.

En s'approchant de la fin du XX^e siècle et en percevant le rythme de cette avancée, Lacan (1972) propose une lecture différenciée sur le discours du maître dans la contemporanéité, puisque la production d'objets jamais imaginés auparavant, est arrivée à un point paroxystique. Ceux-ci seront capitalisés et modifieront le rapport que les propres sujets établissent entre eux, en arrivant au point d'effacer le lien social de la carte. A ce moment, Lacan altère les éléments de la structure du mathème et propose un nouveau discours qui fera polémique : *le discours du capitaliste*.

3.3 | Discours du capitaliste : le maître moderne et la tyrannie de la beauté d'un corps qui se consomme

Sans le formaliser comme dans le cas des quatre autres discours, Lacan propose le discours du maître en 1972, à l'occasion d'une allocution en Italie, à l'Université de Milan. En tant qu'une variante du discours du Maître, sa formalisation a devenue connue comme *Discours de Milan* (1972).

Le discours du capitaliste (Lacan, 1972), comme dans la Figure 2 ci-dessous, peut être obtenu à partir d'une torsion des positions entre S1 et \$ et de la modification dans le sens des flèches, lequel, dans le premier cadran, emprunte maintenant le sens descendant, et de l'absence de liaison directe en agent et autre, sur la première ligne.

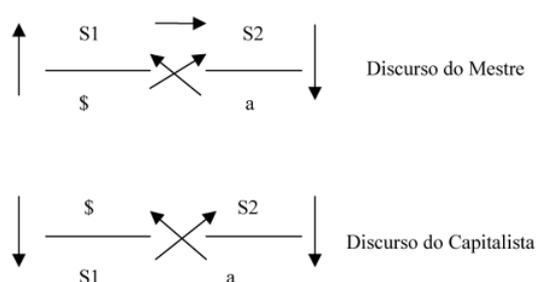


Figure 2 – La formalisation du discours du capitaliste

L'existence d'un circuit fermé en mouvement continu dévoile une impasse relative à une castration. Il s'agirait de deux possibilités de compréhension à propos de la castration : a) sa forclusion ou b) d'un discours cynique en tant que lien.

a) Quant à une forclusion de la castration, nous avons le dépassement de la disjonction d'impuissance entre la production et la vérité. Sur le mouvement en circuit

fermé, Lacan affirme que « Ça marche comme sur des roulette, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite ça se consomme, ça se consomme, si bien que ça se consume » (LACAN, 1972, p.10). C'est ici que le sujet de Dufour (2007) croyant dans le *Marché*, trouve du soutien pour faire de son existence un mode de rapport effréné par rapport à la réalité, dont la croyance se fonde sur la possibilité de consommer tout ce que le Marché a à offrir en tant que *lathouses*. Il s'agit, par exemple, de la possibilité d'assimilation du corps idéal promu par le discours de la science à partir de la forclusion de l'Autre.

b) Quant au cynisme, nous pouvons le penser en tant que modalité privilégiée de soutien du lien social dans le discours du capitaliste. Cynisme « est le nom correct de cette position subjective qui est capable de soutenir des identifications socialement mises à disposition, en même temps qu'elle ironise à propos de toute et de n'importe quel déterminisme (du fait de reconnaître son caractère jetable) » (SAFATLE, 2008, p. 138). Or, si d'un côté le discours du capitaliste indique la non incidence de la castration du sujet, en en faisant un automate qui consomme inlassablement dans une position d'omnipotence, d'un autre côté, le cynisme serait une forme de reconnaissance de la castration. Celle-ci se ferait par l'usage de l'artifice cynique et de l'ironie, sous forme d'une consommation effrénée qui, à elle seule, est la propre reconnaissance de la castration.

Toujours selon SAFATLE, « le cynisme peut être compris comme la position subjective possible pour un sujet qui a internalisé la Loi sous la figure d'un surmoi exigeant que les conduites soient fondées à partir de la logique de la *jouissance pure* » ([Italique d'auteur], *Ibidem*). En pariant sur le déclin des métarécits, l'auteur propose que le sujet trouverait dans l'artifice du cynisme une manière d'étayer cette exigence de supermoi. Pour cela, aussi bien celui qui énonce que celui qui reçoit le message seraient disposés à soutenir

une loi que l'on sait inopérante et qui est en vigueur au moyen de l'exigence d'une jouissance illimitée

Un des effets tangibles de cette modalité de discours est que l'exigence d'une jouissance illimitée produit le manque-à-jour et sa comptabilisation subséquente. « Produire pour consommer, et consommer pour que la production ait du sens. Produire et consommer génère le manque-à-jour. Et, principalement, pas seulement d'un côté » (SOLER, 2011, p.58). Ainsi le seigneur et l'esclave se soumettent à une condition du *prolétaire*, autant que celui qui se trouve destitué du lien social. Aussi bien l'un que l'autre comptabilisent le bénéfice : un par le désir et le posséder et l'autre, de posséder toujours plus et de ne jamais perdre (LACAN, 1969/70, p. 169).

Aussi contradictoire que cela puisse paraître, la comptabilisation du plus-de-jour produit exactement un manque de jour, puisque les *lathouses* sont produites avec pour principale fonction de conserver le désir insatisfait. Le corps qu'il est possible d'atteindre sera toujours testé, stimulé, questionné en ce qui concerne sa perfection. Les normes esthétiques de l'idéal affectent le désir en le rendant un de plus devant être comptabilisé dans l'insatisfaction du sujet. Le corps *lathouse* remplit la fonction exacte d'expérimentation de nouvelles pratiques qui peuvent le conduire à une norme déterminée qui devra déjà juste après, être surmontée.

Il s'agit d'une forme de dépassement du mathème du fantasme $\$ \square a$, pour un rapport d'illusion avec le corps, dans lequel $\$ \square a$. Avec la forclusion de la castration et le circuit se rétro-alimentant, le discours du capitaliste crée l'illusion que le sujet castré peut trouver dans la consommation des *lathouses* le traitement pour son malaise. La disjonction du rapport entre le $\$$ et l'objet a du mathème du fantasme est mis de côté pour une idéalisation du rapport avec l'objet.

Se faire *lathouse*, en tant qu'un bien propre supplémentaire devant être comptabilisé, équivaudrait imaginativement à l'objet au travers de l'identification. Il s'agit de la substitution métonymique accélérée d'objets qui a comme effet de produire une sorte d'empêchement à la réflexion où

notre sujet plongé dans le discours capitaliste est celui qui ne veut rien savoir de l'expérience de l'impossible. Avec son désir gouverné / ordonné / causé par les objets – marchandises – par les *lathouses* dont la construction est viabilisée par la science – il est celui pour qui n'existe ni le réel, ni l'inconscient : celui qui « ne veut rien savoir de cela » ; celui qui construit autour de cela la barrière de sa « passion de l'ignorance » (PACHECO FILHO, 2015, p.37-8).

Pour notre exemple, l'incarnation d'un personnage comme celui de la poupée *Ken* illustre quelle dimension se perd avec la forclusion de la castration : la dimension subjective et la capacité réflexive. La réalisation du fantasme empêche de percevoir que le propre objet qu'ils désirent est conditionné par l'économie (SOLER, 2011) que nous nommons ici en tant que nouvelle religion : le Marché.

Nous pouvons également penser le discours du capitaliste à partir de la dimension cynique en utilisant le même exemple de la poupée. Les hommes qui construisent leurs corps à l'image de *Ken*, finissent par devenir eux-mêmes un personnage qui cherche à mettre en sourdine son malaise à partir de la construction d'un idéal. D'un autre côté, il existe une espèce d'effet-retournement, lorsque le sujet devient prisonnier d'un tel circuit. Pour la forclusion de la castration, nous pouvons penser le cynisme comme une espèce d'alternative qui, avant tout, reconnaît son insuffisance. L'indice d'insatisfaction constant vis-à-vis du propre corps est la mesure de combien le discours cynique ne peut soutenir l'idéal désiré.

4 | Méthodologie

En accord avec les recherches du LATESFIP⁹, nous en sommes venus à considérer que de tels indices pouvaient démontrer quelque chose qui traduirait un des modes de gestion de la souffrance dans des temps d'économie néolibérale. Le choix du public masculin nous a semblé pertinent du fait de représenter un changement paradigmatique d'un modèle social qui, auparavant, attribuait seulement au sexe féminin la nécessité d'adéquation du corps à un idéal socialement construit et massivement réaffirmé. L'augmentation de la préoccupation esthétique de la part des hommes nous renvoie justement à ce que le discours du capitaliste démontre mettre en pratique ; que dans le néolibéralisme, le monde devient mesurable à partir des rapports de consommation. Le triomphe du discours de la science, en réalisant une inversion dans laquelle, à l'inverse de découvrir ce qui n'a pas encore été révélé, elle en vient à créer ce qui antérieurement n'existait pas (Lacan, 1969/1970).

À partir de cela, cinq interviews d'hommes âgés de vingt-sept à soixante-quinze ans ont été réalisées. Les participants ont été choisis de façon aléatoire, à partir de l'indication d'un professionnel du domaine médical, spécialisé en chirurgie esthétique, avec plus de vingt ans d'expérience dans le secteur et qui faisait partie du personnel clinique d'un hôpital public reconnu au niveau national.

La collecte des données s'est faite par le biais d'une interview ouverte, se déroulant conformément à la présentation des thèmes durant l'interview elle-même. Les interviews ont été limitées entre une et trois rencontres avec chaque sujet, dans un environnement sûr, confortable et qui favorisait la communication. Toutes ont fait l'objet d'un enregistrement

⁹Laboratoire de Théorie Social, Philosophie et Psychanalyse de l'USP, sous la coordination des professeurs Christian Dunker, Vladimir Safatle et Nelson da Silva Junior.

audio et ont été postérieurement transcrites littéralement et dans leur intégralité, afin d'analyser les données collectées et de préserver la plus grande fidélité par rapport aux entretiens.

4.1 | Du choix de la méthode

Pour cette recherche, nous avons adopté deux modalités d'analyse. La première concerne l'acte de l'énonciation et la seconde, l'énoncé, cette division étant seulement schématique et l'analyse a été réalisée comme un tout. Quant à la première modalité d'analyse, nous nous sommes inspirés de la méthode d'une recherche conduite antérieurement par le professeur Nelson da Silva Junior, en collaboration avec le professeur Jean-Luc Gaspard de la Université de Rennes 2, France (CAPES/COFECUB, Processo n° 609/08). Il s'agit d'une étude sur des Marques Corporelles Auto-Infligées à la lumière du Lien Social Contemporain qui a été réalisé en coopération avec le *Laboratoire de Psychopathologie et clinique psychanalytique* de l'Université de Rennes 2. Dans cette recherche, il s'agissait d'examiner des tatouages et des scarifications dans l'économie psychique des jeunes adultes et leurs rapports avec le lien social (DOUCET; GASPARD; SILVA Jr; CARVALHO, 2008). A propos de l'énoncé, nous nous inspirerons de la recherche de doctorat de Silva (2012), sur les tatouages et l'identification sous la direction du professeur Nelson da Silva Junior.

En prenant en considération l'amplitude des connaissances résultant de l'analyse du discours – étant adopté par la psychanalyse – une telle entreprise part de la possibilité déjà reconnue d'interlocution entre ces domaines dans la production de nouveaux savoirs (DOUCET; GASPARD; SILVA Jr; CARVALHO, 2008).

Selon notre compréhension, la psychanalyse a contribué à l'analyse du discours d'une manière double. En ce qui concerne l'énoncé, elle met en évidence de quelle manière le nouement du sens

renvoie au parcours du sujet qui se constitue comme signifiant au travers de son propre discours, au travers de ses ancrages, de ses déviations, de ses insistances, de ses répétitions, de ses fuites, c'est-à-dire, à partir de la répétition signifiante, dans sa version sémantique et syntaxique (GASPARD *et al.*, 2010, p. 370).

Quant à une fonction des interventions esthétiques, en fonction de ce qui peut être appréhendé à partir de l'analyse sémantique et syntaxique des discours, nous appréhendons ce qui est au-delà de la simple intervention sur les corps. Les fonctions singulières des processus esthétiques dépassent de très loin leur attribution esthétique relative à une norme de beauté déterminée. De telles interventions servent à une réorganisation du quotidien, des liens sociaux, des rapports affectifs, des demandes de travail, au niveau de la perception de soi et de la temporalité du sujet (Silva, 2012). De la sorte, certains contenus ont été particulièrement répétés et ont gagné une signification à partir du propre acte d'énonciation. Pas seulement le contenu en question, ni l'acte du dire ; toute énonciation entraîne un énoncé en tant que représentant du demi-dire de la vérité de chaque sujet et c'est justement sur cet ancrage que notre analyse prétend se pencher.

4.2 | Analyse des données : la division du sujet entre l'énoncé et l'énonciation

Notre recherche sera basée sur deux modalités d'analyse : a) par le biais du nœud borroméen et du moment de l'énonciation et b) au travers du contenu énoncé et de son

rapport étroit avec les trois processus de constitution psychique, vus préalablement dans le deuxième chapitre.

4.2.1 | L'énonciation par le modèle du nœud borroméen

En utilisant un modèle analogue à celui pensé par Lacan (1974-75) pour analyser la tresse des trois registres réel, symbolique et imaginaire. Gaspard *et al.* (2010) nous présente une proposition topologique qui servira comme guide pour une analyse des discours qui seront produits par les personnes interviewées. Dans ce modèle, le *sujet de l'énoncé* est conduit par ce qui, dans le modèle borroméen, est appelé *tresse du sens*. L'interprétation de ce modèle nous conduit à une observation des « déséquilibres, dans les échecs ou dans les surprises du processus d'énonciation, [où se manifeste] *le sujet de l'inconscient* » (GASPARD, et al, 2010, p. 374).

Ainsi, dans « un discours intentionnel, où le sujet se présente comme s'il voulait dire quelque chose, il se produit quelque chose qui va au-delà de son vouloir, et qui se manifeste comme un accident, un paradoxe, ou même un scandale » (LACAN, 1957-58, *apud* GASPARD *et al.*, 2010, p. 374). La désarticulation de la chaîne significative peut se passer de telle manière que ce que le sujet dit peut devenir incompréhensible, flottant ou paradoxal, et un tel manque de contrôle s'accompagne, parfois, de déversements moteurs ou affectifs. Au-delà du langage parlé, une telle évidence se manifeste dans les moments d'inconfort, d'affaiblissement de la voix, de changement de posture, de déviation du regard, etc. Seront traités ici, les déviations de la logique chronologique de la narration ou de la temporalité grammaticale que, parfois, le sujet confond dans l'acte de l'énonciation. De tels processus

mettent justement en évidence les points au niveau desquels l'identification à l'Autre, spécialement à l'idéal, se montre fragile.

4.2.2 | L'énoncé et l'identification

Pour ce type d'analyse nous nous inspirerons de l'énoncé, présent dans les contenus exprimés par les participants de la recherche. Cependant, nous ne nous limiterons pas à ce que la personne interviewée dit, à partir du moment où un tel discours consiste simplement en un domaine imaginaire de sens cohérents. Ce qui nous intéresse ici, est ce qui se trouve entre les lignes, la contradiction qui est exprimée, mais pas perçue, révélée à partir de l'analyse et du traitement des énoncés. Une telle analyse est faite seulement après une lecture et une relecture exhaustive du matériel recueilli, suivi de l'interprétation des données. Cet aspect devient fragile si nous ne comptabilisons que le nombre de répétitions d'occurrences déterminées des énoncés (comme c'est plus couramment réalisé dans certains processus d'analyse de contenu) ou s'il ne s'agit seulement que d'une analyse linguistique de l'énonciation.

Tout le processus d'analyse s'est déroulé autour de la problématique de l'identification et comment celle-ci se manifeste dans les rapports objectaux, dans la liaison affective et sociale, dans la constitution et la resignification des idéaux dans la vie adulte.

5 | Le néolibéralisme et les structures psychiques

Pour notre matrice d'analyse des interviews, nous avons pris en considération la façon dont les discours circonscrivent la structure névrotique et psychotique. Premièrement, nous analysons la place de la masculinité au sein des discours. Dans un deuxième temps, nous utilisons le cas d'Igor pour penser le discours du capitaliste et sa portée sur l'homme néolibéral autogestionnaire de sa propre vie. Ensuite, nous analysons un cas qui a attiré notre attention du fait de la possibilité de penser à une construction d'un corps idéal en tant que mode de suppléance imaginaire au Nom-du-Père dans l'structure psychotique – le cas de Léo, un jeun homosexuel. Ultérieurement, nous analysons le savoir médical dans la position de maestria lorsqu'il confronte le discours de la science en donnant l'importance principale à l'angoisse face à la castration, représentée par l'angoisse de vieillir et de la mort.

5.1 | Masculinité contemporaine : encore un *risque* de féminisation ?

Dans notre analyse, nous observons une modification dans le rapport imaginaire qui permet une plus grande acceptation des interventions esthétiques par le public masculin. Auparavant, en tant que pratique quasi exclusive du sexe féminin, les soins du corps se trouvaient socialement acceptés et même stimulés, particulièrement chez les épouses et les filles. Comme l'affirme une des personnes interviewées, que nous appellerons¹⁰ comme Igor, lorsqu'il est interrogé sur le début des interventions esthétiques

¹⁰ Tous les participants ont ses noms modifiés à cause d'éviter quelque sort d'identification.

Igor : Eh, elles [épouse et filles] ont été d'abord, ont été d'abord... et... ma fille a été d'abord... faire les seins, hein. [...] Et après, ça a été ma fille ainée qui a fait une lipo, puis ma femme a fait aussi une lipo [...] Et j'ai dit : « merde, je suis ici », j'ai dit ah, désolé, hein ! Je ne suis pas chauffeur [rires].

Pour les autres personnes interviewées aussi, l'influence des épouses et amoureuses a été quelque chose de récurrent. Il s'agit d'un nouveau champ sémantique du vocable « masculinité », dans ce qui peut être spécialement remarqué en confrontant les nouvelles pratiques à l'orientation sexuelle. Comme l'affirme Antônio, de soixante quinze ans, lorsqu'il est questionné sur la possibilité d'avoir réalisé une quelconque intervention dans sa jeunesse

Antônio : Quoi ? Non, ça ne m'est même jamais passé par la tête. D'abord, parce qu'à l'époque j'étais jeune, et ça aurait été, au minimum, interprété comme une personne efféminée, gay ou quelque chose du genre. C'est sûr que ce serait [vu comme ça].

Il existe un collectif qui change et, avec lui, les références possibles à des identités déterminées de genre, comme cela est affirmé par la compréhension de la construction performative des genres,

le genre est culturellement construit, par conséquent, il n'est même pas le résultat causal du sexe, ni non plus tellement apparemment fixe par rapport au sexe. Ainsi, l'unité du sujet est déjà potentiellement contestée par la distinction qui ouvre un espace au genre en tant qu'interprétation multiple du sexe (BUTLER, 2013, p. 24).

Bien que cette *unité du sujet* ne semble pas contestée dans nos interviews, nous percevons, au travers des propos d'une des personnes interviewées, l'existence d'une espèce de mesure entre des pratiques possibles du genre qui peuvent créer une instabilité envers l'identité à un point tel que le langage est convoqué pour un nouveau champ de signification. Tel que ce qui suit :

Carlos : Et je trouve important que le type ait une bonne apparence, tu vois... c'est... là, ça dépend de chacun, si ça va être comme les *métrosexuels*, hein... ça dépend de comment le type va se voir... si il va un peu trop loin, moi, personnellement, je trouve que ces types finissent par *extrapoler*, hein. Donc, je trouve chouette de bien s'habiller, de mettre un parfum quand on va sortir avec sa copine, avec sa femme... je trouve ça juste normal... mais, si ça va beaucoup plus loin, alors, comme nous sommes dans un pays machiste, hein... bon, tu sais comment ça fonctionne, hein, ils vont dire « Ah... ce type est gay, et tout ça » (notre italique).

Par le biais de cette espèce de « mesure » du soin esthétique passible d'être accepté, il crée des formes d'intelligibilité pour nommer le milieu dans lequel il est inséré. En mentionnant le métrosexuel comme celui qui extrapole une limite déterminée et qui, du fait d'appartenir à « notre société machiste » (*Sic*) peut être désigné comme homosexuel, il tente de créer des univers sémantiques distincts qui puissent accueillir différents types de masculinités. Celles-ci, sous la plume de Butler, sont affirmées en tant que pratiques performatives, comme « le véhicule par lequel des effets ontologiques sont établis » (BUTLER *apud* KNUDSEN, p. 76).

Le principal effet ontologique que nous pouvons remarquer – pas seulement à partir des propos de Carlos, mais aussi sur base de recoupements de la réalité – est la présence contemporaine de l'homme métrosexuel. Plus que la possibilité de création d'une nouvelle

narration, le métrosexuel estampille l'effet temporel sur la création de formes d'intelligibilité dans lesquelles l'identité de genre est gonflée par des effets imaginaires.

Donc, la définition de genre traite d'actes qui se répètent dans et au travers du corps. Les modifications qu'il subit dans la contemporanéité sont des exemples de production de nouvelles identifications,

des signes extérieurs qui, mis en place, stabilisent le corps et lui donnent une visibilité, en créant un style corporel qui est aussi intentionnel que performatif, c'est-à-dire, que le genre rendrait réel et qui produirait ce qu'il nommerait ou qui agirait sur (COSSI, 2011, p. 88).

Le corps est justement la surface sur laquelle l'intelligibilité sur l'existence de deux genres possibles a été historiquement construite. C'est ce que notre recherche démontre par cette espèce d'« appropriation » des pratiques d'esthétique corporelle par le sexe masculin.

5.2 | Le corps en tant qu'objet

Pour cette discussion, nous présentons le cas d'Igor qui venait d'avoir soixante-et-un ans la veille de la réalisation de l'interview. D'origine humble, il est devenu un homme d'affaires à succès dans le domaine du meuble dans la région de l'ABC Paulista. Il est marié avec une femme dix ans plus jeune que lui, avec qui il a eu deux filles. Igor est aussi grand-père de deux petites filles.

Le récit de son histoire s'assimile à un scénario de film, dans lequel il est le personnage principal qui surmonte les adversités, lutte et conquiert plusieurs femmes, a

survécu à deux coups de feu suite à une discussion dans la circulation, fait des « courses » de voiture en rue et qui est un homme généreux avec sa famille.

Igor a débuté les interventions esthétiques à partir de l'influence de ses filles et de son épouse, du fait que c'était lui qui les emmenait à la consultation médicale. Et c'est ainsi qu'il a débuté les pratiques de soin esthétique dans la région du visage, avec comme objectif de « combattre le vieillissement, d'éviter les rides et de tendre la peau » (*Sic*). Lorsqu'il fut interrogé sur les procédures qu'il avait réalisées, il a sorti son portable de la poche et a commencé à lire les noms et les dates auxquelles il les avait réalisées. Il a lu avec beaucoup d'enthousiasme les noms des procédures telles que injection de botox, peeling facial, acide hyaluronique, jusqu'au moment où il fit une « rénovation de tout le visage au travers d'une opération de chirurgie esthétique en 2010 » (*Sic*).

La consommation d'interventions esthétiques se fait en forme de spirale, dans laquelle la comptabilisation de ses interventions transforme une procédure médicale en un bien de consommation qui suit les principes décrits par Marx dans *Le Capital* (1984). Selon l'auteur, les marchandises possèdent une *valeur d'usage* qui satisfait les besoins humains, qu'il s'agisse de besoins réels, qui surgissent à partir d'un organe déterminé ou si elles satisfont uniquement le *fantasme*. Elles possèdent aussi une *valeur d'échange*, qui correspond à une mesure sociale de la marchandise dans les processus d'échange. Enfin, il y a le *travail* impliqué pour que la marchandise soit produite.

Cependant, il ne s'agit pas seulement du rapport de différence entre ces trois éléments. Marx nous rappelle la possibilité d'expression de la *valeur* d'une marchandise seulement au moyen de son *équivalent*, « la marchandise, sous la forme relative, occulte la propre valeur, qui ne se présente que dans le corps de l'équivalent ; c'est-à-dire, qu'il se représente en lui » (GRESPLAN, 2006, *apud* PACHECO FILHO, 2015, p. 32).

Concernant l'exemple d'Igor, il faut noter qu'à de rares moments, il fait des commentaires sur la valeur payée pour les chirurgies¹¹. L'équivalent apparaît sous la forme d'une reconnaissance de la part des autres et, particulièrement, en occultant le fait qu'il se soumet à une forme de traitement esthétique. Voici son récit, lorsqu'il est questionné sur les injections de botox :

I : [Il interrompt ce que j'étais en train de dire] Parmi les gens que je côtoie, personne ne sait ! « Waouh Igor, qu'est-ce que tu fais ? » « Dingue, tu es chaque jour plus jeune ! Je te vois, t'es chaque fois plus jeune... Waouh, qu'est-ce que tu fais ? »

T : Ah ça, ils commentent.

I : Ils commentent ! Et alors, ben, on en rigole, je dis : « C'est la nouvelle amoureuse, les gars, c'est ça, c'est la nouvelle amoureuse... il faut faire attention à soi ! » Alors, parfois, je blague avec ça, mais ça n'a rien à voir. Non, je suis très fidèle à ma femme!

T : Et ce qu'est-ce que vous dites à ces moments-là, quand ils commentent sur la différence... que vous êtes plus jeune...

I : Ah, c'est une satisfaction, une satisfaction ! Attends, on [il s'interrompt] tout le monde vieillit... tout vieillit... mais il faut savoir vieillir... et donc la... je dis, pour moi, ce qui ne peut pas vieillir, c'est l'âme, c'est l'esprit de, de [il bégaie] de... le... le corps, il n'y a rien à faire, maintenant si je peux retar... [il bégaie], retarder un peu, pourquoi pas, non plus ?

Il faut noter la façon dont Igor reproduit un discours qui est très utilisé par le marketing en assimilant bien-être émotionnel avec stratégies consacrées à éviter le vieillissement. À ce moment, son discours est très contradictoire et nous le comprenons en tant qu'expression du conflit présenté antérieurement par Gori (2015) en présentant les contradictions d'un sujet qui perd dans sa tessiture symbolique pour gagner en élargissement

¹¹ Il est important de noter que ceci se doit peut-être au fait qu'une relation transférentielle très intense ne s'est pas établie avec Igor, car la rencontre s'est déroulée sur une seule journée et, de plus, à partir d'une demande du chercheur.

imaginaire. Ainsi, le discours gagne une tonalité fallacieuse, dans laquelle le sujet doit affirmer quelque chose pour se démentir juste après.

Le désir de garantir une place en tant qu'auteur supposé de sa propre histoire, dépourvue de passé et mise à l'écart d'une fraction considérable de la réalité (par exemple, à propos du fait de pouvoir assumer le vieillissement) permet au sujet la construction d'innombrables scénarios pour sa propre vie. Quant à la liberté que la doctrine néolibérale prête au sujet, c'est justement ce petit scénario quotidien que le sujet peut se raconter à lui-même en une espèce de tromperie de faible gravité, à partir du moment où le discours ne provoque pas de dégâts plus importants. C'est l'offre de la liberté minimale questionnée par Gori que le néolibéralisme offre de manière fantaisiste, mais qui ne possède pas de base dans la réalité qui pourrait lui donner de la valeur.

Igor parle de sa satisfaction lorsqu'il perçoit que « Ça veut dire que ce que j'ai fait et ce que j'ai trouvé que je devais faire, je me sens, je me sens heureux, parce que j'avais raison ! Je ne me suis pas trompé ! » (*Sic*). Il s'agit de la recherche de la *mesure exacte* du comportement de celui que l'on appelle *economicus* chez qui chaque attitude empruntée est toujours mesurée en tant qu'une mesure de valeur qui doit octroyer un plaisir déterminé. La satisfaction dans le récit de la reconnaissance de son apparence plus jeune et de sentir qu'il « ne s'est pas trompé » dévoile une des possibilités supplémentaires de calcul du mode d'autogestion de la propre vie. La méritocratie néolibérale apparaît dans ces moments où le sujet semble s'approprier ses mérites, comme auteur unique des destinées de son existence. La limite imposée par le vieillissement du corps de façon imaginaire se retrouve dans une situation délicate grâce aux avancées technoscientifiques représentées par la portée du discours de la science dans ce qui se fait en tant qu'effet dans le discours médical.

De la sorte, nous percevons que la *valeur d'échange* apparaît dans ce qui flirte avec la reconnaissance sociale du sujet par ses pairs. Le plaisir obtenu dans le fait d'occulter la réalisation du botox s'ajoute à une satisfaction de se sentir accepté par le groupe plus jeune. Tous les jeudis, lui et ses amis se réunissent pour le « jeudi heureux » (*sic*) occasion lors de laquelle ils vont à son appartement (qu'il tient à désigner comme « siège » en faisant allusion à la taille de l'appartement, un penthouse dans un quartier chic de la ville) pour bavarder, boire, cuisiner et manger. La reconnaissance et la recherche d'acceptation apparaît à deux moments qui méritent une attention accrue, lorsqu'il dit de la relation avec les amis.

Igor : « on est tous sur un pied d'égalité, je leur manque le jour où je ne suis pas présent, tu sais ! Et... sinon, je serais avec une, avec une, une [il bégaie] avec un aspect bien plus vieux... alors tu n'arrives déjà plus à... te réunir avec les... plus jeunes (*Sic*).

Et dans les réunions de son usine et avec les beaux-fils

Tiago : Une façon de te sentir plus à l'aise, d'être avec eux...

Igor : Pas de moi, me sentir plus à l'aise, non... parce que je me sens toujours à l'aise n'importe où, tu vois ? C'est... c'est le fait de savoir que tu es... que tu te sens accepté dans ce groupe, tu vois. Tu as été accepté dans le groupe.

En tout, Igor a déjà réalisé plus de vingt procédures durant dix ans de traitement. De façon pas tellement différente des autres participants, la question de conserver une apparence plus jeune est le projet auquel il semble le plus fortement attaché.

Il s'agit de la capture, sur le plan de l'imaginaire, d'un des effets du discours du capitaliste. Cet appel à l'imaginaire, nous pouvons le comprendre en tant qu'une réponse

possible « en dépit d'une certaine homogénéisation de la subjectivité contemporaine opérée notamment par les mass média et les nouveaux supports technologiques, c'est une quête identitaire toujours plus angoissante que se trouve confronté chaque individu » (GASPARD, 2012, p. 367). Dans le cas d'Igor, on peut dire que cette recherche identitaire apparaît dans le contour de ce personnage qu'il crée, en lui donnant corps, autour de l'idée d'un sujet qui peut tout.

L'idée de l'homo oeconomicus, autogestionnaire et entrepreneur de Laval et Dardot (2009) présenté dans le deuxième chapitre trouve écho dans le cas présenté ici, conformément à ce qu'il nous présente Castro (2012). Dans ce cas, en analysant le sens des flèches dans le discours du capitaliste, « le sujet (\$), dans la position de l'agent, semble commander les signifiants maîtres (S1), dans la position de la vérité » (CASTRO, 2012, p.4).

Il s'agit, dans le cas d'Igor, d'un sujet qui, dans la position d'agent, cherche à commander et à orienter ce qui peut le déterminer (S1). Le flèche qui part de S1 vers S2 place l'autre, dans ce cas-ci, la médecin responsable de la production d'un objet (*a*), qui dans le cas du discours du capitaliste « se conjugue comme un artefact technique et mercantile » (*Ibidem*). C'est-à-dire que la consommation des chirurgies présente un ordre de production et de consommation, dont la reconnaissance ce fait dans la jouissance qu'Igor révèle en parlant de l'impact qu'il cause sur les autres personnes.

Il est curieux de percevoir que, à partir de la progression du discours du maître, nous avons la production du discours de l'hystérique qui est un des discours qui touche à l'*impuissance*. En général, nous pouvons situer cette forme de discours comme une des formes d'organisation de la relation que le sujet peut facilement trouver dans la contemporanéité, du fait de sa condition d'être constamment insatisfait par rapport à son propre corps.

Il faut noter que la plainte de toutes les personnes interviewées portait sur le désir de camoufler les marques provenant de l'action du temps. Désormais, c'est exactement autour d'un désir d'être pris pour l'autre, de provoquer le désir chez l'autre, que le sujet en vient à orienter ses actions dans sa soif d'être un autogestionnaire – ou même un investisseur – qui peut étendre son *capital* de beauté physique. Si d'un côté, le discours du capitaliste fait tourner les engrenages qui placent le sujet dans la position de tout pouvoir, par la forclusion de la castration, son retour se fait dans la position insatisfaite, tel qu'un discours hystérique qui dénonce toujours l'impuissance. Dans notre cas, elle apparaît à partir de la plainte d'insatisfaction vis-à-vis du propre corps, des marques de l'action du temps, etc. Elle apparaît aussi – dans le cas des sujets qui ont la poupée *Ken* comme idéal – dans la perte de la dimension du risque quand ils se plaignent de ne pas avoir *encore* atteint le modèle corporel recherché.

Il s'agit de penser le discours hystérique en tant que modalité privilégiée d'entrée du sujet qui cherche à produire un maître sur lequel il puisse gouverner (LACAN, 1969/1970), ici représenté par la place du médecin dans la relation médecin-patient. C'est par la voie du discours hystérique que le sujet interpelle l'autre (S1) pour la production d'un savoir (S2) – pour l'application de l'usage de la technique et de la production d'un nouveau corps. Ce corps qui vieillit et laisse ses traces au travers de rides et de marques d'expression est exactement la présence du réel, jamais symbolisable, et qui s'annonce par l'impuissance entre *production* (S2 – le corps après l'intervention de la technique) et *vérité* (Objet *a* – un réservoir pulsionnel qui incite le sujet (\$)).

Igor se loge dans ces modalités de souffrance névrotique contemporaine. « Cette place apparemment privilégiée du sujet, qui se croit autonome, est liée au narcissisme, lequel trouve un terrain particulièrement propice pour fleurir dans la société de consommation

(CASTRO, 2012, p.4). Le narcissisme de ce sujet supposément autonome, flirte avec le substrat scopique de la pulsion – comme nous en avons discuté dans le deuxième chapitre. Les modes de subjectivation contemporaine passent par le crible de la séduction par l’image, à partir du moment où il a son correspondant psychique fondé sur la condition pulsionnelle qui privilégie le retour du regard sur le propre sujet.

Ce qu’Igor nomme de « satisfaction énorme » (*Sic*) au moment où il est perçu par l’autre comme quelqu’un de plus jeune, est l’encadrement du fantasme sur lequel la religion du Marché – tel que l’affirme Dufour (2007) – peut agir. Toucher le narcissisme du sujet contemporain est l’artifice que l’insatisfaction promue par le discours du capitaliste atteint, en le plaçant dans une inlassable recherche de la reconnaissance.

Cet appel à la jouissance n’est pas quelque chose d’inédit dans le mode de régulation de l’économie capitaliste. Ainsi, les marchandises sont pourvues de fantasmes qui stimulent la jouissance, en étant un réseau de signifiants qui renvoient, par exemple, à une recherche d’acceptation et de prestige social, en fournissant des coordonnées externes qui contextualisent chaque marchandise » (CASTRO, 2012, p.5). Il est curieux de noter que, même si Igor affirme d’innombrables fois « ne plus avoir besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit » (*sic*), il affirme se sentir mieux lorsqu’il se perçoit plus jeune et qu’il peut ainsi être accepté par les plus jeunes.

Lacan (1972) affirme que le discours du capitaliste produit une dégradation du lien social en transformant chacun en un sujet dépossédé, en un prolétaire. Prolétaire dans le sens de ne rien posséder, même pas le capitaliste, qui puisse être offert à l’autre en tant que support à la castration. Ainsi, « l’idéologie qui prévaut dans ce semblant de discours corrode en fait tous les liens sociaux (fabrication de déchets et de rebuts (a) en tous genres). Le

discours de capitaliste est un discours sans éthique qui exile le sujet de ses attaches significantes » (GASPARD, 2012, p.363).

Ainsi, en transformant le propre corps en *lathouse*, le sujet cherche à devenir l'équivalent de la place de l'objet *a*. L'impossibilité d'une telle équivalence est démasquée par cette façon d'entrer en relation dans laquelle le lien social devient destitué de ce qui Lacan nommée « les choses de l'amour », en que

la *Verwerfung*, le *rejet*, le *rejet en dehors de tous les champs du symbolique* avec ce que j'ai déjà dit que ça a comme conséquence. Le *rejet* de quoi ? De la *castration*. Tout ordre, tout discours, qui s'apparente du *capitalisme* laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. Vous voyez ça, hein, c'est un rien ! (LACAN, 1972, p.40).

C'est-à-dire, dans le sens où le lien social se dégrade, Igor s'identifie à un idéal narcissique qui demande le regard de l'autre sur soi en tant que voile de la propre castration. Le corps, en tant qu'objet fétiche, plus dans le sens marxiste que freudien, sert de confort narcissique à une mort, représentée ici par les marques de l'âge. C'est ici que le « laisser de côté les choses de l'amour » trouve écho dans le sujet « fournisseur de la famille, bien accepté et en bonnes relations avec tous » (*Sic*) dont le corps fait partie du scénario monté par lui-même pour donner vie à un personnage. Au contraire de l'altérité, nous avons un discours marqué par l'excès d'identification et d'identité, qui cherche à exclure la différence.

Pour définir cette façon particulière d'entrer en relation, typique du discours du capitaliste, Colette Soler a forgé un terme : le *narcynisme* (*narcissisme* + *cynisme*), une forme de pseudo lien social pour désigner l'individualisme qui s'impose à l'époque actuelle. Narcisse, une figure déjà bien connue et incorporée par Freud à la psychanalyse pour

désigner, *grosso modo*, celui qui n'a que lui-même pour seule cause et le cynique qui désigne le sujet seulement dévot à ses propres jouissances, Soler cherche à représenter un cynisme qui n'a rien de subversif en lui, mais bien une espèce de cynisme de mauvaise qualité qui ne recherche aucune espèce de cause étrangère à lui. « Une situation de la civilisation dans laquelle les sujets n'ont face à eux comme projet, que le succès personnel, la promotion sociale ou la défaite » (SOLER, 2011, p. 62). Un nom pour représenter cet « individualisme à un seul temps fou et forcé » (*Ibidem*) qu'Igor renforce en sériant ses biens matériels et en se plaçant en tant qu'un objet de plus.

Dans la même ligne de pensée, nous pouvons penser le cynisme à partir du domaine de la philosophie, en tant que possible clé de lecture pour comprendre comment le sujet gère la castration dans la contemporanéité. Comme cela est présenté dans le troisième chapitre, le *cynisme* est la position subjective qui renforce des identifications qui sont mises à disposition et sont acceptées socialement, en même temps qu'elle *ironise* sur tout sens de détermination (SAFATLE, 2008). À nouveau, nous pouvons prendre l'occultation et la satisfaction qu'a Igor du fait d'être reconnu comme plus jeune, en justifiant pour cela qu'il « a une nouvelle petite copine » (*Sic*), même si cela ne correspond pas à la réalité. Il s'agit d'une position subjective qui « nie réflexivement ce à quoi elle se lie, en créant ainsi un univers social « carnavalesque » d'*apparences réflexives*, c'est-à-dire, d'*apparences mises comme des apparences* » (*Ibidem*, p. 138, [Italiques d'auteur]). Au-delà de cette « blague » qu'Igor emploie en utilisant l'ironie pour justifier les modifications esthétiques, son discours touche à une contradiction et a besoin du cynisme pour créer un scénario dans lequel « il n'a plus besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit » (*Sic*) et que, en même temps, « il est bien accepté par tous » (*Sic*).

Il ne s'agit pas de considérer le cynisme et l'ironie en tant que problématiques

particulières du discours capitaliste. Au contraire. Ironie et cynisme sont des recours du langage servant au fonctionnement et modulant tous les autres discours. Il n'est pas possible pour le maître de dominer et de faire fonctionner le circuit dans le discours du maître, pour le bureaucrate de mercantiliser le savoir dans le discours universitaire et pour l'hystérique de séduire et de faire échouer son maître dans le discours de l'hystérique, sans que de tels modes privilégiés d'usage de la langue ne soient présents dans les narrations qui se construisent. La modification qui survient ici tourne autour de l'instrumentalisation qui se fait de l'usage de tels artifices, au point de bloquer le processus réflexif sur le propre désir et l'impossibilité d'avoir un tour discursif, étant donné le dépassement de l'impuissance dans le circuit fermé du discours du capitaliste.

Dans un texte très précis dont nous vous recommandons vivement la lecture, Soler présente la thèse selon laquelle dans le discours du capitaliste, « lorsque la plus-value est la cause du désir de toute une économie, ceci engendre ce qu'il [Lacan] appelle 'la production extensive, donc insatiable du manque à jouir' » (SOLER, 2011, p. 58). Il est important de souligner que ce manque à jouir ne coïncide pas avec la production extensive de la castration. Lacan (1972) il est emphatique en montrant que, étant donné le circuit fermé du discours du capitaliste, l'effet ultime de celui-ci sera la forclusion de la castration. Quant à celle-ci, « au travers de l'amour Lacan montre la valeur du manque et, curieusement, lie l'amour à la castration » (MILLER, apud PRUDENTE, 2015, p. 211). Ainsi, l'amour dévoile la castration et y trouve son support. Ce qui est en jeu n'est pas le soutien que le manque, lui-même, pourrait impliquer dans le désir, mais le manque de jouissance et son impact sur la subjectivité. La plus-value, en se conjuguant avec l'objet *a*, fait des *lathouses* de simples semblants d'amour, toujours disqualifiés dans leur puissance à satisfaire le désir du sujet, mais puissants dans la désignation du manque à jouir. Ainsi, la thèse de Soler sur le manque à jouir est qu'il se montre dans le discours du capitaliste, une fois qu'« un discours qui exclut

les choses de l'amour exclut aussi la castration » ((PRUDENTE, 2015, p. 211).

Donc, nous avons l'impression que le cas d'Igor démontre la façon dont le néolibéralisme basée sur l'autogestion, sur la promotion de soi, sur la destitution du passé et l'illusion d'un présent autoréférent est étayée dans le discours du capitaliste au moyen de l'élargissement de l'imaginaire, en excluant les ressources symboliques de la parole et de l'action. Comprendre l'usage qu'Igor fait du corps nous permet d'accompagner la façon dont l'industrie de la beauté peut mercantiliser le corps en en faisant cette plus-value cohérente à l'objet a , ($\$ \square a$).

Très peu a été dit sur la relation d'Igor avec la professionnelle qui a réalisé les procédures esthétiques. Du fait de mériter une mise en valeur spéciale et d'avoir été quelque chose de récurrent dans toutes les interviews, nous travaillerons cette problématique dans la section suivante.

5.3 | Néolibéralisme et psychose : le corps comme suppléance

Durant les entretiens, nous avons rencontré un sujet qui utilise son corps d'une façon extrêmement particulière. C'est un jeune homosexuel de vingt sept ans que nous appellerons « Léo ». L'intervention esthétique de plus grand impact psychique fut une chirurgie plastique pour implanter une prothèse pectorale masculine. Qui plus est, il souligne qu'il avait déjà dépensé beaucoup d'argent en soins esthétiques, crèmes hydratantes, tonifiants, en plus de suivre des régimes alimentaires rigoureux et de fréquenter une salle de sport en moyenne deux heures par jour. Il explique qu'il ne fait des pauses dans son travail que pour les repas et que sa routine est restreinte au travail et aux sorties à la salle de sport.

Léo est propriétaire d'un réseau de salons de beauté où il travaille de lundi à dimanche, de dix heures du matin à dix heures du soir. Ce rythme de travail intense, qu'il suit depuis l'enfance jusqu'à aujourd'hui, lui a donné une situation financière confortable, ce qui lui permet, peu à peu, de « construire un corps » ----- et d'en arriver à se reconnaître. S'ensuit un petit dialogue à propos de sa distanciation par rapport à son propre corps :

Léo : Du genre, j'étais avec... je sentais que ce qui était là n'était pas moi : ce qui était là était une phase [il balance les bras et semble très troublé] ce qui était là n'était pas encore moi, j'étais en cours de transformation, j'allais changer beaucoup de chose.

Tiago : Comment ça ?

L : Non, je... quand parfois je me regardais dans le miroir, je regardais comme ça, je ne, je ne sentais pas que celui qui était là était Leonardo, tu comprends ? Je regardais le miroir et je disais comme ça, non, mais ce n'est pas le Leonardo dont j'ai envie, que je veux qu'il soit, tu comprends ?

La famille de Léo est d'origine humble. Ses parents ramassaient les poubelles et il a dû commencer à travailler quand il était encore enfant, en récoltant du carton et des canettes dans les rues. Durant toute l'interview, il mit en avant son désir de sortir de cette condition d'extrême pauvreté, qui contrastait avec le manque d'ambition de ses parents. Il se plaint que son père ne l'a pas soutenu quand il a décidé de devenir coiffeur. Selon Léo « il [son père] ne m'a pas soutenu pour devenir coiffeur, car il existe un préjugé courant contre la profession, hein... parce que tout coiffeur est gay » (*Sic*). En plus de cela, il raconte la complète indifférence de son père depuis son enfance.

Léo composé un idéal de richesse financière et d'un corps reconnu comme beau. Au début de sa vie professionnelle, il a été aidé par d'autres personnes, disposant d'une meilleure condition financière et avec un certain prestige, qui travaillaient dans des salons

de haut niveau social. Dans le processus de construction de son idéal, Léo répond à un Autre, qui le regarde de l'extérieur et qui se manifeste dans le regard des autres. Cet Autre est toujours vigilant et tyrannique quant aux soins vis-à-vis de son apparence physique. Cette vigilance apparaît au travers des poursuites qui l'accompagnent tout le temps, particulièrement sous la forme d'un regard qui l'observe dans chaque détail de son corps et de ses habitudes. Selon lui, « à chaque fois que t'arrives quelque part, quelque soit l'endroit, les gens te *relook* en permanence, des pieds à la tête, te *relook*, tes vêtements, tes cheveux, ta peau, ils remarquent tout, quoi » (*Sic*). La poursuite du regard donne de la consistance au corps qu'il construit.

C'est le stade du miroir télévisuel de Dufour (2007) dans lequel le sujet a sa vie contrôlée à partir d'un référentiel uniquement externe. En reprenant l'auteur, nous affirmons que « ce sont les autres qui me disent (me dictent) qui et ce que je suis. Je me vois à la caméra comme les autres me voient. Je me vois comme un autre parmi d'autres, un autre que je sois gérer, de façon finalement impersonnelle, *comme si c'était moi* » (DUFOUR, 2007, p. 61 [italiques d'auteur]).

Léo s'affirme en tant qu'homosexuel et qu'il n'a pas quelque problème dans le fait d'être accepté comme ça par les autres, à partir du moment où on a un bon *statut* social et une bonne apparence physique. D'un autre côté, il dit que s'il avait encore aujourd'hui la même apparence et la même condition financière défavorable, comme avant, il ne serait pas bien accepté par les autres, car « Un bon gay est un gay riche ! Un gay pauvre, ça ne fonctionne pas ! Un gay pauvre, ça ne fonctionne que pour se faire taper dessus en rue ou pour être humilié, enfin... pour s'exposer au ridicule, et... utiliser des drogues, enfin, ce genre de choses » (*Sic*).

Quant à la présentation de Léo, nous l'avons terminée avec un discours précis qui, en parallèle à d'autres questions soulevées, a orienté notre lecture sur ce cas si particulier. Pour préciser sa problématique, il affirme que « si je n'avais pas été gay, je n'aurais rien de tout ça » (*Sic*). Il utilise une telle sentence pour assurer que toutes les modifications, y compris la prothèse pectorale, ont été réalisées en conséquence de sa sexualité. Il déclare, sans hésiter, que sa condition d'homosexuel l'a amené à ça, du fait que les personnes hétérosexuelles ne perçoivent pas chez les autres, la beauté des corps, la façon de s'habiller, l'expression du visage, etc.

Pour comprendre le cas de Léo, nous passerons à l'hypothèse qu'il s'agit d'une psychose qui se manifeste d'une façon ordinaire et que le signifiant « gay riche esclave de la beauté » fait la fonction de suppléance imaginaire.

5.3.1 | À propos de la psychose ordinaire

Le terme psychose ordinaire a été utilisé pour la première fois par Jacques Allain-Miller dans le cadre de discussions cliniques qui eurent lieu entre 1996 et 1998. Ce fut seulement à l'occasion de la troisième conversation, la Convention d'Antibes, que le terme fut établi pour la première fois (MILLER, 2006), non sans provoquer un certain malaise autour de son utilisation dans le champ psychanalytique, jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, à partir de cette occasion, furent inclus les cas suivants : psychose compensée, psychose non-déclenchée, psychose supplémentée, psychose médiquée, psychose en analyse, psychose en thérapie, psychose qui évolue et psychose sinthomée (comme celle de Joyce) (*Ibidem*).

Toute la discussion autour de cette catégorie, si nous pouvons la nommer ainsi, eu lieu en raison du doute constamment présent chez de nombreux cliniciens à propos de ce qui

pourrait déclencher une psychose. Un tel doute concernait les cas de manifestations psychotiques qui ne se présentaient pas sous la forme des phénomènes élémentaires (délires déclenchés et automatisme mental) et des troubles du langage, classiquement nécessaires à la clinique lacanienne des années cinquante. En pratique, il s'agissait du doute récurrent sur la raison pour laquelle de fréquents sujets passèrent leur vie sans manifestations typiquement psychotiques et, en même temps, présentaient des narratives qui auraient dû inclure le déclenchement d'une psychose. Miller (2006) met l'accent sur le fait que la psychose ordinaire ne constitue pas une catégorie de Lacan, mais bien une catégorie clinique lacanienne, qui peut être formulée à partir de son ultime enseignement, ce qui crée déjà un malaise parmi les psychanalystes, particulièrement pour ce qui touche au particulier de chaque École.

Mais alors, quels seraient les signes qui caractériseraient une psychose ordinaire ? Loin de finaliser une quelconque catégorisation, nous travaillerons avec l'idée que « la clinique de la psychose ordinaire fait partie de la même structure [de la psychose], et qu'elle ne doit pas différer de la psychose clinique si ce n'est par la discrétion de ses manifestations et par ses modes originaux de stabilisation » (MALEVAL, 2003, p. 3). Et de façon plus évidente, dans la psychose ordinaire, ce seront les « indices de la non-extraction de l'objet a , défaillances discrètes du capitonnage, et troubles de l'identité et prévalence des identifications imaginaires » (AVDELIDI, 2016, p.243).

Ces indices mettent en évidence une question cruciale pour le traitement clinique : la convergence entre l'apparition du symptôme et la jouissance réelle.

Pour qu'une identification imaginaire parvienne à stabiliser durablement un sujet psychotique. Il faut que certaines conditions soient remplies. Les préciser nécessite des études complémentaires. Il apparaît cependant que ces identifications sont porteuses d'idéal, de sorte qu'elles limitent et localisent la jouissance. En outre, il est fréquent que des satisfactions pulsionnelles soit au principe du lien qui unit ces

sujets à leur objet d'identification prévalent. On ne saurait dès lors douter que les mécanismes imaginaires qui dominent la symptomatologie ne fonctionnent pas de manière autonome : ils sont articulés à l'économie de la jouissance. Dans les formes plus élaborées de ces processus de stabilisation, les identifications imaginaires paraissent en connexion avec le réel. (MALEVAL, 2003, p. 54).

C'est-à-dire qu'il existe une connexion du symptôme et de l'identification imaginaire avec le réel du corps. C'est un indice très important, dès lors qu'il existe des sujets chez qui les symptômes peuvent les conduire à une adaptation sociale significative, à partir du moment où il y a une réponse à la jouissance de l'Autre dans le champ social. Dans le cas de Léo, il est intéressant de percevoir son adaptation sociale au travail, fortement liée aux identifications par lesquelles passe la reconnaissance par l'autre. En dehors de cela, nous avons encore l'indice principal qui concerne la distanciation envers son propre corps, que nous traiterons plus en détails plus avant.

La discussion autour de l'hypothèse diagnostiquée qui considère Léo en tant que psychotique, cliniquement sous une manifestation ordinaire, est défendue par des auteurs comme Tironi (2010), du fait de tenir particulièrement compte de l'affaiblissement des formes traditionnelles de classification dans la conjoncture actuelle de perte de référence d'un opérateur universel. Pour l'auteur,

« À une époque où les catégories souffrent d'une perte de puissance du fait de la faillite d'un opérateur universel, les classifications perdent également de la consistance. C'est dans le contexte de cette crise que se justifie la notion de psychose ordinaire, qui accueille les solutions trouvées pour les sujets psychotiques, un par un, face aux difficultés qu'ils éprouvent dans la construction de liens sociaux stables, par exemple. À ce qu'Éric Laurent appelle des psychoses ordinaires de 'psychoses à l'époque de la démocratie', car à ce moment, chacun à la possibilité de présenter son style personnel et de traitement de la jouissance dans la structure psychotique » (TIRONI, 2010, p. 5).

Ce qui devient évident, c'est que les transformations sociales entraînent également des changements dans les arrangements subjectifs qui pourraient survenir dans chaque structure. Lacan n'a pas hésité à penser les déterminations sociales sur la structure du sujet en affirmant que l'« Œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans *les formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie* » (LACAN, 1960, p. 827)

Dire que dans l'Europe victorienne de Freud les idéaux fonctionnaient en tant qu'éléments modérateurs de modes de jouissance déterminés ne fait pas de l'époque actuelle une sorte de « registre mélancolique » d'un passé doré et perdu. Au contraire, la marque du temps actuel – et avec cela, le concept de psychose ordinaire nous semble se renforcer – est d'un passage de la clinique de l'interdiction marqué par la castration du désir vers une clinique qui promouvrait la fonction du plus-de-jouissance, puisque « l'objet *a* est chaque fois plus en évidence. À la place de l'idéal qui tempérait la jouissance, il y a eu une multiplicité d'idéaux distincts qui ne produisent pas d'identifications subjectives qui ne soient débiles » (TIRONI, 2010, p. 7).

Si, comme nous l'affirmons tout au long de ce travail, le néolibéralisme trouve sa personnification sociale dans le montage de *l'homme économique autogestionnaire et croyant au Marché*, sa portée clinique semble également favoriser quelques possibilités nouvelles d'appréhension clinique, telle que comprise par la psychose ordinaire. En élargissant la théorie des discours avec le concept de psychose ordinaire, nous trouvons une considération intéressante à partir de Brousse (2009). Selon l'auteur,

Comme le discours du maître change au cours de l'histoire – ce qui est une façon de dire que le lien social change – le monde qui nous parle et d'où nous parlons, change aussi. Les grandes routes du symbolique changent. Par conséquent, les symptômes qui d'une certaine manière complémentent le discours, les symptômes qui révèlent

la puissance de ce que nous appelons jouissance, correspondant à chaque discours, changent également (BROUSSE, 2009, p. 11).

Nous avons vu que le discours du maître moderne tend à devenir le discours de la science (GASPARD, 2012) comprise comme les manifestations de la science et ses effets sur différentes pratiques discursives, telles que la médecine, par exemple. Le concept de psychose ordinaire semble gagner, pour notre recherche, une plus grande réverbération au moment même de passer à la lecture sur la portée structurelle avec le concept de psychose ordinaire.

Léo est impliqué dans un processus d'identifications massives qui nous met face à la nécessité de nous doter d'une théorisation autour de la notion psychanalytique de suppléance. Il faut se rendre compte que ceci touche aux traits sur lesquels se construisent les idéaux, en même temps qu'il existe un lien intime avec la jouissance à partir du symptôme (AVDELIDI, 2016).

5.3.2 | La notion de suppléance

Pour mieux comprendre le concept de suppléance, il convient de faire un petit retour sur la clinique psychopathologique classique, dans laquelle, depuis Clérambault, la forclusion du Nom-du-Père (P0) a comme développement, l'apparition des phénomènes élémentaires. Ceux-ci, auparavant exclusivement liés aux troubles du langage et à l'activité délirante, gagnent une certaine extension dans l'actualité (MALEVAL, 2003 ; AVDELINI, 2016), en étant classifiés comme :

a) des phénomènes appelés « automatisme mental » – concept de Clérambault qui permet de regrouper dans la symptomatologie du patient tout ce qui est vécu comme provenant de l'extérieur : pensées, ordres, voix vécues comme extérieures, impositions du dehors et qui décident de la conduite du sujet ; b) des phénomènes qui concernent le corps, tels que l'expérience de décomposition corporelle, de fragmentation, de distanciation et de relation avec son propre corps ; c) récits d'expériences ineffables, à savoir, vécus mystiques de certitude absolue, de communion avec le tout (ZBRUN, 2010, p. 4.).

De tels phénomènes seraient présents au moment appelé prépsychose, période qui précède le déclenchement. Maleval (2003) souligne que l'étude des phénomènes élémentaires en vient même à se confondre avec la structure psychotique elle-même, puisque pour Lacan, l'existence d'une psychose n'est pas possible sans la présence des phénomènes élémentaires. Voyons :

Dès cette époque, je n'ai pas souligné avec moins de fermeté le fait que ce phénomène n'est pas plus élémentaire que n'est, par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures, il y a quelque chose de commun à toute la plante qui se reproduit ou se masque dans certaines des formes qui composent sa totalité. Et j'insiste très précisément sur ce qui est du délire, des structures analogues se retrouvent, soit qu'on considère les choses au niveau de la composition, de la motivation, de la thématization du délire lui-même, ou au niveau du phénomène élémentaire. Autrement dit que c'est la même force structurante, si on peut s'exprimer ainsi, qui se retrouve, qu'on le considère dans une de ses parties, ou dans sa totalité. L'important du « phénomène élémentaire » n'est donc pas là comme quelque chose qui serait une espèce de noyau initial, de « point parasitaire », comme s'exprimait CLÉRAMBAULT, à l'intérieur de la personnalité, et autour duquel le sujet ferait une sorte de construction, de réaction fibreuse destinée à l'enkyster en l'enveloppant, en même temps à l'intégrer, c'est-à-dire à l'expliquer - comme on dit - le plus souvent (Lacan, 1955/5956, p. 16).

L'observation des phénomènes élémentaires, depuis la clinique de Clérambault jusqu'à aujourd'hui, montre qu'ils sont un effet de la forclusion (P0) du Nom-du-Père. Celle-ci implique l'impossibilité que la signification phallique ($\square 0$) survienne, ce qui ne signifie pas l'absence totale des signifiants. Ce qui survient, à la différence de la névrose, c'est qu'avec la forclusion du Nom-du-Père, la fonction paternelle qui pourrait arrimer la signification des signifiants primordiaux à l'élément phallique demeure absente (LACAN, 1958).

La *zérification* de la signification phallique ($\square 0$) est liée à des problèmes de signification et non de signifiant (MALEVAL, 2003). C'est cela que Miller (2006) récupère en tant qu'indice différentiel en référence à une psychose ordinaire, en la séparant de ce qu'on appelle une « véritable » psychose et en plaçant les phénomènes élémentaires du pouvoir disparu derrière l'arrangement que le psychotique peut faire avant que de tels éléments en viennent à être perçus. Lacan (1957) avait déjà traité de la distinction des phénomènes liés à la forclusion du Nom-du-Père (P0) des phénomènes liés à la *zérification* de la signification phallique ($\square 0$). L'avancée proposée par Miller sera de considérer la condition *ordinaire* de vie dans laquelle le psychotique peut plonger sans qu'elle ne soit perçue comme telle. À la différence des troubles de langage – perçus dans la paranoïa sous la forme d'hallucinations verbales et d'imposition de la pensée – ou encore de désintégration du corps – comme dans la schizophrénie – la thèse que Miller défend est que, dans les cas de psychose ordinaire, les phénomènes élémentaires sont apparemment absents du fait de la suppléance d'un signifiant déterminé à la forclusion du Nom-du-Père. Pour Maleval (2003), dans les cas où le délire se présente de manière plus élaborée, comme dans la paranoïa, par exemple, lui-même sert en tant que suppléance de la suppléance du Nom-du-Père.

La thématique sur les mécanismes de suppléance et de compensation imaginaire est présente depuis le début du parcours de Lacan dans le champ des psychoses, déjà dans le *Séminaire III*. Depuis cette époque, l'auteur affirme qu'il existe la possibilité de compensation primitive à $\square 0$ par ce qu'il nomme « une série d'indentifications purement conformistes » (LACAN, 1955, p. 252). Maleval (2003) remarque que la différence entre la suppléance et la compensation est que cette dernière fait référence à des images, servies comme mode de (*Ibidem*, p. 218). D'un autre côté, l'idée de suppléance « désigne un moyen utilisé pour faire tenir ensemble les éléments de la chaîne borroméenne ».

Avec les avancées faites par Miller à l'enseignement de Lacan, Maleval (2003) considère possible de penser à la propre inscription du Nom-du-Père en tant qu'une des formes possibles de suppléance imaginaire. C'est-à-dire, l'idée selon laquelle un signifiant prend la place de l'autre paternel, pas insuffisant « comme dans le cas de la phobie de Hans, mais le Nom-du-Père en tant que son manque sous le mode de la forclusion : P0 » (ASKOFARÉ, 2009, p. 115).

La particularité de cette ultime clinique de Lacan, la clinique des nous, ne se trouve pas dans le soutien à la métaphore paternelle, mais dans les formes d'attachement du nœud borroméen. Avec cela, « résulte une généralisation de la forclusion de la référence. En faveur de cette approche, la fonction paternelle apparaît comme un quatrième terme, lié à la nomination, capable de s'ajouter aux trois autres et de l'articuler de manière borroméenne (MALEVAL, 2003, p. 17). Ainsi, le sujet psychotique trouve une possibilité distincte de suppléance qui ne se fait pas par l'incidence de la castration.

La forclusion du Nom-du-Père désigne la carence de cette suppléance paternelle, laquelle peut toutefois être compensée par d'autres formes de suppléance, dans un

genre de suppléances du deuxième degré, qui impliquent une certaine dégradation de leur fonction (*Ibidem*).

Cette dégradation de leur fonction sera perçue par la fragilité de l'entrelacement des trois registres du nœud borroméen. Dans le cas de la psychose ordinaire « un arrimage s'opère, mais par de forme borroméenne [...] La suppléance s'ancre dans une fonction de limitation qui opère sur la jouissance sans parvenir à équivaloir à la castration. Avec cela, le résultat est qu'elle échoue à faire valoir le je parle en tant qu'élément symbolique » (*Ibidem*, p. 18). C'est ainsi que se configure en tant que caractéristique principale d'une suppléance l'invention singulière qui réalise la fonction de pacifier de la jouissance et qui, en même temps, maintient le trait de l'échec auquel elle remédie. Mais après tout, quelle serait la spécificité de la suppléance en tant qu'opératrice de la fonction de nœud?

5.3.3 | Le corps en tant que suppléance imaginaire.

Nous aimerions maintenant localiser la place du corps en tant que suppléance imaginaire dans le processus d'organisation psychique de Léo. Selon ce à quoi notre analyse parvient, nous en arrivons à réfléchir à la manière particulière de faire face au propre corps sous l'hypothèse d'une possible suppléance imaginaire à la suppléance à l'inscription du Nom-du-Père.

Nous en arrivons à une telle hypothèse, même si elle est passible de questionnements, du fait du peu de contacts que nous avons eu avec Léo¹², à partir du rapport adhérent qu'il établit avec le regard de l'autre, ce qui semble servir en tant que une forme de « identification

¹² Nous avons réalisé juste deux entretiens avec Léo.

conformiste », tel comme Lacan (1955) les a nommé. Léo affirme que les regards de suspicion et de désapprobation disparaissent après être passé par un moment d' « évolution personnelle et professionnelle » (*Sic*). Cette « évolution » a augmenté à partir du moment où il a réalisé une chirurgie pour implanter une prothèse pectorale. Après cela, il affirme que tout, autour de son corps, a changé. Il a pris dix kilos, ce qui a fait qu'il a subi une transformation considérable et a commencé à réaliser d'autres modifications constantes dans son apparence avec des traitements esthétiques moins invasifs. Il faut remarquer qu'avant la réalisation de la chirurgie, il avait déjà tenté de gagner quelques kilos, mais sans succès. Ceci nous sert en tant qu'indice qui marque la possibilité de déplacement du sujet au sein d'un ordre discursif déterminé. La construction de ce corps beau fait émerger des signifiants auxquels Léa s'accroche afin de rester minimalement structuré.

Durant l'entretien, il s'affirme en tant que « un esclave de la beauté » et, lorsqu'il est interrogé sur ce que serait cela, il dit que

Parce que tu es... tu es toujours préoccupé d'être bien présentable... si ce vêtement est bien ou si tu présentes bien, ou si tu es beau... donc, c'est quelque chose qui est... je me préoccupe si je vais sortir, de [il s'interrompt]... si je vais à la salle de sport, si je suis présentable... Si les vêtements que j'utilise, si c'est beau, si ça combine bien, enfin... c'est un... c'est être esclave, qu'on le veuille ou non, de la beauté. Je travaille avec la beauté mais j'en suis aussi un esclave... parce que j'ai besoin tous les jours d'une très grande routine, tous les jours se lever et... aller à la salle de sport, ce qui est déjà une chose motivée par la beauté... donc, je sacrifie deux heures de sommeil de plus, mais je les sacrifie pour pouvoir... pour pouvoir me sentir mieux avec moi-même, alors ensuite, c'est se laver les cheveux, c'est hydrater la peau, c'est... faire le traitement qui doit être fait, et... choisir des vêtements qui combinent, c'est passer un bon parfum... et alors, aller travailler toute la journée au salon... et puis, le soir, c'est la même chose... manger quelque chose, ne pas manger une autre... avoir envie de manger quelque chose, mais ne pas pouvoir le manger, parce que ça va te faire du mal... donc, je crois que ça, c'est être esclave

de la beauté. Alors, on paie cher du fait de vouloir arriver à un... [brève pause] à une perfection qui n'existe pas (*Sic*).

D'abord, Léo nous paraît conscient de sa problématique avec l'enjeu de la beauté. « Être un esclave de la beauté » semble fonctionner comme une possible suppléance à partir de laquelle un corps peut advenir et ainsi construire une nouvelle signification au Nom-du-Père manquant. Ensuite, il faut noter que Léo peut entretenir la suppléance d'une façon masquée, derrière son travail. Ainsi, il finit par créer une construction imaginaire selon laquelle, du fait de travailler avec la beauté, il est impératif d'être beau !

Le psychotique ordinaire c'est celui que « voudrait bien faire crédit à l'effectivité du langage, du lien social, de la loi de l'échange mais ne peut du fait de la carence de la métaphore (et quelque soit le mode de suppléance) jouer des semblants et s'y impliquer subjectivement » (GASPARD, 2010, p. 20). Pour Maleval (2003) les suppléances servent comme moyen de faire barrage à une jouissance invasive. Léo donne un témoignage de cette jouissance invasive lorsqu'il fait référence au regard de l'autre. Ici, le regard remplit une double fonction : en même temps qu'il envahit, il est ce qui donne de la consistance et permet la localisation de la jouissance de l'Autre. Léo échappe au fait d'être pris dans sa totalité par la jouissance de l'Autre en construisant un corps qui sert en tant que piège qui capture le regard de l'Autre. La forclusion du Nom-du-Père apparaît au moment où cet Autre surgit sans médiation, sans représentation dans un champ symbolique. L'acte de la chirurgie exprime une opération dans le réel de quelque chose qui trouve sa forclusion dans le symbolique.

Léo nous montre comme la fragilité du nœud fait apparaître des lacunes lorsqu'il se regarde dans le miroir, durant la période post-opératoire et observe la réalité de son corps. « J'ai regretté, parce que j'ai regardé la cicatrice, j'ai vu la blessure, et j'ai senti que j'avais

violenté mon propre corps, que j'étais en train de m'agresser, alors, quand je ne suis regardé dans le miroir pendant les premières semaines, j'ai regretté amèrement ce que j'avais fait » (*Sic*). L'absence du capitonnage au phallus (-□) mets le sujet en un liaison surtout imaginaire à l'Autre et au moi idéal construit en tant que suppléance. L'absence de la chute de l'objet *a*, du laisser tomber, demande la création d'un objet réel pour donner une consistance au propre corps du sujet.

La relation spéculaire de Léo sera médiée par le besoin constant de se regarder dans le miroir. À ce propos, Maleval (2003) recours à la pensée de Abély (*Appud* Maleval, 2003) nommée comme « le signe du miroir ». En même que peut étudiée après les année 1930, cette signe ne trait pas du non-reconnaissance de l'image spéculaire. « Le signe du miroir consiste dans le fait que le sujet s'avère si préoccupé par son image qu'il s'examine longuement et fréquemment devant les surfaces réfléchissantes » (*Op cit.*, p. 28). Abély affirme l'existence de cette signe dans diverses psychopathologies comme la mélancolie et la démence précoce, au que Maleval ajoute des psychoses ordinaires.

À propos de la sexualité de Léo, « la forme la plus discrète du pousse-à-la-femme se traduit par l'apparition d'une crainte homosexuelle, ce que le sujet conçoit comme une attitude passive et féminine » (MALEVAL, 2003, p. 28). Cette question de la tendance féminine, dans le cas de Léo, nous la percevons à partir de deux situations : 1) le fait que son désir d'implant pectoral ait surgit à partir de l'identification avec des femmes ayant fait des chirurgies plastiques et 2) le sentiment de « pouvoir » qu'il dit percevoir chez de telles femmes. La perturbation d'avoir un corps masculin *ou* féminin, le place face à une impasse typiquement œdipienne que le sujet psychotique se trouve empêché de résoudre. La sortie psychique maintient le masculin *et* le féminin dans la non-différentiation du sexe. La liaison qu'il établit entre le « pouvoir » (*Sic*) et la prothèse de sein chez les femmes semble être un

indice de la possibilité de faire (ex)ister la castration, en la maintenant voilée sous l'image des seins féminins.

Nous repérons que pour Lacan la psychose peut être plus essentiellement reconnu « par un désordre provoqué dans la jonction plus intime du sentiment de la vie du sujet » (Lacan, 1957, p. 565). Cette notion de désordre sera capitale pour que nous continuions l'analyse du cas de Léo, suivie par ce que Miller (2009) travaille avec l'idée d'une triple externalité qui se démontre en désordre. À savoir, une externalité sociale, corporelle et subjective.

Pour l'externalité social, Miller demande à propos de quelle serait l'identification du sujet avec une fonction sociale ou professionnelle. Il faut noter que l'auteur met en évidence le fait que les sujets semblent avoir une « déconnexion » du monde. C'est-à-dire, ce sont des sujets qui ne possèdent pas une connexion plus profonde avec la famille, le travail, les amis ou toute autre forme de relation qui les lie à l'Autre. Quant à Léo, nous avons un cas particulier de suppléance, qui réalise une espèce de semblant de lien social. Nous le considérons comme très particulier du fait de la discrétion avec laquelle il soutient le lien social et de l'identification sociale positive. C'est-à-dire que, « au moment où les sujets investissent beaucoup dans leur travail, dans leur position sociale, quand ils ont une identification très intense vis-à-vis de leur position sociale » (MILLER, 2009, p.16). Léo a de bonnes relations sociales avec d'autres personnes dans son travail et, avant tout, une situation financière confortable. C'est exactement par rapport à cela que Miller (*Ibidem*) dénommée identification sociale positive.

Lacan dans les derniers temps de son enseignement situe le Nom-du-Père dans la pluralité des possibilités de nouage du nœud borroméenne. Ça veut dire que « dans notre époque le Nom-du-Père est le facteur d'être nommée, d'être attribuée à une fonction, d'être

nommée pour » (LACAN, 1973, p. 65). C'est justement cette construction d'un jeune beau, gay et bien considéré dans son intense travail et sa richesse financière, qui situe Léo dans cette condition d'être *nommé pour*. Cet amarrage ne sera seulement possible qu'à partir d'une nouvelle narrative où le signifiant « un gay riche esclave de la beauté » attache les signifiants qu'iront lui permettre construire un corps propre.

À propos de la deuxième externalité, la corporelle, Miller (2009) établit le corps en tant que l'Autre du sujet. L'auteur reprend l'affirmation de Lacan (1949) selon laquelle le sujet n'est pas un corps, mais il le possède, pour alors comprendre les artifices nécessaires à une construction d'une image corporelle. Léo est le typique sujet qui fait ce que Gaspard (2012) nomme par *pratiques compensatoires*, à partir de son processus d'« évolution » (*Sic*) dans lequel la prothèse en vient à fonctionner en tant qu'un « accessoire de plus » (*Sic*). Cet « accessoire » sert à donner un contour à un corps qui antérieurement était ressenti comme étranger. Il faut se rappeler que lorsqu'il était plus jeune, il avait des difficultés à se reconnaître en regardant le miroir, comme il l'affirme : « Non, je... quand parfois je me regardais dans le miroir, je regardais comme ça, je ne, je ne me sentais celui qui là, était Leonardo, tu comprends ? » (*Sic*).

Il faut rappeler que la construction sur laquelle Léo se structure ne l'a pas entretenu tout le temps autour du choix du signifiant « esclave de la beauté ». En tant que suppléance d'un Nom-du-Père, cette désignation finit par se défaire lorsque le sujet regarde l'effet radical après la réalisation de la chirurgie d'implant pectoral. Quand Léo parle sur le moment post-opératoire et il parle sur l'agression qu'il a senti et il affirme que a regretté.

Cette espèce de retrouvaille est le moment où le support via la suppléance imaginaire vacille. Alors, nous pouvons percevoir que le signifiant qui fait suppléance et le substitue dans le lien social, sera le même qui le conduira à l'état mélancolique, « l'invention

singulière qui opère une pacification de la jouissance et qui conserve la trace de la défaillance à laquelle elle remédie » (MALEVAL, 2003, p. 18).

Cet épisode qui marque la période post-opératoire de Léo montre ce que Dufour (2007), Laval, (2003) et Gori (2015) s'efforcent de définir, à savoir les faillites de l'offre du discours néolibéral en tant que forme de régulation de la vie. Léo démontre la fragilité de la structure du lien social en s'inventant en tant que « pseudo lien », en créant l'illusion d'un sujet autonome, authentique et reconnu. Ce que le néolibéralisme occulte, c'est justement que ce sujet ne se maintient en équilibre qu'à partir d'une espèce d'adhésion à l'autre en tant qu'idéal / ennemi qui doit en même temps être atteint et obligatoirement dépassé.

En reprenant ce qui a été dit précédemment, « dans ce stade du miroir audiovisuel tant recherché aujourd'hui, on peut donc dire que ce sont les autres qui me disent (dictent) qui et ce que je suis » (DUFOUR, 2007, p. 61). Cette dictature qui vient de l'autre finit par être incorporée par le sujet en tant qu'impératif, en le retirant de toute capacité réflexive. Il convient que nous retournions un peu dans l'histoire que Léo nous montre et reprendre qu'il s'agit de quelqu'un qui, lorsqu'il était plus jeune, présentait des problèmes pour se reconnaître en se regardant dans le miroir et que la recherche de références est quelque chose de récurrent dans son histoire de vie.

Du fait de passer des heures face au miroir dans le cadre de sa profession, il est possible que son image reflétée dans le miroir serve comme une espèce de béquille sur laquelle il s'appuie pour garder un équilibre à partir du double généré par l'image qu'il observe réfléchi. Ce que le discours du capitaliste occulte, c'est que le circuit en vient à fonctionner de façon autonome, d'une façon très vite, « comme sur roulets » – pour reprendre les termes de Lacan (1972) –, en arrivant au point que le sujet devient, lui-même, consommé.

Pour conclure l'analyse du cas de Léo autour de cette problématique de l'externalité en désordre de Miller (2009), nous avons l'externalité subjective. La vacuité, le vide, est l'un des principaux indices de la psychose ordinaire. Pour remplir cette vacuité, le sujet mettra la dimension dialectique de l'Autre sur le côté, en tant qu'objet de rejet. En d'autres mots, le sujet perd la dimension de l'erreur et privilégie la certitude supposée de sa pensée, même s'il en subit les plus funestes conséquences. Dans le cas de Léo, nous observons cette dimension quand il reconnaît sa souffrance sous le signifiant « esclave de la beauté » et cependant, il poursuit son projet d'« évolution » corporelle, même avec toutes les privations nécessaires pour atteindre son objectif.

À ce stade, nous trouvons une certaine réverbération dans le cas de psychose le plus célèbre dans la théorie psychanalytique : celui de Daniel Paul Schreber. Sans nous étendre dans les méandres du texte freudien, nous pouvons nous en tenir seulement à la fonction que le corps semble avoir pour Léo, en remplissant une fonction analogue à la « femme de Dieu » en tant que signifiant Idéal qui substitue le Nom-du-Père, en ayant comme effet la production d'un substitut à la place de la loi. Nous présentons le Schéma I, présenté dans *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, en 1957.

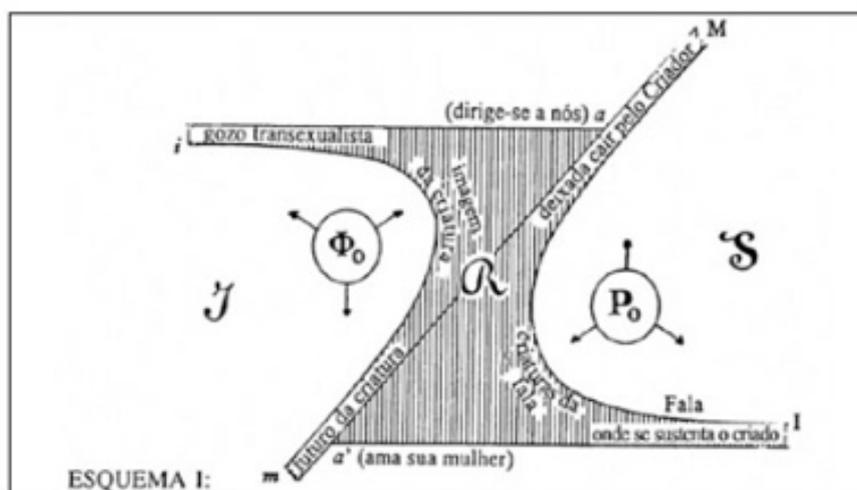


Figure 5 –Schéma I (LACAN, 1957/58)

Lacan présente la thèse selon laquelle la forclusion du Nom-du-Père (P0) et l'effet sur la *zérification* de la fonction phallique ($\square 0$) amène deux lacunes : dans l'imaginaire (imf) et dans le symbolique (MIP). Quant à l'imaginaire, dans le cas de Léo, nous observons une certaine déformation relative à la distanciation face au miroir et à la non-reconnaissance de son propre corps, lorsqu'il était encore jeune, avant la réalisation de la chirurgie d'implant pectoral. Ainsi, nous observons que la langue imaginaire (i-m) ne présente pas de point d'ancrage phallique qui permettrait l'aliénation de Léo à une image de son propre corps.

Avec le rétrécissement de la réalité, la vie de Léo est organisée autour d'un nouveau signifiant qui sert de démarcation à un nouvel ordonnancement de la batterie de signifiants qui, de là, pourraient surgir. « Gay, riche et esclave de la beauté » lui crée la possibilité de se trouver une position subjective déterminée à partir de l'ancrage du signifiant dans la production de sens pour le corps qu'il trouve dans le mouvement de construction du corps. Le signifiant trouvé sert aussi pour lui permettre un positionnement face à la division sexuelle. Bien qu'ex-sistant dans la psychose, la condition homosexuelle lui permet d'être pris par le désir de l'autre à partir du côté féminin. Du fait de sa propre caractéristique d'incertitude, le signifiant permet la localisation de Léo à partir de la construction d'un beau corps masculin, avec des caractéristiques qui réaffirment les éléments caractéristiques du modèle corporel – comme dans le cas de l'ostentation de pectoraux proéminents, forts et qui renvoient à la virilité – même si à partir de son identification au sexe opposé.

La proportion qui reste sauvegardée parmi les quatre termes du Schéma I – i,m,M,I – « organise le champ de la réalité, même si sans l'extraction d'un objet de jouissance qui encadrerait la réalité » (JACINTO; COSTA, 2011, p.52). La fonction de suppléance sert à indiquer ce quelque chose en plus qui est extrait de la condition même du signifiant de nœud à se prêter à une signification préalable, mais qui, dans le cas de la psychose, surgit en tant

que processus d'obturation d'un possible manque. L'effet sera la non-extraction d'un objet qui renvoie, ce qui renvoie Léo à sa condition « asservie » à ce regard qui le poursuit, mais qui en même temps le nourrit, le situe face au désir de l'autre. L'autre, du fait d'avoir son objet de jouissance localisé à partir de l'Idéal du corps de Léo, devient moins terrifiant, bien que non dialectisable.

Léo semble s'habiller d'un corps qui remplit une fonction de piège qui capture le regard de l'Autre afin de lui donner de la matérialité. Ainsi, la possibilité de construction d'un savoir sur soi devient trouble. La compensation apparaît dans les moments où il considère qu'il est possible de vivre seulement à d'un corps beau et riche. En d'autres termes, il semble de pas être en condition de construire un savoir sur l'être. L'incrédulité est attestée par la certitude que l'unique possibilité de vivre est à partir d'un autre corps. L'impossibilité de jouer des semblants, tel comme affirme Gaspard (2010), ne lui permet pas le bénéfice du doute et, ainsi, de construire un savoir sur son être. Nous voyons avec Léo que il n'y a pas un intervalle entre le S1 et le S2 pour construire un savoir, ce qui le conduit à la conclusion de pouvoir vivre sous le signe d'un *gay, riche et beau*

À partir de la notion de suppléance dans la théorie psychanalytique, s'ouvre un nouveau champ problématique : la question de l'identification à l'objet et ses conséquences cliniques. Si la suppléance ouvre un nouveau champ de possibilités de nouement entre les trois registres, les identifications massives font revenir un problème ancien : la circulation pulsionnelle que nous laisserons pour le dernier chapitre, dans les considérations finales.

5.4 | Néolibéralisme, discours de la science et narcissisme

Dans tous les entretiens, spécialement dans les cas d'Igor et Léo, nous pouvons

observer qu'il existe une condition narcissique qui est touchée par un savoir. Celui-ci se propose en tant qu'une espèce de promesse de rachat narcissique qui apparaît sous la forme de discours sur la santé et le bien-être. Dans cette dernière section, nous analyserons la place de ce savoir médical en confrontant le narcissisme des personnes interviewées. Notre analyse partira de la place du discours de la science dans l'organisation de la vie néolibérale.

Nous commencerons avec les propos d'une des personnes interviewées.

Elle [la chirurgien] est entrée à la première place à la Pinheiros [Faculté de Médecine dans l'USP, la plus connue au Brésil] elle a été diplômée en première place. Elle a été une des meilleurs élèves étant déjà passée par la Faculté de Médecine de l'USP [FMUSP], à Pinheiros hein, une Faculté brillante. J'ai été très heureux de faire la chirurgie avec elle (*Antônio*, 75).

Dans le fragment ci-dessus, extraits des propos d'Antônio, c'est spécifiquement cette forme de bureaucratisation du savoir que nous voyons apparaître. Une forme de savoir qui possède une autonomie, qui sert en tant qu'insigne phallique. Ça fonctionne comme si le fait que la chirurgienne provient de la FMUSP servait comme une sorte de tenue, en tant que signe d'un savoir dominant qui valide une discursivité.

De son côté, Igor, lorsqu'il fut questionné sur la façon dont il avait connu la médecin qui l'a opéré, répondit promptement :

Ah, la médecin n'est déjà plus médecin, hein, c'est une de nos amies [...] Nous nous connaissons par l'intermédiaire d'une autre amie... ça fait quelques années... et à force d'y aller tellement, de bavarder, aujourd'hui, on finit par l'inviter pour un, un [il bégaie] anniversaire ou pour quelque chose (*Sic*).

Igor n'est pas différent des autres patients quant à la valeur qu'il accorde à la proximité de la relation avec la médecin. L'enthousiasme dans les propos de tous les participants lorsqu'ils louent les compétences de la formation n'a d'égal que quand ils se vantent d'une relation de plus grande proximité. Ainsi, cette « tenue de savoir » sert comme une espèce de manteau sous lequel la position de maestria s'installe pour devenir hégémonique.

En discutant la place du savoir, Lacan semble suivre une certaine voie marxiste dont le parcours apparaît déjà au *Séminaire 16* (1968) dans lequel il égale le savoir à ce que nous appelons de valeur (et il faut rappeler ici la théorie marxiste sur l'attribution de valeur dans sa forme *relative* telle que nous l'avons présentée antérieurement) dans ce que celle-ci [la valeur] s'incarne parfois dans l'argent, sans oublier que le savoir vaut aussi de l'argent.

Dans le processus d'attribution d'une valeur d'échange, dont la mesure se fait sur la base de sa reconnaissance sociale, il faut prendre en considération le travail impliqué dans le processus de fabrication de la marchandise. Or, c'est exactement l'expression de la valeur de ce travail que les énoncés des personnes interviewées citées plus haut expriment au moment où ils louent la formation de la chirurgienne et la proximité avec elle. Autour du savoir médical et de la place d'un prestige social reconnu, se crée une relation de fétiche dans laquelle la reconnaissance du *travail* s'ajoute à la *valeur d'échange* dans la production du corps-marchandise.

Et ce qui distingue le mode capitaliste d'autres modes de production n'est pas le fait en soi de la production de marchandises, mais bien le fait que l'« être marchandise » constitue le caractère dominant et déterminant de ses produits, avec l'implication supplémentaire que le propre travailleur n'apparaît que comme un vendeur de marchandises (son travail) et, lui-même, comme une marchandise parmi les autres

(rappelez-vous de l'expression, très appropriée de « marché du travail »)
(PACHECO FILHO, 2015, p. 31).

Il s'agit d'une modification de la relation que le sujet construit avec le propre corps au moyen de discours qui alternent la relation entre marché et corps. Le sujet devient plus « valorisé » *par ricochet*. C'est comme si les insignes phalliques qui attribuent une position privilégiée au savoir de la médecin les touchent aussi, sous une forme tangentielle. Comme s'ils obtenaient une valeur déterminée en plus, du fait d'avoir été opéré par quelqu'un venant d'une institution amplement reconnue.

Quant à la maestria qui occupe le savoir médical nous avons donné une importance particulière à une contradiction qu'Igor a amenée. Quand il discourt sur les procédures qu'il avait faites il a affirmé que

Et là, à un moment après cette chirurgie que j'ai faite [il bégaye beaucoup] ... elle [la médecin] elle n'a jamais incité à rien ! Jamais à rien ! Et la docteur n'a jamais voulu faire des choses que les personnes perçoivent que vous avez faites. Il faut le faire sans que les gens ne voient que vous avez fait une quelconque procédure (*Sic*).

Pour juste après affirmer : « Alors, quand je vais là, c'est : 'je vais faire ceci !' Avec le laser, là, parce qu'elle a un laser, hein ! J'y vais pour faire ça ! Mais j'arrive là à l'heure prévue... 'Alors, docteur, ça va ?' 'Ah si vous voulez, vous pouvez faire ça et faire ça !' 'Ah, allez, allez-y alors !' » (*Sic*). Même si ça n'en a pas l'air d'une façon manifestement évidente, la médecin finit par suggérer certaines procédures qui sont immédiatement acceptées.

Voyons ce qui se passe. Lors de toutes les interviews, ce qui s'est avéré évident c'est la crainte de vieillir, quelque chose qui touche au narcissisme et qui les place face à

l'inévitabilité de la castration, représentée par le vieillissement et par la mort. Dans une société marquée par l'exaltation narcissique dans laquelle les propres corps deviennent *lathouses* consommables, il est nécessaire de prendre en considération la place de l'impact de la castration sur ces modes de structuration subjective. Nous avons porté notre attention sur quelques propos :

Être vieux, mais ne pas être ce vieux répugnant... personne n'aime, hein, selon moi, personne n'aime une personne très vieille, présentant très mal, très peu soignée... je pense ça (*Antônio, 75*)

Si tu n'es pas bien physiquement [il s'interrompt], apparence ! Tu es, en partie, rejeté ! 'Il est vieux, haha... c'est ceci, c'est cela, [il abaisse le ton, parle avec un air dédaigneux]. T'as compris ? (*Igor, 61*)

Parfois, j'arrête vraiment de me divertir parce que je suis très préoccupé par le soleil, avec le fait de m'exposer, j'ai peur que ce vieillissement ne survienne précocement, alors comme ça... je me prive de beaucoup de choses pour que ça n'arrive pas. (*Léo, 27*)

Le discours de la science trouve dans la contemporanéité l'exposition d'une certaine fragilité narcissique dans laquelle le sujet est défié à s'autogérer, tel que nous l'avons vu précédemment avec Dardot et Laval (2009) mais qui, invariablement, se trouvera confronté avec le « roc de la castration », dans ses formes les plus diverses. Que ce soit par la faillite de l'autogestion du bonheur, via des psychotropes, du corps idéal désiré et insatiablement satisfait ou de la présence des marques du temps qui éveillent un intense malaise subjectif, la science est toujours invoquée pour répondre aux douleurs actuelles du corps et de l'âme.

Gaspard (2012), tel que présenté dans le troisième chapitre, nous parle sur les mots d'ordre du discours de la science qui produisent comme effet un sujet « à des quêtes et pratiques toujours plus compensatoires » (*Ibidem*, p. 365) en cherchant une auto-fondation

ou même une autocélébration et qui trouvent dans le néolibéralisme un sol fertile, prêt à une prolifération de discours et de pratiques qui excluent la subjectivité au profit d'une existence dans laquelle les discours deviennent hégémoniques, du fait d'abriter des formes d'organisation collective comme celle qui suit : « Je pense qu'on doit profiter de tout ce que la modernité offre, on doit en profiter... aujourd'hui, on vit plus longtemps parce qu'on a plus de ressources, dans la médecine, il y a plus de traitements » (*Antônio*, 75).

La science est devenue quelque chose d'impersonnel, qui méprise le temps, qui est séductrice et qui génère une jouissance par le simple facteur *néophilique*¹³ dans lequel elle installe comme une sorte d'obligation de se sentir attiré par la nouveauté : « on va le faire, tout ce qui est un truc nouveau, on va le faire... » (*Igor*, 61). C'est la forme discursive qui produit la *lathouse* lacanienne d'une façon dissimulée et qui place le sujet conjugué à l'objet. Lorsqu'il est interrogé sur la relation qu'il avait avec son propre corps, Igor répond de la même manière que Laval (2007) établit dans son texte sur l'*homo œconomicus* : « C'est mon quotidien ! Il y a une chose moderne... allons-y, on va changer [en parlant de son corps et sur la façon dont il agit avec les choses qu'il possède] ! Par exemple, maintenant, je veux acheter une maison à Orlando » (*Igor*, 61).

Entre les mains du maître moderne, le discours de la science se fait « moyen de jouissance ». Toute production de connaissances se voit soumise aux principes d'efficacité et de performance. Alors que le savoir était l'instrument de la domination du politique sur l'économique (*discours du maître classique*), le voici devenu *l'enjeu principal* d'une confrontation économique généralisée au seul service des technosciences et de l'ingénierie financière. (GASPARD, 2012, p. 365 [Italiques d'auteur]).

¹³ Terme utilisé par Melman (2005) en référence à la séduction contemporaine pour tout ce qui apparaît comme nouveauté.

Indifféremment de la structure, la doctrine néolibérale offre un abri à ces espèces d'« ouvriers de soi » qui se consacrent à tenter de réparer la fragilité d'un narcissisme qui se blesse facilement à l'imaginaire contemporain. De manière rigide ils affrontent la vie en s'auto-fondant sur des échafaudages qui éliminent le passé et se jettent dans la prédation du savoir, par la manière rhizomique dont le discours de la science en vient à toucher n'importe quel interligne de la vie.

Conclusion

Quant à la masculinité, nous observons qu'un tel concept a obtenu un destin plus pluriel, en diversifiant les différents modes d'expression dans lesquels elle peut se trouver. Une chose qui a attiré notre attention est le fait que l'acceptation de nouvelles pratiques en matière d'expression de la masculinité devient socialement acceptée plus facilement, spécialement après l'apparition dans les années deux mille du phénomène métrosexuel. Ce qui est évident face à un tel phénomène c'est aussi la possibilité de faire de la propre subjectivité masculine un produit supplémentaire dans sa logique de marché, tel que cela peut être constaté dans les publications de la revue *Men's Health*. Un véritable exemple de la portée de la réification et de la massification de l'esthétique des corps qui devient capitalisable.

La masculinité devient une forme d'expression de la propre subjectivité, quelque chose comme une possibilité de créer une stylistique à l'existence même, à partir des corps. La recherche a constaté une plus grande acceptation parmi les personnes interrogées à propos des soins esthétiques. Toutefois il semble y avoir encore une certaine évaluation par rapport à ce qui est considéré acceptable ou pas. Le fait que l'exploration du corps en tant que bien de consommation séduit l'imaginaire, spécialement lorsqu'il s'agit de promesses de vaincre l'action du temps, attire l'attention.

Parmi les personnes interrogées, il n'y eut pas de questionnement par rapport à leur sexualité. Les soins esthétiques corporels sont vus comme quelque chose qui peut grandement servir au maintien de la condition de jeune. Ceci dévoile l'un des plus importants fantasme contemporains, qui assombrit une bonne partie des hommes, dévoile la castration

par le biais de l'insécurité sur le destin du propre corps et met en évidence une forme ancienne de vivre le mal-être pour devenir des êtres culturels. Si en 1930, en écrivant *Le mal-être dans la civilisation*, Freud pensait le destin de la nature des corps renvoyé à une constante source de souffrance, du fait que nous ne puissions pas lutter contre la nature du destin biologique, la contemporanéité traite de représenter la thèse freudienne sous de nouveaux atours. Sous les augures d'une société qui développe un certain goût pour l'intolérance contre tout ce qui peut se référer à ce qui est vieux, le corps lui-même devient un objet supplémentaire à éliminer lorsqu'il semble ne plus rien avoir à offrir. Du fait de l'impossibilité d'élimination, on refaçonne le corps, on camoufle les signes d'expression et on cache les marques produites par le temps. Tout cela au profit d'une plus grande acceptation sociale face à l'autre.

Quant au discours de la science, un discours qui tend à devenir le discours du maître contemporain, nous percevons le discours médical qui en provient comme un mode de naturalisation de pratiques qui garantissent une place de choix au savoir médical. La souveraineté de cette forme de discours a été observée à partir des discours qui naturalisent les pratiques qui, en étant mises en pratique, en viennent à restreindre le champ de choix à une espèce de loi « s'il existe une technologie spécifique pour améliorer le corps, alors pourquoi ne pas le faire ? » Ainsi, quelque chose de l'ordre de la contingence devient un besoin, presque une obligation. Lacan avertissait à propos du risque d'exclusion de la subjectivité dans les processus où la technologie est placée au-dessus du pouvoir de décision du sujet, à partir du moment où celui-ci est subjugué par la demande de nouvelles sortes de « besoins » qui en deviennent naturalisés, comme par exemple pour occulter les effets du passage du temps sur le corps.

Par le biais du discours du capitaliste, nous percevons qu'en plaçant le corps dans la liste des objets *lathouse*, il y a création d'une illusion selon laquelle ce sont les sujets qui gouvernent leur propre destin. Présenté en tant que nouvelles forme d'émerveillement à l'imaginaire masculin contemporain, le corps qui devient objet de consommation fétichise le rapport avec l'autre dans une spirale où le maintien du désir se perd dans le tourbillon de la demande, en créant une difficulté majeure pour s'échapper des amarres de l'aliénation au désir de l'autre. Après tout, à qui se destine ce corps beau et jeune péniblement forgé et jamais conquis ?

Ainsi, se distinguent les modes de subjectivation qui semblent bafouer les modes de relation au moyen de l'instrumentalisation d'usages déterminés du langage, particulièrement le cynisme. Loin d'être une modalité d'usage du langage exclusif de la contemporanéité, nous percevons que le mode de fonctionnement néolibéral encourage une exaltation du cynisme en tant que médiateur de discours. L'implication du sujet réduite ou presque absente dans ce qui se dit est apparue évidente dans les moments où certaines des personnes interrogées sont invitées à répondre à l'autre. Par la position que cet autre finit par occuper en tant qu'étranger, bien que semblable, sont instrumentalisés certains modes d'usage du langage qui vont destituer le sujet de sa position de sujet du discours pour devenir objet de capture du désir de l'autre. La séduction du regard gagne une amplification imaginaire, à partir du moment où le mode de se mettre en rapport avec l'autre devient tamisé par le désir d'être consommé en tant que bien imagétique.

Mais finalement, quel est le poids culturel sur de tels processus qui insistent à chercher des modèles d'identification dans des corps qui délibèrent contre le vieillissement ? Quels sont les risques pour une société qui valorise l'identification au détriment de l'utilisation érotique des corps ? Freud (1923) nous enseigne que le processus

d'identification, en désérialisant l'énergie libidinale concentrée sur l'idéal, favorise un type de sublimation, lorsque la libido abandonne ses objectifs sexuels. Selon Silva Junior, après 1920, « le terme désérialisation vient maintenant chargé d'un sens négatif, celui de la diminution de la puissance des pulsions de vie pour se fondre avec la pulsion de mort » (SILVA JUNIOR, 2003 p. 35). Ainsi, après l'acte sublimatoire, l'élément érotique ne possède plus la puissance pour réunir toute l'agressivité avec laquelle il était combiné, et celle-ci se retrouve libre, sous la forme d'une certaine inclination à détruire et agresser (FREUD, 1920). La défusion pulsionnelle apporte avec elle un certain malaise général à la propre culture.

C'est là que l'*individu ingouvernable* de Gori (2015) gagne en puissance. C'est sur la nature des pulsions de vie et de mort que l'auteur fonde sa thèse pour décrire un sujet impossible à gouverner, impossible à domestiquer, tel que dans la présentation du *homme économique* de Laval (2007). Le problème qui se pose maintenant avec la désérialisation des pulsions est que « plus l'identification substitue l'investissement objectal, en ouvrant la voie pour la sublimation, plus est destructrice la pulsion de mort dans une culture » (SILVA JUNIOR, 2003, p. 35). En d'autres termes, plus les sujets s'identifient avec l'objet, plus libre sera la pulsion de mort. Ainsi, (MALEVAL, 2003, p. 27).

La *religion du Marché*, en massifiant les processus d'idéalisation et la possibilité de mise à la portée de tous de tout ce qui est disponible, favorise la substitution de l'investissement dans l'objet, étant donné la substitution de sa condition « romantique », en échange de l'identification avec celui-ci.

La vie quotidienne, en virtualisant les objets de satisfaction, dévie de façon significative vers l'intérieur du sujet le vecteur de la satisfaction libidinale. La marque d'un bien de consommation ne vend plus un produit, mais une identification

à un groupe idéalisé, ce qui signifie, dans l'économie libidinale de la subjectivité contemporaine, une tendance culturellement définie à la substitution de l'investissement objectal par une identification avec l'objet. Ainsi, la masturbation, les fantasmes, les narrations imaginaires, enfin, l'intermédiation par l'image des objets de satisfaction pulsionnelle, d'un côté, et la substitution des investissements d'objet par identifications, de l'autre, apportent avec elle une obsolétisation des formes de satisfaction de passionnalité agressive et prégénitale (SILVA JUNIOR, 2003, p. 35).

Nous avons aussi le rôle de ces processus d'identification qui touchent les deux cas dont nous avons privilégié l'analyse. En découvrant la condition narcissique d'Igor, nous percevons, sans grande difficultés, qu'il est enfermé dans un processus d'autocélébration de soi, dans lequel il existe une recherche constante de captiver le désir de l'autre autour de tout ce qu'il peut offrir, même s'il doit pour cela, utiliser son propre corps. Le cas d'Igor coïncide avec ce que les théoriciens sociaux, que nous présentons ici, pensent à propos du positionnement de l'autre face au sujet néolibéral. L'autre est pris dans sa dimension d'ennemi, d'étranger, quelqu'un qui entre en compétition sur le terrain des conquêtes et de la méritocratie.

Le positionnement autocentré d'Igor dévoile la face de l'exigence du sujet par rapport à lui-même afin qu'il puisse toujours détrôner l'autre, le dépasser, en se montrant à une place de supériorité vis-à-vis du risque de compétitivité. Igor démontre un des effets produits par le néolibéralisme : son pouvoir de gonfler l'imaginaire et de réduire le symbolique, perçu au moyen des contradictions dans son discours dans les plus diverses tentatives d'appartenir à des groupes sociaux déterminés, bien qu'en tentant de conserver son apparente indifférence à être accepté.

D'un autre côté, Léo démontre la façon dont les techniques de modification du corps ont servi en tant que suppléance imaginaire à la non-inscription du Nom-du-Père, étant ici

traité comme un cas de psychose ordinaire. Par le biais d'un signifiant qui substitue l'inscription du Nom-du-Père, le jeune peut se maintenir structuré à partir des amarres imaginaires qui vectorisent sa place dans le monde à partir d'un signifiant vraiment personnel : le gay riche et esclave de la beauté. Ainsi, les régulations sociales qui passent au crible des rapports de consommation atteignent un statut très personnel quant à la forme d'usage du corps.

Comme cela a été observé à partir du Schéma I, Léo se met à la place de la jouissance de l'Autre. « cet Autre n'étant pas bloqué par le signifiant de la castration, inclut la jouissance, dans la mesure où il n'y a pas extraction de l'objet *a*, condensateur de jouissance » (JACINTO; COSTA, 2011, p.53). La non-extraction de l'objet *a* apparaît dans les divers moments où Léo fait de son corps cet objet supplémentaire à offrir en tant que *lathouse*, dans un espace social qui est toujours apte à accueillir une telle offre, en même temps qu'il demande la réinvention continuelle de soi.

De la sorte, notre travail a abordé les problématiques provenant du mode de fonctionnement du néolibéralisme et son pouvoir d'orientation des narrations actuelles. Penser la problématique de l'homme contemporain fragilement structuré à partir d'un narcissisme qui, très fréquemment, en se montrant demandeur d'une reconnaissance, nous conduit à percevoir une problématique culturelle qui apparaît encore plus sombre.

Bibliographie

AMBRA, P. E. S. *A noção do homem em Lacan: uma leitura das fórmulas da sexuação a partir da história da masculinidade no Ocidente*. Dissertação de mestrado. São Paulo: Instituto de Psicologia da Universidade de São Paulo, 2013.

ASKOFARÉ, S. Da subjetividade contemporânea. In: *A peste*, São Paulo, 1 (1), p. 165-175, jan/jun, 2009.

ASKOFARÉ, S. Do corpo... ao discurso. *TransForm. Psicol. (Online)*, São Paulo, v. 3, n. 2, p. 84-92, 2010. Disponível em <http://pepsic.bvsalud.org/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S2176106X2010000200006&lng=pt&nrm=iso>. Aceso em 14 fev. 2017.

BADINTER, E. *XY: de l'identite masculine*. Paris: Editions Odile Jacob, 1992.

BAAS, B & ZALOSZYC, A. *Descartes e os fundamentos da psicanálise*. Rio de Janeiro : Revinter, 1996.

BEER, P. A. C. *Questões e tensões entre psicanálise e ciência: considerações sobre validação*. Dissertação de Mestrado. Instituto de Psicologia, Universidade de São Paulo, São Paulo, 2015.

BOUSSEYROUX, M. Práticas do impossível e teoria dos discursos. *A Peste: Revista de Psicanálise e Sociedade*. V. 4, n.1/2, pp. 183-194, 2012.

BROUSSE, M.-H. La psychose ordinaire à la lumière de la théorie lacanienne du discours. In *Quarto – Revue de psychanalyse publiée à Bruxelles*, 1, (94-95), pp. 1-13, 2009.

BUTLER, J. *Problemas de gênero: feminismo e subversão da identidade*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 2003.

CARMO JUNIOR, W. *Dimensões filosóficas da educação física*. Rio de Janeiro_ Guanabara/Koogan, 2005.

CARVALHO, Y; RUBIO, K. *Educação física e Ciências humanas*. São Paulo: Hucitec, 2001.

CASTRO, J. C. L. Consumo contemporâneo e discurso do capitalismo. *Lumina Revista do Programde de Pós-Graduação em Comunicação*. Universidade Federal de Juiz de Fora, 6 (1), pp. 1-7, 2012.

CONNEL, R. W. *Masculinities*. 10ª. Ed. Cambridge, UK: Polity Press, 1995.

CONNEL, R. W. & MESSERSCHMIDT, J. W. Masculinidade hegemônica: repensando o conceito. *Estudos feministas*. Florianópolis, 21(1), jan-abril, pp. 241-282, 2013.

COSSI, R. K. *Corpo em obra: contribuições para a clínica psicanalítica do transexualismo*. São Paulo: nVersos, 2011.

DARDOT, C & LAVAL C. (2009). *La nouvelle raison du monde : essai sur la société néolibérale*. Paris : Éditions La Découverte.

DIAS, M. M. Comunicação oral à revista Lacuna – *Ciclo de debates sobre os Escritos hoje - violência* – 19/10/2016.

DOUCET, C.; GASPARD; J-L; SILVA JUNIOR; N. S.; CARVALHO; S.M. Estudo das marcas corporais na modernidade: sustentar a causa do desejo. *Lat-Am. Journal of Fund. Psychopath. Online*. São Paulo, v. 5, n.2, pp. 143-152, 2008.

DUFOUR, D-R. *Le divin marché: la révolution culturelle libérale*. Paris: Denoël, 2007.

FINK, B. *O sujeito lacaniano*. Rio de Janeiro: Zahar, 1998.

FORTH, C. E. *Masculinity in the modern West: gender, civilization and the body*. New York: Palgrave Macmilian, 2008.

FORTH, C. E. (2011). Masculinités et virilités dans le monde Anglophone. In: COURBIN, A.; COUTRINE, J-J.; VIGARELLO, G. *Histoire de la virilité* Tome III: La virilité en crise? XXe-XXIe siècle. Paris: Éditions du Seuil, 2011.

FOUCAULT, M. *História da sexualidade I: a vontade de saber*. Rio de Janeiro: Graal, 1988.

FOUCAULT, M. *O nascimento da clínica*. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 1998.

FREUD, S. Três ensaios sobre a teoria da sexualidade. In: FREUD, S. *Edição Standard Brasileira das Obras Psicológicas Completas de Sigmund Freud*. Vol VII. Rio de Janeiro: Imago, 1996. Originalmente publicado em 1905.

FREUD, S. As pulsões e suas vicissitudes. In: FREUD, S. *Edição Standard Brasileira das Obras Psicológicas Completas de Sigmund Freud*. Vol XII, pp. 129-162. Rio de Janeiro: Imago, 1996. Originalmente publicado em 1915.

FREUD, S. Para além do princípio do prazer. In: FREUD, S. *Edição Standard Brasileira das Obras Psicológicas Completas de Sigmund Freud*. Vol XVIII, pp. 17-90. Rio de Janeiro: Imago, 1996. Originalmente publicado em 1920.

FREUD, S. Psicologia das massas e análise do eu. In: FREUD, S. *Edição Standard Brasileira das Obras Psicológicas Completas de Sigmund Freud*. Vol XVIII, pp. 77-154. Rio de Janeiro: Imago, 1996. Originalmente publicado em 1921

FREUD, S. O Mal-estar na civilização. In: FREUD, S. *Edição Standard Brasileira das Obras Psicológicas Completas de Sigmund Freud*. Vol XXI, pp. 81-177. Rio de Janeiro: Imago, 1996. Originalmente publicado em 1930.

GASPARD, J.L.; SILVA JUNIOR, N.S.; DUNKER, C.I.L.; ASSADI, T. C. & DOUCET, C. Psicanálise e análise do discurso: elementos para uma investigação futura. *A peste*, v. 2, n. 2, pp. 361-378, 2010.

GASPARD, J-L. Nouveaux symptoms et lien social contemporain. In JODEAU-BELLE & OTTAVI, L. *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne: rères épistémologiques, conceptuels et cliniques*. Rennes - France: PUR, 2012.

GORI, R. L'individu ingouvernable. Paris : Éditions Les Liens qui Libèrent, 2015.

HAYWOOD, C. & MAC AN GHAIL, M. *Men and masculinities: theory, research and social practice*. Buckingham: Open University Press, 2003.

HAROCHE, C. Antropologies de la virilité: la peur de l'impuissance. In: COURBIN, A.; COUTRINE, J-J.; VIGARELLO, G. *Histoire de la virilité*. Tome III: la virilité en crise? XXe-XXIe siècle. Paris: Éditions du Seuil, 2011.

HURTING, M-C. À l'aune des rapports de domination. Les automatismes des façons de penser les hommes et les femmes. In: Mercader, P. *Le sexe, le genre et la psychologie*. Paris: Harmattan, pp. 35-52, 2005.

JACINTO, R. R. & COSTA, A.M.M. Considerações sobre o conceito de estabilização nas psicoses. *Arquivos brasileiros de psicologia*. Rio de Janeiro, v 63, n. 2, pp. 49-57, 2011

KNUDSEN, P. P. P. S. *Gênero, psicanálise e Judith Butler – do transexualismo à política*. São Paulo, 153p. Tese de Doutorado. Instituto de Psicologia, Universidade de São Paulo: São Paulo, 2007.

LACAN, J. Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique. In: *Écrits*, Paris: Seuil, 2006. Originellement publié en 1949.

LACAN, J. De uma questão preliminar a todo tratamento possível da psicose. in *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar, pp.537-590, 1998. Originalmente publicado em 1957.

LACAN, J. A significação do falo. In: *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar, pp. 692-703, 1998. Originalmente publicado em 1958.

LACAN, J. Subversão do sujeito e dialética do desejo no inconsciente freudiano. In: *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar, pp. 807-842, 1998. Originalmente publicado em 1960.

LACAN, J. *Écrits*. Paris: Le Seuil, 2006. Originalmente publicado em 1966.

LACAN, J. *Le Séminaire, livre 3: Psychoses*. Paris: Le Seuil, 2008. Originalmente publicada em 1955/1956.

LACAN, J. *Le Séminaire, livre 16: d'un Autre à l'autre*. Paris: Le Seuil, 2010. Originalmente publicado em 1968/1969.

LACAN, J. *Le Séminaire, livre 17: l'envers de la psychanalyse*. Paris : Le Seuil, 1969/1970.

LACAN, J. *Le Séminaire, livre 23 : le sinthome*. Paris : Le Seuil, 1975/1976.

LACAN, J. *Discours de Jacques Lacan à l'Université de Milan*. Inédito. Aula de 12/05/1972.

LACAN, J. *O seminário, livro 21: RSI*. Inédito, 1974-1975

LAQUEUR, T. *Inventando o sexo: corpo e gênero dos gregos à Freud*. Rio de Janeiro: Relume Dumará, 2001.

LAVAL, C. *L'homme économique : Essai sur les racines du néolibéralisme*. Paris : Gallimard, 2007.

LE BRETON, D. *Adeus ao corpo: antropologia e sociedade*. Campinas: Papyrus, 2010.

MALEVAL, J-C *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire. Séminaire de la découverte freudienne 18 et 19 janvier*. Cours à l'Université de Rennes 2, Rennes - France, 2003.

MALEVAL, J-C (2010). Le concept de forclusion du Nom-du-Père. In : JODEAU-BELLE, L. & OTTAVI, L. *Les fondamentaux de la psychanalyse lacanienne: repères épistémologiques, conceptuels et cliniques*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes., pp. 53-66, 2010.

MARX, K. *O capital*. São Paulo : Saraiva, 2012. Originalmente publicado em 1867.

MELMAN, C. *O homem sem gravidade: gozar a qualquer preço*. Rio de Janeiro: Companhia de Freud, 2005.

MERCADER, P. Sexe et genre en psychologie: enjeux et problèmes. In: MERCADER, P. (Org.) *Le sexe, le genre et la psychologie*. Paris: Harmattan, pp. 9-34, 2005.

MILLER, J.-A. Effet retour sur la psychose ordinaire. In *Quarto – Retour sur la psychose ordinaire*, (94/95) Bruxelles : École de la Cause freudienne, pp. 40-51, 2009.

PACHECO FILHO, R. A. Compra um Mercedes Benz prá mim? *Rev. Psic.* São Paulo, v. 24, n1, pp. 15-44, 2015.

PRUDENTE. S. E. L. *Dimensões da vergonha no avesso da psicanálise: uma contraexperiência política do sujeito*. Tese de Doutorado em Psicologia Social. Pontifícia Universidade Católica de São Paulo: São Paulo, 2015.

QUINET. A. *Psicose e laço social: esquizofrenia, paranoia e melancolia*. Rio de Janeiro: Zahar, 2009.

ROCHA, T. H. R. *Modos de subjetivação contemporâneos: considerações psicanalíticas sobre desejo, alteridade e pulsão*. Dissertação de mestrado. Programa de Pós-Graduação em Psicologia da Universidade Federal de Uberlândia: Uberlândia-MG, 2007.

ROCHA, T. H. R. O que a histeria pós-moderna tem a denunciar? In: AMBRA, P. E. S; SILVA Jr. N. *Histeria e gênero: sexo como desencontro*. São Paulo: nVersos, pp. 215-238, 2014.

SAFATLE . V. P . *Cinismo e falência da crítica*. São Paulo: Boitempo, 2008

SILVA, G. F. *Um estudo sobre as funções da tatuagem e da identificação à luz da psicanálise freudiana*. São Paulo, 142p. Tese (Doutorado). Instituto de Psicologia, Universidade de São Paulo: São Paulo, 2012.

SILVA JUNIOR, N. A sombra da sublimação: o imperialismo da imagem e os destinos pulsionais na contemporaneidade. *Psychê*, v. 7, n.11, pp. 29-38, 2003.

SOLER, C : O discurso do capitalista. In *Stylus*. Rio de Janeiro, n. 22, pp. 55-67, 2011.

TIRONI, A. C. A psicose ordinária e os inclassificáveis das categorias lacanianas. In *Opção Lacaniana online*, 1, (1), março, pp. 1-11, 2010.

VIGARELLO, G. Exercitar-se, jogar. In: CORBIN, A., COUTRINE, J-J. & VIGARELLO, G. *História do corpo: da Renascença às Luzes, vol 1*. Petrópolis, RJ: Vozes, pp. 303 – 400, 2009

ZBRUN, M. A clínica diferencial das psicoses e as psicoses ordinárias. In: *Opção Lacaniana online*, 1, (3), novembro, pp. 1-9, 2010.

Annexe I : Retranscription traduit de l'entretien avec Igor

« Igor », Entrepreneur, 61 ans, a réalisé quelques interventions, telles que laser, botox et chirurgie plastique.

T : Bon, vous m'avez demandé comment j'ai connu la Dr. Sandra... (médecin chirurgien plastique du HC qui a indiqué quelques patients). Bon, je suis allé à l'HC pour chercher un médecin qui pourrait m'indiquer des hommes ayant subi des interventions esthétiques, j'ai présenté le projet et elle m'a répondu avec quelques noms de personnes qui avaient manifesté une disponibilité pour participer.

I : (Il m'interrompt) Ahh, la médecin n'est déjà plus médecin, hein, c'est une de nos amies qui... Nous nous connaissons par l'intermédiaire d'une autre amie... ça fait quelques années... et à force d'y aller tellement, de bavarder, aujourd'hui, on finit par l'inviter pour un, un [il bégaye] anniversaire ou pour quelque chose... et à la fin, ma fille a fini par faire une intervention avec elle, ah... mon autre fille aussi, ma femme également et alors c'est arrivé... bon, puisque tout le monde y va, j'y vais aussi, hein !

T : Elles ont été d'abord ?

I : Hé, elles sont allées d'abord, elles sont allées d'abord...et... ma fille est allée en premier... faire les seins, hein... je crois que ça a été la plus jeune en premier... parce qu'elle avait, elle avait peu de seins, elle avait, tout plus (il parle très bas)... elle a parlé de mettre quelque chose de... j'ai dit : « va... ce n'est pas bien, va ! », hein. Et puis après, ça a été... ça a été... ça a été ma fille ainée... elle a fini par faire un (2 minutes) (brève pause et hésitation) ah, alors elle a fait une intervention à cause de, de, de (hésitation) du fait d'avoir les seins un peu déformés, tu sais, plus haut, plus bas, hein... et elle était un peu grosse, elle devait maigrir, elle a fait une lipo, hein, elle a fait une lipo, puis ma femme aussi a fait une lipo... et mes filles ont arrêté, parce que, normal, elles avaient refait, tout ce qu'elles devaient refaire, alors... et ma femme y est allée et moi qui les amenait, hein...

T : Ah, vous alliez avec elles...

I : Et j'ai dit : « merde, je suis ici », j'ai dit ah, désolé, hein ! Je ne suis pas chauffeur [rires]
[...]

- Quand il fut questionné sur comment il commença les traitements esthétiques :

I : Non, ça a été (il balbutie et bégaye) je faisais... je suis allé faire un botox, j'ai dit, allons-y, allons le faire aussi (la construction de cette phrase est confuse et mal articulée)

T : Botox...

I : Oui, alors on a commencé avec du botox, hein... Oui, du botox, puis, il y eu des... la partie d'acide... j'ai les noms ici, j'ai fini par marquer, hein... plus ou moins, au pif (Igor retire son portable et commence à chercher les noms des procédures qu'il avait faites et notées dans son téléphone)... Alias, je mens, je mens... ça n'a pas été en deux mille huit, non... j'ai fait un laser, j'ai fait un laser sur les côtés parce que j'ai la... (rapidement il commence à se justifier) c'est que le problème de ma peau, c'est qu'elle est très... c'est... une peau blanche... elle est... beaucoup de vaisseaux éclatent... oui, beaucoup de vaisseaux, ça devient visible, c'est moche et avec celle-là, j'ai eu, j'ai eu avant de, de (il bégaye)... de faire, j'ai eu... je suis passé par deux, trois dermatologues... même un type, un mec, qui disait

que c'était, que c'était, bon... le type a dit : « bon, vous buvez ? » j'ai dit « Non ! »... pourquoi est-ce que vous me demandez ça, hein ?! (il murmure quelque chose, très bas). Parce qu'il boit, il buvait, hein... et aussi il était tout rouge, hein, de, de (il bégaie) des vaisseaux éclatés... j'ai dit : « non » il a dit : « c'est, ça, c'est de boire » « quoi de boire ?! Je bois socialement, le weekend »... il a dit : « non, ça c'est... normal de personnes blanches, de descendants d'italiens (5 minutes)... d'allemands, et tout ça... » J'ai dit : bon, ok... mais il est possible d'atténuer, hein. Vous avez la méthodologie, vous étudiez pour ça, hein ! » « Hé, il faut passer cette crème, user le protecteur et tout ça » j'ai dit : « ok... » Mais je n'étais pas content avec ces (il montre la région des tempes)... qu'il éclate hein... il vient ici et éclate, éclate... et continue à éclater... Alors, j'ai commencé à faire ce laser... en deux mille trois, alias, mes filles ont commencé avant, elles ont commencé avant... Et j'ai dit : « alors, on va faire, on va faire du laser ! » Et j'ai commencé à sécher, ça a commencé à donner des résultats !

T : Ils ont disparu...

I : Ils ont commencé à disparaître... Ils ont commencé à disparaître... ça a disparu... mon visage aujourd'hui serait... complètement rouge (il parle en bafouillant un peu) ces, ces acides que tu dois avoir déjà vu, hein, pour les vaisseaux éclatés... ça vieillit beaucoup la personne... alors ça me dérangeait, ça me dérangeait, alors j'ai pris et j'ai fait ça et puis j'ai commencé à faire un peu de botox, et... (brève pause) alors le botox j'ai commencé aussi en deux mille trois (6 minutes) (il recommence à lire la liste des procédures faites sur son portable) puis après j'ai fait le comblement... le comblement à l'acide... qui s'appelle (pause pour tenter de lire le nom de l'acide sur le téléphone) acide hyaluronique, je ne sais pas ce que c'est... alors de, de, de remplir quelques points, hein. Hé... la partie qui est un peu plus vide, de faire un comblement, c'est ça que j'ai fait en 2006 (jusqu'ici il continue à lire la liste des procédures et les dates sur le portable), en 2008, 2011, 2012, en 2013... hé... après ça a été quoi ? Ça a été la « sculptée » (je n'ai pas réussi à comprendre le nom prononcé, ni au moment de l'interview et ni durant l'écoute de celui-ci) en 2008...

T : (Je n'ai pas compris ce qu'il avait dit et je l'interromps) Fait quoi ?

I : (Il ignore la question et continue en disant) Et j'ai fait une plastique sur le visage en 2010.

T : (J'insiste à nouveau sur le nom de la procédure antérieure) Vous avez dit « sculptée »... qu'est-ce que c'est ?

I : Hé... je ne sais pas quel est son nom, qu'elle donne... Elle a donné le nom, j'ai écrit... ah, je vais dire, j'ai fait le... (7 minutes) ah, c'est une partie de laser... hé (brève pause) il y a celle de passer un acide, de, de (il bégaie)... on dirait des sorcières, hein... pour changer réellement la peau... même que je suis allé à Campos do Jordão à l'époque et j'ai dit : « allons directement à Campos do Jordão... personne ne va remarquer ce qu'on a fait, parce que c'était le jour des sorcières... et... c'est, personne ne va rien comprendre (rien), et allons-y, laisse-moi rester dans mon refuge, là »... je suis resté là tout le weekend, parce que j'étais moche, horrible... mais ça a aussi donné un chouette résultat...

T : Peeling de la peau...

I : Et ça pèle vraiment, hein... et ça a donné des résultats, alors, j'ai vu que tout ce que je faisais donnait des résultats... bon, alors... On y va j'ai pensé, tout ce qui est quelque chose de nouveau, tout ce qui est nouveau, on y va, j'ai pensé... jusqu'à ce que j'aie vu que ma peau tombait fort (il passe la main sur la région sous les yeux et les tempes), la peau lourde qui tombe... la peau qui tombe, alors j'ai fait une, une... une chirurgie du visage elle-même,

(8 minutes) j'ai fait les... (pause) les... (pause) sourcils, j'ai fait le... (pause) j'ai tout fait ! (À ce moment l'employée de maison entre pour servir le café)

(En parlant à l'employée de maison) « Appelle Véra (épouse) ici, s'il-te-plait » elle va mieux savoir t'expliquer... (L'employée dit que Vera est à l'étage en dessous occupée avec une troisième personne) Bon... alors j'ai vu le résultat, j'ai vu le résultat d'une chose, d'une autre, j'ai fait, attends, je suis allé faire un botox, je suis allé passer un acide, je suis allé sécher une petite veine à nouveau, parce que la mienne, chaque année il faut sécher... (9 minutes)

T : Ça a été les premières...

I : Elle passe, elle apparaît, une éclate, deux éclatent, je vais là faire à nouveau... et puis sur les mains, j'avais beaucoup de taches, j'avais beaucoup de taches, alors ici tu vieillis (il me montre le dos des mains) tu regardes tes mains, tu dis : « ah merde, hein ! » alors j'ai commencé à retirer, il y avait beaucoup, beaucoup de taches plus lourdes, maintenant il y en a peu... bien claires qu'elles sont maintenant... tendre la main comme ça, merde ! Alors, ils ont dit ça aussi, j'ai commencé à faire aussi... j'ai fait une fois, j'ai fait deux applications jusqu'à présent... ça a disparu !

T : C'est une sorte de peeling...

I : (Il m'interrompt) C'est le laser, le laser !

T : Sur le visage, vous avez aussi fait au laser ?

I : J'ai fait au laser, quelques fois... le laser pour une petite veine

T : Et aussi l'application de botox...

I : L'application de botox j'ai fait chaque année !

T : Tous les ans, vous avez fait depuis...

I : Oui, le botox j'ai fait...hé... pour tout dire, à chaque 6 mois, hein... il faut faire. Parce qu'il dure longtemps, il dure bien... alors, tu fais une nouvelle qui est apparue... sur une autre expression qui apparaît et tu vas faire... hein... et je réponds à celle-là (10 minutes) J'ai une, une... (il met la main à la tête et fait une pause alors qu'il pense à ce qu'il va dire) marque très forte... alors je dois appliquer ici, parce que j'ai une veine très forte (il montre la tête) que j'ai ici... C'est... et j'étais déjà marqué et moche... j'ai commencé à faire et ça s'est amélioré... merde, ainsi d'un jour à l'autre et chaque jour c'est mieux... tu vois, et ça va mieux. Et faire des choses que... personne ne perçoit. Hein, aujourd'hui... (il avale de travers en cherchant ses mots) mes amis ici en bas (du bâtiment) personne ne sait !

T : Ah, les gens avec qui vous...

I : (Il m'interrompt) Parmi les gens que je côtoie, personne ne sait ! « Waouh Igor, qu'est-ce que tu fais ? » « Dingue, tu es chaque jour plus jeune ! Je te vois, t'es chaque fois plus jeune... Waouh, qu'est-ce que tu fais ? »

T : Ah ça, ils commentent.

I : Ils commentent ! Et alors, ben, on en rigole, je dis : « C'est la nouvelle amoureuse, les gars, c'est ça, c'est la nouvelle amoureuse... il faut faire attention à soi ! » Alors, parfois, je blague avec ça, mais ça n'a rien à voir. Non, je suis très fidèle à ma femme !

T : Et qu'est-ce que vous dites dans des moments comme ça, quand ils commentent sur la (11 minutes) différence... que vous êtes plus jeune...

I : Ah, c'est une satisfaction, une satisfaction ! Attends, on [il s'interrompt] tout le monde vieillit... tout vieillit... mais il faut savoir vieillir... et donc la... je dis, pour moi, ce qui ne peut pas vieillir, c'est l'âme, c'est l'esprit de, de [il bégaie] de... le... le corps, il n'y a rien à faire, maintenant si je peux retar... [il bégaie], retarder un peu, pourquoi pas, non plus ?

T : Hmm...

I : Ah. C'est... pour être plus (il s'interrompt), alors (il s'interrompt) en partie aujourd'hui, je vis avec... on a ici des gens qu'on rencontre dans l'immeuble et avec qui on fait le « jeudi heureux, hein, aujourd'hui même ça allait être un des jours... le jeudi heureux, ce sont des personnes de... j'ai soixante, soixante-et-un ans, ces gens-là... ils ont quarante-cinq, ces gens, ils ont quarante-trois, ils ont quarante-six ans, alors, je veux dire, ils sont quinze, presque vingt ans plus jeune que moi (12 minutes...) et on est tous sur un pied d'égalité, je leur manque le jour où je ne suis pas présent, tu sais ! Et... sinon, je serais avec une, avec une, une [il bégaie] avec un aspect bien plus vieux... alors tu n'arrives déjà plus à... te réunir avec les... plus jeunes.

T : Une façon de vous sentir plus à l'aise d'être avec eux...

I : Pas de me sentir plus à l'aise, non... parce que je me sens à l'aise n'importe où, tu comprends ?! (il répond d'une façon agressive) Hé... c'est le fait de savoir que tu es... que tu te sens accepté... dans ce groupe... hein. Tu as été accepté dans le groupe. Aussi bien ça que dans les réunions que je fais à l'usine... dans les réunions avec... la...les fournisseurs... aujourd'hui, par exemple, mon rapport avec mes gendres... c'est d'égal à égal, comme si on avait le même âge, c'est que j'ai (il bégaie) je vois bien ce que c'est le passé de mes parents (13 minutes) tu vois... alors, il existe un monde différent du, du, du (il bégaie) du jeune, même de la trentaine par rapport à ceux de soixante, hein, ce sont des mondes différents, ils ne se mélangent pas, alors à l'époque, les vieux étaient de leur âge, hein, cinquante, quarante-cinq, ils étaient déjà pensionnés, ils prenaient déjà leur pension et ils allaient au bar jouer aux dominos ! Tu comprends ?! Quarante-cinq aujourd'hui... on est ici avec soixante et on est au sommet de, comme si on avait trente... et ce qui est le plus important, je trouve... tu te sens bien, en étant bien... dans une relation, avec tout ça, ça fait du bien à l'âme, ça fait du bien à l'esprit, c'est ça, même la maladie s'en va... même la maladie ! Quand la personne commence à se laisser aller (14 minutes) c'est, merde, tu es vieux... alors tu commences à te laisser aller... Tu vas réformer la maison, tu vas peindre la maison « ah, pourquoi, je vais mourir »... hein... ah, pourquoi ?! C'est ça, tu dois en avoir déjà vu plein comme ça... « Ah, pourquoi vais le faire... » Et les gens jeunes... mon père a été en partie comme ça... mon père quand il a pris sa pension, mon père a beaucoup agi, a beaucoup travaillé, mais il est arrivé un moment où il a fait un arrêt... c'est, « ah, je ne sais pas tout quoi... demain, je vais mourir »... et dans cette attitude, ça a duré vingt et quelques années... il aurait pu en profiter de ces vingt ans...

T : Il est déjà décédé...

I : Il est déjà décédé... il aurait pu profiter de ces vingt ans et profiter... parce que c'était « Ah, qu'est-ce que je vais faire »... alors, ce sont les pensées des vieux... alors je cherche à faire comme mon épouse, tu vois, elle est, elle est, elle est toujours... bon, voilà... elle fait attention, tu vois... alors toi... c'est... c'est lié aux amis... ce sont des amis avec qui tu parles de, de, de politique, tu parles du cœur, tu parles des sujets actuels... hein, alors tout ça aide (15 minutes). Si tu es bien physiquement (il s'interrompt) apparence ! Tu es en partie rejeté ! « Il est vieux, haha... c'est ça, c'est ça, c'est... » (il baisse le ton de ses propos avec un air de dédain). Tu comprends ?

T : Et vous êtes déjà passé par là à un moment ? Ainsi, de vous sentir un peu rejeté...

I : Non, j'ai observé ça souvent...

T : Vous avez quoi ?

I : J'ai vu ça...

T : Ah, vous avez observé...

I : J'ai observé très souvent... alors, je me suis dit : « ça ne sera pas comme ça »... pour moi, je ne veux pas que ça se passe comme ça... Alors, au moment de (il bégaie) de me trouver avec la docteur Sandra... et... bon, pourquoi pas ?! J'ai dit « On y va », j'ai même dit : « maintenant je suis jeune », je, je... j'ai fait une intervention ainsi, du visage, celle, celle... celle-là a été violente (en faisant référence à la chirurgie)... mon petit-fils quand il m'a vu comme ça : « papy, mais c'est bien ça ? » (rires) Qui a été... une intervention que j'ai faite en 2010...

T : Qui a été la chirurgie...

I : Ça a été la chirurgie (16 minutes)

T : Ce fut juste une ?

I : Oui, juste une ! J'ai tout fait, alors ici, j'ai tiré vers l'arrière (il tire la peau du visage en arrière), tu vois... Parce que... j'ai dû couper tout ici, derrière (il passe les doigts derrière les oreilles) et amener tout et tendre ! Ça a été super ! Mais au moment même tu deviens un... un moins que rien, hein ! Ça valait la peine... ça valait la peine... c'est... de, de, de...de faire. [...] je veux pouvoir bavarder avec toi d'égal à égal ! Parce que j'ai vu souvent ça arriver avec beaucoup de vieux, c'est la... à la maison... par exemple, j'ai déménagé... j'ai déménagé ici, ça va faire... ça va faire trois ans déjà, plus ou moins... j'ai encore mon ancienne maison, jusqu'à aujourd'hui... et ma maison est une maison moderne ! La maison où j'habitais est moderne, avec piscine et tout, tu vois... Une maison moderne... quand je suis sorti de là. Aujourd'hui, j'entre dans cette maison... j'ai l'impression d'entrer dans la maison de mes parents... j'ai l'impression d'entrer dans la maison de mon beau-père et de n'importe quelle autre personne. Je dis « une chose qui s'est arrêtée dans le temps ! » [...] Je me suis dit ainsi, à moi-même « non ! », je veux (il s'interrompt) je suis toujours... je n'aime rien de ce qui est vieux... je change, je fais une réforme, à la maison, j'y vais et je fais une réforme... l'usine, j'y vais et je change ! La maison de plage, j'y vais et je change ! Je veux être... parce que j'aime ! Ce n'est pas vouloir... c'est que j'aime aussi ! Alors, c'est pour ça... ah, ce n'est pas de... la partie de prendre soin de soi (19 minutes)... c'est que ma tête est comme ça aussi !

T : D'après ce que j'ai un peu compris de ce que vous faites avec le corps, c'est que vous le faites aussi avec...

I : (Il m'interrompt) C'est mon quotidien ! Il y a quelque chose de moderne... on y va, on va changer ! Par exemple, maintenant, je veux acheter une maison à Orlando ! Alors un ami m'a demandé : « Ah Igor... » il y est allé, maintenant, il en est revenu maintenant, qui fait partie de notre groupe... « Ah Igor, j'ai été là... ça ne vaut pas la peine d'acheter, ça vaut la peine de louer, tu y vas, tu loues, ça revient, ça revient moins cher » hé, je sais ça... pour donner un exemple, c'est la même chose à Campos do Jordão, il y a une maison à Campos do Jordão... si je n'avais pas cette maison à Campos do Jordão, moi, ces dix dernières années,, je serais allé, je pense... une, deux fois... je me sens obligé d'aller !

[...]

- Igor raconte sur l'adolescence. Il raconte qu'il vient d'une famille d'origine humble et qu'il a travaillé comme tapissier et qu'il a commencé à vendre des meubles, en devenant propriétaire d'un magasin de meubles et même d'une usine de meubles.

T : Je comprends... et il y a aussi une usine de meubles...

I : L'usine et la vente. Ainsi, mon usine ne produit que pour moi, je ne travaille pas comme sous-traitant. Et je revends beaucoup de marchandises, je vends aussi et j'amène de la marchandise de l'étranger... j'importe aussi en direct. Par exemple, je reviens maintenant de Chine, ça fait un mois, tu vois... je suis allé à Singapour, j'ai fait un circuit de foires, hein... Singapour, Chine, Inguazu... alors, je suis allé avec mon épouse parce qu'elle parle bien anglais, hein... Alors, il faut quelqu'un avec (30 minutes) pour, pour... pour pouvoir négocier. Bien que là, on a aussi une personne... qui parle anglais et qui parle portugais aussi, et là, le Chinois ne parle qu'anglais, mal et comme un cochon, comme ma femme, qui parle mal et comme un cochon l'anglais, mais c'est mieux que moi qui ne parle rien (rires)... Mais là, on achète en direct, on fait déjà l'importation en direct... et déjà, déjà depuis un certain temps pour notre magasin. Alors aujourd'hui j'ai dix magasins, douze magasins... Tarantino Indústria e Comércio e Design... Alors, j'ai beaucoup travaillé. Travailler, travailler, et travailler beaucoup... Alors, il est arrivé un moment où j'ai dit : « moi, à trente-cinq ans, je voulais arrêter, je vais arrêter à trente-cinq »...

T : Ça allait déjà bien...

I : C'est... mais ce n'était pas comme aujourd'hui, non... mais je voulais tout faire pour arrêter à trente-cinq ans

T : Une raison particulière pour avoir pensé arrêter à cet âge, trente-cinq ?

I : Pour vivre !

T : Comment ça ?

I : Pour vivre, je ne vais pas... je ne veux pas attendre la vieillesse pour vivre... dans la vieillesse, je ne sais pas ce qui va m'attendre ou si la vieillesse m'attend (32 minutes) c'est la maladie, c'est un problème, hein... je veux vivre quand je suis jeune ! J'ai vécu jusqu'à dix-sept, dix-huit ans, j'ai vécu ! Mon premier magasin, je l'ai ouvert à 21 ans. Ici, la Jurubatuba móveis a été louée... de la Jurubatuba j'étais le plus jeune dans la Jurubatuba. Les gens m'appelaient « le grand gamin là de la Jurubatuba », hein... j'avais 21 ans et... j'ai commencé là. Alors, j'ai dit : « ah, je ne veux pas attendre... pour dire maintenant, je vais prendre une épouse, je vais voyager, maintenant, c'est... j'ai pris ma pension ! » Non ! Moi par exemple, je pourrais prendre ma pension... je n'ai jamais été chercher ma pension. Ça ne rentre pas dans ma tête, la pension (il dit ce mot calmement et à voix haute et claire). Pension, ça me rappelle les vieux ! Et sur la, la (il bégaie) sur la place à jouer aux dominos.

T : Ça pas !

I : Non ! (33 minutes)

I : Mais alors, vous pensiez prendre votre pension à 35 ans...

T : Non, pas à prendre ma pension ! À arrêter !

I : Arrêter...

I : Arrêter ! Arrêter ainsi, entre guillemets, hein. Maintenant je vais faire une pause, je vais faire une pause, je veux dire, je continue à faire, mais on va... moins travailler. On va travailler moins. Pas le truc comme ça, arrêter, hein. Je vais moins faire (il dit les dernières

phrases sur un ton plus bas, en montrant une certaine inquiétude). Parce que je travaillais de lundi à lundi. Je travaillais de lundi à lundi, hein. Mes filles, je ne les ai quasi pas vues grandir.

T : Mais alors, à trente-cinq ans, vous avez fait cette pause ou pas ?

I : Non... au contraire... non, ça, ça (il s'interrompt) ne s'est pas fait ! (Il dit la phrase tout bas)... Ça ne s'est pas fait (il sourit un peu gêné) J'ai commencé à, j'ai commencé à faire plus à trente-cinq ans !

[...]

I : Ma tête a toujours été de travailler et faire en sorte que l'argent arrive. Tu as déjà vu quelqu'un aimer le lundi ? (dit-il avec un air surpris) J'ai toujours aimé le lundi (il insiste) J'adore le lundi ! Comme j'adore le samedi, j'adore le dimanche... j'adore toute la semaine ! Parce que je fais ce que j'aime ! (il conserve un calme et parle posément). Alors tu dois faire ce que tu aimes, pas en fonction de l'argent, l'argent vient après s'il doit venir, il vient ! S'il doit venir, il vient !

[...]

T : J'ai compris... Pour revenir un peu à votre histoire... comment avez-vous connu votre femme ?

I : (Il sourit et reste un peu pensif) Comment dire (il sourit à nouveau et gratte son menton)... comment je l'ai connue...Hé... je suis allé à son école (48 minutes), elle étudiait au collège São Pedro, hé... j'ai été là avec un autre ami qui sortait avec une de ses amies... et elle a demandé : « Qui c'est le garçon qui est avec Paulo ? » qui c'est cet ami. Alors il a dit : « Igor » alors elle : « Ah, présente-moi. Présente-moi parce qu'il est mignon, tout ça... » Je l'ai connue, je l'ai vue (il s'interrompt)... mais pour moi, je faisais beaucoup la fête... j'ai vu que cette fille était une fille (il bégaie) au moment-même... ça s'est arrêté hein. J'ai dit : « ce n'est pas... ce n'est pas quelqu'un pour moi... pour sortir... sinon, il va arriver des choses moches ».

T : Comment ça ?

I : Parce que mon truc, c'était la fête, mon truc c'était la fiesta... hein, je vais me faire la fille... une fille bien élevée, espagnole, qui est restée à la maison jusqu'à ses sept ans, en parlant l'espagnol et le catalan... (49 minutes) parce que ses parents sont espagnols, en lui donnant la meilleure éducation. Ils l'ont mise dans un collège de sœurs, tu vois, une fille de bonne famille. J'ai dit : « elle va me tomber dans la main et... ça va tout chambouler ! »

T : Vous avez senti...

I : J'ai senti qu'elle m'aimait bien ! Qu'elle m'aimait bien... j'en étais sûr ! J'en étais absolument sûr ! (50 minutes)

T : Et comment elle montrait ça ?

I : Ah, elle a montré, elle a montré avec... hein. Alors j'ai pris mes distances, que là c'était encore tous les samedis, tous les vendredis... je faisais la fête. Alors j'ai pris mes distances vis-à-vis d'elle, alors il m'est arrivé un épisode que mon épouse, oups, mon épouse... (il sourit), aujourd'hui elle l'est, hein ! Elle était loin, elle était à Praia Grande en train de passer les vacances... j'ai pris deux balles !

T : Des balles ?

I : J'ai pris deux balles dans la poitrine ! J'en ai pris une ici, au milieu de l'omoplate (il me montre l'épaule) qui est sortie ici dans le dos... et j'en ai pris une autre ici au milieu de l'omoplate (il me montre à nouveau l'épaule), alors j'ai couru et je me suis abaissé et ça a perforé le poumon, ça a perforé l'estomac, ça a touché la colonne et c'était à côté des nerfs vitaux !

[...]

T : Alors, mes fêtes étaient déjà arrivées au bout, je n'avais déjà plus... plus envie de, de hé... alors ça a été (53 minutes)... j'avais une autre copine à l'époque... quand j'étais à l'hôpital j'étais avec deux amoureuses... elles se tuaient pratiquement dans l'hôpital !

T : En plus de votre épouse actuelle, à l'époque, il y en avait deux autres...

I : Oui (rires). Elles se sont quasi tuées quand elles se sont rencontrées, c'était un... bon, alors, on a pris à nouveau nos distances, le temps a passé... et puis, alors que je sortais le soir, allons, on va faire la fête ! Mais j'ai dit : « Ah, ce n'est pas bien, ce n'est pas bien », je n'avais plus envie de sortir. Jusqu'à ce qu'elle prenne l'initiative et qu'elle m'envoie un message... je ne me rappelle plus bien, je crois que c'est par l'intermédiaire d'un ami un peu bavard : « Ah, Vera (qui est l'épouse) a un copain » J'ai dit : « Quoi ? » « Ah, elle sort avec untel... » « Ah je le connais. Mais ils sortent vraiment ensemble, tu es sûr ? J'étais là en train de la garder, hein !

T : De la garder ? (rires)

I : De la garder (rires)... Alors je l'ai appelée... « ah, tu es où ?! » « je suis au cabinet ! » Elle travaillait dans un cabinet médical... elle travaillait... J'ai dit : « je peux te voir ? » Je me suis préparé et je suis allé la voir, et tout ça. Je lui ai dit : « à partir d'aujourd'hui, tu es choisie pour être mon amoureuse ! »

T : Choisie...

I : « Tu es choisie pour être mon amoureuse » (il ébauche un sourire) « Ah, mais j'ai déjà un amoureux... » « Débrouille-toi ! » (brève pause) c'est maintenant ou, ou... alors on va ailleurs ! » Alors je l'amenais à la... (il s'interrompt) l'autre sortait et j'arrivais ! (55 minutes)

T : Il y a eu aussi le fait qu'elle était avec un autre...

I : C'est parce que je la gardais !

T : Gardais ?!

I : Oui, du genre, celle-là « oui, je vais la garder... celle-là, je la laisse pour le futur. C'est une femme pour se marier, pas une femme pour faire des bêtises ! » (57 minutes) Hein, pas une femme pour faire des bêtises. C'est une femme pour se marier ! Et à l'époque j'étais dans ce truc de, de (il s'interrompt) et alors, j'ai vu qu'elle était jolie, c'est (brève pause)... bon, j'ai dit : « ça ne va pas ! Dans mes bras, elle va devenir... »

T : C'est comme si c'était une attente...

I : C'est ça, une attente ! Laisse-là ! Et c'est... et c'est ce qui est arrivé... À la fin, on s'est rapproché à nouveau, ça a été chouette et tout ça, on s'est marié et ça a bien marché jusqu'à aujourd'hui. On sort, on s'amuse, on s'amuse ensemble (58 minutes)... on sort comme des amis et je vis bien !

T : Je comprends... bon, vous avez commenté sur la question des balles et ça a attiré mon attention. Qu'est-ce qui s'est passé à l'époque ? »

I : Non, des balles... c'est... un truc de gamin, hein ! Un truc de gamin ! Beaucoup de fête, beaucoup de fête... et en plus de ça, faisant le fier-à-bras, hein ! J'allais chez une petite copine, j'en ai eu beaucoup, hein ! Alors j'allais chez une amoureuse, j'avais pris ma voiture (il s'interrompt), ma voiture, je payais même l'assurance. L'assurance tous risques ! Alors j'ai pris la voiture au garage. J'avais donné une autre... (il s'interrompt) c'est que je faisais des courses, des courses de rue...

T : Ah, vous aimiez bien de...

I : (il m'interrompt) Oui !!! (exalté) Tu ne peux pas savoir... c'est, je te dis, tout ce à quoi tu peux penser en termes de conneries (59 minutes) il y avait ! Tu veux parler de drogue ? J'ai tout essayé ! (il ébauche un sourire)

T : Des drogues ?

I : Toutes !

T : Hmm...

I : Toutes celles que tu peux imaginer à l'époque, toutes ! Mais j'ai eu une éducation ! Je ne suis pas devenu un bandit juste à cause de l'éducation que j'ai eue. Parce que sinon, je serais même devenu un bandit !

[...]

I : Bon, et lors de celle-là (il recommence à raconter l'histoire des balles) c'était un samedi, j'allais chez l'amoureuse et j'avais pris la voiture au garage ce jour-là, parce que j'avais fait un accident avec.

T : En faisant une course ?

I : J'ai déjà eu un sinistre total en voiture... je suis entré dans un commissariat bourré, dans le commissariat avec la voiture et tout, j'ai crashé la voiture du sergent, un feu de signalisation, un mur... (1 heure) en cassant tout ! Mon père n'avait pas d'argent, mais il m'a sorti de toutes ! Mais alors, j'étais avec l'amoureuse et bam (il frappe ses mains l'une contre l'autre) on me rentre dedans sur le côté de la voiture ! (1h 1min) Tout près de la maison de l'amoureuse... alors j'ai vu la voiture descendre, une Volkswagen, et alors je suis allé après lui, parce qu'il essayait de s'enfuir. Je l'ai coincé, j'étais seul, je suis descendu de la voiture, je lui ai donné des coups de poing et j'ai dit : « maintenant tu peux partir ! » J'ai tourné le dos et je suis allé vers ma voiture et j'ai entendu : « tu veux mourir ! » Il a alors tiré deux fois et une des balles auraient pu m'atteindre à la tête, mais ne m'a pas atteint. J'ai couru et je suis tombé dans la maison simple, d'une femme. Je suis allé à l'hôpital, le médecin m'a demandé combien de balles j'avais pris, j'ai dit que c'était deux... et ils ne croyaient pas que la balle avait été se loger dans la colonne. Alors ils ont fait une radio et la balle est apparue (rires) là, en bas dans la colonne... (1h 7min). Alors j'ai commencé à dire qu'ils n'allaient pas m'opérer, que je voulais mon médecin... « je veux mon médecin, personne ne va m'opérer, non, personne ne va découper mon ventre, non » (rires) Quel médecin ?! Je n'avais même pas de médecin (rires). En fait, je voulais appeler mon père (rires)

T : Appeler mon père...

[...]

I : Je trouvais que tout était une fête ! Tout était une fête ! (rires)

T : Bon, d'après ce que je vois sur ce que vous dites, il semble que vous aviez une certaine facilité avec les femmes...

I : Oui, ce n'est même pas moi qui le dit (il s'interrompt)... oui, pour moi, ça ne manquait pas !

T : Et c'était vous qui les cherchiez ou c'était elles... comment c'était, ça ?

I : Non, je n'ai jamais cherché, je ne cherchais pas... elles venaient, hein ! Et pourquoi ? Va savoir... va savoir ! Un grand gamin jeune... joli... ou sympathique, va savoir quoi. Pourquoi ? Donc, ça n'a jamais manqué ! (1h 13 min) Il n'y avait pas (brève pause) c'est... je n'étais pas, je n'étais pas un type difficile, en rien. C'était normal pour moi... J'étais travailleur et ami avec tout le monde, hein. Alors, je pense que peut-être la facilité venait de là, hein. Qu'elles apparaissaient...

T : Et après, comme ça... le fait que soyez marié n'empêche pas que d'autres femmes s'intéressent à vous... ça peut arriver...

I : (il m'interrompt) Après s'être marié, c'est clair qu'elles apparaissent et qu'elles apparaissent plus !

T : Plus ?

I : Bon, d'après ce que vous dites, alors, des femmes apparaissent... Elles apparaissent jusqu'à aujourd'hui. Elles apparaissent maintenant !

T : Maintenant...

I : (Rires) Principalement à mon âge !

T : Mais maintenant... Pourquoi ?

I : A cause du portefeuille [référence au fait qu'il est riche] hein ! (rires) Maintenant, ça compense, hein... ce n'est pas du fait d'être beau, pour rien (il continue à rire)

[...]

I : Maintenant, je vais le faire [en référence à sortir avec des femmes] pourquoi ? Pour montrer que je suis un homme, ou pour montrer qui je suis... je n'ai pas besoin de prouver ça à qui que ce soit, je n'ai plus besoin de prouver quoi que ce soit dans ma vie. Un ami une fois m'a même demandé « tu as fait... (il s'interrompt) » un de mes grands amis... sur l'intervention chirurgicale... « Igor, je ne crois pas, on est toujours ensemble et je ne l'ai pas su ! » j'ai dit : « Tu ne dois rien savoir ! Et il n'y a rien à savoir ».

T : Mais comment ça se fait... vous semblez mettre un point d'honneur à ce qu'ils ne sachent pas...

I : Jamais !

T : Pourquoi ?

I : Il n'y a pas de pourquoi ! (un peu exalté)

T : À un certain moment, l'un d'entre eux ou même quelqu'un de votre famille en est venu à commenter quelques chose du type : « Ah, mais tu as fait beaucoup de choses... ça et ça, tout ça... »

I : Bon, des changements... je ne dois rien prouver à personne... personne ne m'a rien payé, celui qui paie, c'est moi ! Je n'ai pas honte (il s'interrompt) alias, il y a un autre groupe

maintenant où ils se sentent motivés pour faire quelque chose pour prendre soin d'eux... Je dis : « mec, va le faire, c'est ça, c'est ceci... » (il s'interrompt)

[...]

- Quand j'ai demandé s'il y avait un problème avec les commentaires d'autres personnes:

I : Pas du tout ! Parce que j'ai dit que n'avais plus rien à prouver à personne ! (Brève silence) J'ai déjà prouvé que j'étais suffisamment un homme... à tout le monde (dit de manière décontractée) Qu'est-ce que je vais prouver...? Maintenant qu'il y a (il bégaie) je finis par percevoir que ça suffit (il s'interrompt)... que j'ai déjà prouvé... qu'ils savent déjà « Ah, Igor, vraiment, il n'a rien à prouver... » Les choses finissent par changer, tout le monde finit par avoir envie de faire aussi... « merde, je pourrais faire aussi ! »

T : Vous pensez que vous éveillez cela, une certaine envie chez les gens...

I : (il m'interrompt) Certainement ! Sans aucun doute ! Pas une fois, ni deux !

T : Ah, plein de fois...

I : Ah... ni une, ni deux ! Parce que l'homme est... l'homme... (il bégaie) il essaie d'être ce qui... « l'homme, c'est le mâle, le mâle ne fait pas ceci, le mâle je ne sais pas tout quoi... » Alors il voit qu'il peut faire et continuer à être mâle (brève pause) ... que ça... merde, hein ! « Si j'avais de l'argent pour le faire, je le ferais. C'est que je n'ai pas d'argent pour le faire... » (1h 31min)

T : Alors une chose n'a rien à voir avec l'autre...

I : Non, non... Alors, là, tu te demandes : « pourquoi ne pas faire ? » Alors pour celui à qui je sens que je peux en parler... j'y vais et je parle... Ah, il est malheureux avec quelque chose, je dis : « oh, tu es malheureux » (il s'interrompt) Je n'étais pas malheureux... Je n'étais pas malheureux quand j'ai commencé à faire les procédures... J'étais... bien, mais puisque j'amène ma femme, pourquoi est-ce que je ne ferais pas aussi ? On va vivre le... le futur !

T : Vous aviez une sorte de peur du (Igor m'interrompt rapidement)

I : Non, pas peur ! Je n'ai jamais cité la peur ! Je n'ai jamais mis peur ! Peur c'est quelque chose que je n'ai jamais eu ! (Il parle avec beaucoup d'emphase) je n'ai pas peur de mourir, je n'ai pas peur de la mort. Avoir peur de ça ?... Non, en aucun cas ! Je veux dire... tu comprends, c'est prendre soin de soi ! C'est prendre soin de soi ! Comme j'amenais ma femme, j'ai amené mes filles (1h 32min), et je suis là... pourquoi est-ce que je ne vais pas le faire aussi ? Non, attends un petit peu... « Oh docteur, et ici, comment c'est ? Appliquez ici aussi ! Allez, allez. Envoyez ! » (il parle comme s'il bavardait avec la médecin). Alors, à un moment, après cette chirurgie que j'ai faite (il bégaie beaucoup)... elle n'a jamais incité à rien ! Jamais à rien ! Et la docteur n'a jamais voulu faire des choses que les personnes perçoivent que vous avez faites. Il faut le faire sans que les gens ne voient que vous avez fait une quelconque procédure. Ce qui est le plus agréable c'est demander : « wouah, mec, qu'est-ce que tu as fait ? »

T : Vous aimez ce moment...

I : Haha (il rit avec une grande satisfaction) Merde, c'est vraiment bon ! Évidemment que ça l'est ! C'est bon, vous voyez que vous êtes bien !

T : Oui... je comprends...

I : Et tu es bien, alors bon ! Je veux dire que ce que j'ai fait est ce que je pensais que je devais faire... je suis, je me sens heureux, parce que j'avais raison ! Je ne me suis pas trompé !

T : Et qu'est-ce que vous répondez d'habitude, quand ils disent : « Ah, tu es plus jeune... » (1h 33min)

I : Ah ça, c'est une nouvelle amoureuse ! Je rigole avec ça, mais tout le monde sait que je n'ai pas de nouvelle amoureuse ! « Ah, trouve-toi une petite copine et alors, tu vas voir comme tu rajeunis ! » (rires)

[...]

T : On a déjà dépassé le temps prévu, donc, on va terminer... les weekends, vous avez dit, au téléphone, que vous « aimez jouer à va te faire foutre » (lorsque nous avons fixé le rendez-vous pour l'interview, à un moment donné, Igor a utilisé cette expression en faisant référence au vendredi comme début du weekend et que, à partir de midi, il ne travaillait déjà plus. L'interview a été faite un vendredi après-midi) (1h 37min). Qu'est-ce que ce serait exactement ? (rires)

I : (Rires) Ça vient pourquoi, ça ? Un autre épisode que je vais te raconter, que je n'ai pas encore raconté... Hmm... je suis né quand j'ai pris les balles. J'étais encore jeune, tu vois... mais là, j'ai appris à respecter une arme... Alors, le mec peut m'insulter dans sa voiture, aujourd'hui je ne réagis pas. Je suis sorti armé pendant très longtemps. Je sortais armé même à la ceinture !

T : Après ou avant les balles ?

I : Après, après les balles. Mais après, je ne suis plus jamais sorti armé. Tu peux m'insulter aujourd'hui, tu peux me mettre une claque... je peux lutter à mains nues avec toi, mais si tu as une arme, je ne vais rien te faire. Après quelque chose comme ça, tu apprends, tu mûris. En devenant plus vieux, on mûrit... (1h 38min) Alors j'ai eu un épisode qui a été (il calcule mentalement)... quatre-vingt-dix-huit, quatre-vingt-seize... je ne me rappelle plus bien. Ma fille a été kidnappée ! La plus vieille !

- [Igor raconte un long épisode, quand il a eu sa fille kidnappée, mais sans rapport avec notre recherche]

T : J'ai une dernière question, comment la docteur Sandra est-elle apparue dans votre famille ?

I : À partir d'une amie de ma fille, qui a passé à ma fille, qui a passé après à l'autre fille, puis alors à mon épouse et moi j'étais le chauffeur ! Alors, de chauffeur, je suis passé à client. Alors, chaque fois qu'on va faire un petit truc, là. J'ai même une consultation marquée pour la semaine prochaine (2 heures). Alors, quand je vais là, c'est : « je vais faire ceci ! » Avec le laser, là, parce qu'elle a un laser, hein. J'y vais pour faire ça ! Mais j'arrive là à l'heure prévue... « Alors, docteur, ça va ? » « Ah si vous voulez, vous pouvez faire ça et faire ça ! » « Ah, allez, allez-y alors ! Mais ne me dites pas combien c'est, après vous envoyez la note à mon gendre, hein ! » (le gendre s'occupe de la partie financière de l'entreprise). Parce que si je sais la valeur, je ne fais pas ! Si je sais la valeur, je ne fais pas.

T : Alors, je te remercie beaucoup ! Merci beaucoup !

Annexe 2 : Retranscription traduit de l'entretien avec Léo

« Léo », 27 ans coiffeur, propriétaire de deux salons de beauté.

T : Vous êtes de São Bernardo ?

L : Ah, je suis venu à SB il y a 25 ans. J'en ai maintenant 27, je suis venu quand j'étais enfant.

T : Ah, vous êtes venu quand vous aviez deux ans. Vous êtes hein là et vous êtes venu tôt. Et ici, vous avez toujours habité à São Bernardo ?

L : Non, j'ai habité à São Paulo durant un temps, j'ai habité à São Paulo durant 5 ans. Puis, je suis venu à São Bernardo. Et depuis lors, je suis, je suis à São Bernardo.

T : Ah, j'ai compris. Et durant cette période, vous avez vécu avec qui ?

L : Mes parents.

T : Et maintenant ils sont là ?

L : Maintenant ils sont là. Récemment, ils ont déménagé là, il y a deux ans... qu'ils habitent là pour de bon.

T : Et qu'est-ce qu'ils font là ?

L : Ils sont... agriculteurs ! Ils travaillent dans les champs, avec des animaux... Ils travaillent avec cette vie de province, tu sais... Bien simple, bien... ils vivent avec le nécessaire, aucun luxe, rien de superflu, Bien tranquille.

T : Et ici qu'est-ce qu'ils faisaient ?

L : Quand ils travaillaient ici ? Ma mère était femme de ménage et mon père, balayeur de rue.

T : Ah ok, et alors, comment est-ce que ça s'est passé, vous êtes allé étudier et... bon, vous avez des conditions de vie, aujourd'hui, plus tranquilles...

L : Hé, grâce à Dieu. Je pense du fait... qu'ils sont venus d'un endroit très pauvre, d'avoir eu une enfance très pauvre, ça m'a toujours motivé à sortir de cette vie-là. De ne pas vouloir cette vie pour moi... alors j'ai toujours... je savais que je voulais avoir des conditions de vie meilleures, je ne me contentais pas de ces conditions que j'avais. Alors j'ai toujours dit à ma mère : maman, je vais travailler, je vais lutter pour ça, mais... dans cette vie, on (il s'interrompt) je... ne voulais pas rester. Et... ils disaient quel enfant rêveur, tout ça, que je n'allais arriver nulle part, hein, le père a très peur que le fils soit frustré, mais jusque-là j'ai dit je vais travailler, je vais faire de mon mieux pour y arriver, hein. Pour parvenir à arriver où je veux arriver. Et là, grâce à Dieu, j'ai... toujours travaillé depuis l'enfance, depuis mes onze ans, je distribuais des publicités dans la rue, c'est.... (pause) J'ai déjà aussi ramassé du carton et des canettes dans la rue, quand j'étais encore plus jeune... Quand mon père, mon père sortait pour travailler, moi et mon frère, on sortait en rue pour gagner un peu d'argent pour acheter nos bêtises que ma mère... ne pouvait pas (pause)... et... j'ai toujours eu un esprit de guerrier, de travailleur, de vouloir vaincre, et alors, au fur et à mesure que j'ai, j'ai grandi, j'ai pris de l'expérience, c'est ce dont j'avais besoin d'économiser de l'argent pour payer mon cours, pour commencer ce que je voulais faire qui était être coiffeur, hein... donc, c'est avec ce premier emploi que j'ai réussi à faire mon premier cours.

T : Ah d'accord, et alors... vous dits que votre rêve... a toujours été d'être coiffeur...

L : J'ai toujours voulu être... (pause) être indépendant. Et donc, ce qui était à ma portée, et là où je savais que ça allait donner un rendement rapide, parce que mon père n'avait pas la possibilité de payer la faculté, ni des cours techniques, ni l'anglais, ni rien, alors c'est... (pause) je savais qu'ainsi, la seule chose que je pourrais me faire payer, c'est ma main d'œuvre, ce que je pourrais vendre. Alors j'ai commencé à... à exploiter ça et à chercher les meilleurs salons. Quand j'ai commencé à faire le cours, à 16 ans, je voulais déjà entrer dans les salons les plus tops qui existaient, hein (rires) à un tel point que j'ai accepté de travailler dans un grand salon, mais avec une rémunération super basse, juste pour apprendre, pour pouvoir avoir une... un début dans la carrière, hein. Alors j'ai travaillé pendant un moment, jusqu'à ce que j'obtienne mon indépendance.

T : Vous êtes sorti et vous avez déjà monté votre salon...

L : Je suis sorti et j'ai déjà monté le mien, mais c'était un salon simple (il fait une expression désabusée). Un truc de quartier, le genre de chose, avec seulement un fauteuil, un lavabo et un miroir. Ce n'était pas un salon, un salon... Juste pour commencer dans la vie, hein. Commencer à être indépendant.

T : Ce n'est pas là où vous êtes aujourd'hui ?

L : Celui d'Eldorado, c'est celui-là.

T : C'est le même ?

L : Oui, sauf qu'aujourd'hui il a grandi. Aujourd'hui il a réussi à grandir (son expression change et est plus enthousiaste). Il a pris des forces, hein. Quand j'ai commencé, j'ai commencé juste avec ma sœur, parce que ma sœur aussi, elle a fini par entrer dans le secteur, hein... on a commencé à travailler ensemble. Alors j'ai continué au même endroit, dans le même établissement, et alors j'ai embauché l'équipe, en travaillant, travaillant, avec la population de la région et j'ai grandi, le salon a grandi, a augmenté... à un tel point que quand j'ai commencé là, j'avais un fauteuil et un lavabo et un miroir. Aujourd'hui, je crois que j'en ai 17, hein. J'ai commencé avec... (il pense durant deux secondes) je crois que 25, 30 mètres carrés, aujourd'hui, il y a 3 étages et 70 mètres carrés au même endroit, alors j'ai réussi à agrandir et j'ai réalisé tout mon rêve, j'ai réalisé là.

T : Je comprends... Et alors, selon ce que vous avez dit, votre père était agriculteur...

L : Non, il est (il m'interrompt subitement). Aujourd'hui il est agriculteur. Il était balayeur, ici à São Paulo il était balayeur. Sur la question... (il s'interrompt) mon père, comme ça, il n'a ja, il ne m'a jamais soutenu dans le fait de... vouloir devenir coiffeur, car il existe un préjugé contre la profession, hein... parce que tout coiffeur est gay, enfin, même pour parler aux amis « qu'est-ce qu'il est ton fils ? Ah, ton fils est coiffeur ! » Donc, il ne m'a jamais soutenu, mais il n'a jamais rien dit non plus pour que j'abandonne. Il disait simplement ce que j'allais faire, ce que je voulais suivre, mais tu voyais que la personne n'aimait pas, mais il ne, il ne se manifestait ni contre ni en faveur... il restait neutre.

T : Hmm, vous voyiez qu'il n'aimait pas...

L : (il m'interrompt) il n'aimait pas !

T : Et comment est-ce que vous perceviez ça ?

L : Ah, parce que quand ses amis lui demandaient... qu'est-ce que tes enfants font... il finissait toujours par dire, comme ça, ce que mon frère faisait et ne disait pas ce que je faisais, hein, alors je sen (il s'interrompt) je sentais qu'il avait un certain préjugé vis-à-vis de la

profession... donc... le fait que son fils, ah, son fils... Ah, si son fils est coiffeur, c'est parce qu'il est gay... Il évitait toujours de parler... Il disait comme ça : « Ah le plus vieux, le plus vieux est ouvrier métallurgiste, ah, le plus jeune, il étudie » Et donc, il ne racontait jamais, hein... il ne racontait jamais aux gens ce que je faisais.

T : Hmm, et durant la période que vos parents ont passée ici... comment a été votre relation avec eux ? Vous avez dit qu'il y avait une certaine résistance de votre père et tout ça... comment a été votre enfance, adolescence et aujourd'hui ?

L : Toujours une indifférence, toujours traité avec indifférence...

T : De sa part à lui...

L : De sa part à lui ! Je me sentais toujours... je savais toujours que lui aussi (il s'interrompt) le fait que mon frère soit super macho, de vouloir sortir pour jouer au foot avec lui, de faire des trucs de balourd, enfin... des choses que ne voulais pas faire, j'ai toujours été traité avec indifférence, mais ma mère compensait cela avec des câlins et l'attention qu'elle me donnait, hein, alors, comme ça, ça équilibrait plus ou moins, hein, mon père me réprimandait mais ma mère finissait... par me donner des câlins, en expliquant, en parlant... alors je suis arrivé... là-dedans je suis arrivé à avoir un équilibre émotionnel plus important, mais... de sa part à lui, ça a toujours été... ça a toujours été... engagé, hein... Dans la partie concernant son plus jeune fils, il omettait toujours plein de choses.

T : Et là, avec votre mère...

L : Ah, relation 100%... elle me soutenait toujours en tout, j'ai toujours été rêveur, elle a toujours soutenu mes rêves, tout ce que je disais que je voulais faire, que je voulais réussir, elle disait : « vas-y et tu vas y arriver », hein, « Il n'y a que toi qui puisses courir derrière tes rêves, personne ne le peut pour toi »... alors, elle m'a toujours donné beaucoup beaucoup beaucoup de moral.

T : Je comprends, et aujourd'hui, comment c'est avec les deux ?

L : Aujourd'hui, c'est totalement différent, hein aujourd'hui, les choses ont changé, hein... parce que... la société ainsi, je trouve que même avec la famille, on vaut ce qu'on a ! Alors... tout change... le traitement de parents avec vous change... le traitement de (il s'interrompt), ma mère a toujours (il bégaie) été la même personne avec moi, déjà quand je n'avais rien jusqu'à aujourd'hui, mais la... partie ainsi (il hésite) des autres membres de la famille, aujourd'hui, ils sont beaucoup plus proches, aujourd'hui, ils veulent dire que je suis le cousin, que je suis le frère, que je suis le... fils... une chose qui n'était (il s'interrompt) qui n'était pas dite avant, tu comprends, aujourd'hui ils mettent un point d'honneur : « Ah, viens chez moi, viens ici tel jour ». Hé... ils mettent un point d'honneur à... à faire des commentaires, que je fais partie de leur famille. Mais des choses qui avant n'existaient pas, qui n'arrivaient pas.

T : Je vois, donc, avec le salon et les gains financiers, est venue une certaine reconnaissance...

L : Ah, très très fort. Parce que... de la manière dont on est arrivé à São Paulo, de la manière dont (il s'interrompt) des, des conditions de vie que mon père et ma mère avaient, hein, la vision de tout le monde, c'est quoi ? Qu'on allait être la même chose, qu'on n'allait jamais améliorer, qu'on n'allait jamais pouvoir progresser, parce que mon père et ma mère n'avaient pas les conditions d'offrir des études, ni une préparation professionnelle décente pour qu'on arrive à s'en sortir, alors je pense qu'avec cette indépendance que j'ai conquise, j'ai conquis l'admiration de beaucoup de monde, hein.

T : Hmm, et comment êtes-vous passé des soins esthétiques des autres à vous ? Je veux dire, en tant que coiffeur, vos soins étaient avec les autres et comment est-ce arrivé jusqu'à vous ? Et aussi, comment est-ce que ça a été par rapport à votre famille ?

L : Mes soins esthétique dans... ma, ma (il balance les mains et s'organise sur la chaise) Et donc, par rapport à ma famille, ils... je... j'ai juste commenté avec ma mère que je disais que... comme on travaille avec la beauté, on doit toujours être beau, toujours avoir une bonne présentation... et que je n'avais pas la possibilité de faire tout ce que je voulais, mais que quand j'aurais la possibilité, je ferais tout ce que je veux faire ...

T : Alors, ça semble être quelque chose d'antérieur...

L : C'est quelque chose d'antérieur... Parce que ainsi, tu veux toujours être beau, tu veux mettre un vêtement, que ce soit bien, tu veux que les gens te regardent, tu veux qu'ils t'admirent, hein, qu'on le veuille ou pas, ça... aide beaucoup dans l'estime de soi, hein. Et j'ai toujours (il s'interrompt) mon enfance entière, mon adolescence entière, j'ai toujours été (petite pause, en souriant désabusé)... le vilain petit canard parmi les vilains, alors j'ai souffert un trauma avec ça, hein... alors j'avais les dents tordues, plein de boutons, j'étais... trop maigre, alors... je sentais toujours hmm... je ne me sentais pas bien avec moi-même, je ne sentais pas que je passais une chouette image à qui, à qui me voyait, tu comprends ?

T : Vous pensez que, d'une certaine façon, ça a eu un certain poids dans ce que vous avez fini par choisir pour votre vie professionnelle...

L : Ah, certainement, certainement, parce que ainsi... tout le monde dit : « Ah mais, hein, quand on est enfant, quand on est petit, on ne tient compte de rien, alors, on grandit, on mûrit ». Mais ce n'est pas vraiment comme ça, ça dépend de ce par quoi vous êtes passé quand vous êtes enfant, vous voulez améliorer, vous voulez surmonter et faire de la même façon que j'ai fait avec... avec ma vie, c'est-à-dire de sortir de la situation précaire et d'avoir une, une (il bégaie) situation financière plus stable, c'est la même chose que si vous sortiez d'un, d'un corps d'une personne laide, mal habillée et sans situation financière et que vous deveniez une personne belle, présentable, élégante, éduquée, alors, ça a été la même chose. Du genre, j'étais avec... je me sentais que, heu... (il pense) que tout ça n'était pas moi, que ça c'était une phase, que ce qui était là n'était pas encore moi, que j'étais en cours de transformation, que j'allais changer beaucoup de choses.

T : Comment ça ?

L : Quand parfois je me regardais dans le miroir, je regardais comme ça, je ne, je ne sentais pas que celui qui était là était Leonardo, tu comprends ? Je regardais le miroir et je disais comme ça, non, mais ce n'est pas le Leonardo dont j'ai envie, que je veux qu'il soit, tu comprends ? Je regardais dans le miroir, je voyais un garçon de 47 kilos, avec plein de boutons sur le visage, avec les dents tordues, avec un appareil de ce genre... de ce genre. Alors ainsi... je regardais, je regardais dans une revue et je voyais une personne élégante, un beau garçon et je pensais, non, je veux être comme ce type quand je grandirai, quand je me développerai, je veux être beau, je veux être atti... attirant, je veux que les gens regardent et disent : « Wouah, quel chouette type, quel bel homme ». Alors, toujours... j'ai beaucoup travaillé le, heu... mon image. J'ai toujours beaucoup regardé, pour travailler avec l'image des gens, j'ai commencé à travailler beaucoup la mienne aussi.

T : Il existait quelque chose qui...

L : Exactement, qui n'était pas seulement... et du genre, j'ai lu quelque chose un jour, dans une revue, un article, qui disait ainsi : « que les choses bonnes attirent les choses bonnes »,

hein. Alors, si vous voulez avoir du succès, vous devez agir comme les gens qui ont du succès ! Si tu veux avoir du succès, tu dois commencer à faire les mêmes choses que ce que font les personnes à succès. Alors, ça aussi c'est entré dans ma tête, hein, alors comme ça, bon, qu'est-ce que les personnes à succès font ? Qu'est-ce que les gens, hein... une chose bonne attire une chose bonne, qu'est-ce que ce serait ça ? J'ai commencé à garder toujours ça en tête.

T : Et vous cherchiez, d'une certaine façon, ces choses bonnes... ces modèles comme ça, où ?

L : Ah, je prenais beaucoup de références chez... chez des gens qui ont une histoire similaire à la mienne, hein, parce qu'on finit toujours par connaître quelqu'un qui vient aussi de la campagne, qui n'avait rien non plus et qui aujourd'hui est devenu un grand entrepreneur, alors, au cours de ces années de profession, j'ai toujours connu une personne ou l'autre qui, qui m'encourageait ou qui disait « tu es jeune, tu vas continuer, tu vas tout réussir, tout ce que tu veux, mais il faut avoir la tête sur les épaules », alors j'ai pris beaucoup de références là-dedans, mais ce que je prenais réellement le plus, c'est quand vous voyez un artiste à la télévision, qui présente bien, une personne ayant du succès.

T : Ça venait généralement des médias, ainsi...

L : Des médias heu... des médias et de la proximité que j'ai eue, du fait de sortir d'une périphérie et de travailler directement dans un salon de haut niveau, je me suis retrouvé proche de (il s'interrompt) alors, je suis sorti pratiquement d'un niveau social et je suis déjà allé travailler avec un niveau social totalement différent, et donc l'inégalité que je voyais, du genre, des gens avec beaucoup d'argent et d'autres avec peu, alors, je disais comme ça, non, je veux cette vie-là et pas celle-là (léger sourire)... Et donc, du fait de me trouver proche de nombreuses personnes de la haute société, qui racontaient leur vie, les maris allaient les chercher et elles finissaient par raconter.

[...]

T : Et cette image dont vous dites que vous l'avez construite... est-ce que vous êtes passé par des moments de difficultés pour être accepté quelque part, une sorte de situation de résistance ?

L : Ah, oui, certainement ! Parce que chaque fois que vous arrivez quelque part, à un endroit quelconque, la personne vous regarde de la tête aux pieds, des pieds à la tête, vous regarde, vos vêtements, regarde votre tête, regarde votre peau, regarde tout, alors, heu... (long) dans différents endroits où nous sommes allés dîner, ou dans une churrascaria, où on allait à la fin de la journée avec les gens du salon, hein, où il y avait ces gens déjà bien avancé dans la vie, tout le monde bien habillé, tout le monde beau, alors il y avait toujours cette personne qui finissait par te regarder avec un petit peu d'indifférence, hein, parce que, comme je te le disais, même si j'arrivais à me tenir, il y avait toujours parfois la personne qui finit par apparaître, tu vois qu'elle n'a pas de chaussures de marque, tu vois qu'elle n'a pas un vêtement de de marque, alors la personne finit par te regarder de haut, ou finit par faire une blague, ou une autre... alors là, tu finis par te sentir rejeté, mais c'est ainsi... que la personne... abuse de sa situation.

T : Même après que vous ayez changé certaines choses dans votre vie, dans votre comportement, dans votre façon d'agir, de vous vêtir et tout ça... parfois vous vous êtes senti un peu rejeté ?

L : Non ! Non ! Après ma... on va dire, mon... évolution, hein, professionnelle et personnelle, après cela quand on arrive quelque part, il n'y a pas de rejet... il y a... des regards de... de... d'admiration ou de spéculation, de vouloir savoir qui c'est, ce qu'il fait... Mais en matière de rejet, non !

T : Et comment a surgi cette question de la chirurgie plastique ? (L. a une prothèse de poitrine) Vous avez dit que c'était il y a 4 ou 5 ans que vous avez commencé à vouloir le faire et que vous ne l'aviez pas encore fait ou que vous alliez le faire... comment s'est passé ce processus de découvrir ce que vous aviez envie de faire ?

L : Uhum, c'est quand j'ai opté pour faire une chirurgie, quand j'ai voulu faire la chirurgie, c'est parce que je pensais qu'il manquait quelque chose pour arriver à m'améliorer encore, comme personne, hein. Alors, parfois, je me regardais dans le miroir, je mettais un vêtement, je mettais un tablier, et je ne me sentais pas bien, (il s'interrompt) j'essayais de gagner du poids et je n'y arrivais pas. J'essayais d'avoir une alimentation stable et je n'y arrivais pas non plus, j'essayais d'aller à la salle de sports et je n'avais aucun résultat... alors c'est quand j'ai commencé à faire des recherches, à regarder sur internet, à voir ce que les gens faisaient... Alors j'ai commencé à passer, alors j'ai commencé à... j'en suis arrivé à... alors j'ai commencé à observer quelqu'un qui l'avait, qui l'avait déjà fait... combien c'était... comment étaient les procédures, et du fait d'être là tous les jours avec les femmes, déjà que chaque jour les femmes mettent des seins... j'ai dit, non, la chose est beaucoup plus simple que je ne l'imagine, hein. Ce n'est pas une chose aussi, heu... dangereuse, alors, je me suis encouragé aussi. Je crois que l'influence des personnes a aussi aidé beaucoup dans... ma décision. Alors... du fait d'être là avec les femmes qui font toujours du botox, une chirurgie plastique, une autre, j'ai eu envie de le faire aussi, pour me (il s'interrompt)... pour me sentir « Wouah... super... sentir (pause) ce pouvoir qu'elles démontraient avoir. Je pensais : « waouh... chouette... ça doit être super bon, hein » alors, elle dit comme ça : « bon, tu te réveilles tu te réveilles déjà bien, tu es déjà là, tu te regardes dans le miroir, tu mets déjà un vêtement, tu es parfaite »...et ça me (il s'interrompt) quand j'ai décidé de faire, ah ce qui m'a motivé,, a réellement changer totalement la personne que j'étais, alors quand j'ai fait, je me sentais plus confiant, et alors j'ai réussi à améliorer... ma confiance en moi, à améliorer ma confiance, j'ai réussi à tout améliorer !

T : Alors, d'une certaine manière, la plus grande influence est venue des femmes...

L : Elle est venue, elle est venue des femmes ! (il ébauche un sourire). Certainement (pause)...

T : Du salon, des femmes...

L : Du fait d'être là toute la journée avec les femmes qui font des interventions, elles finissent par te motiver et ... je ne me sentais pas bien, je trouvais que c'était de ça que j'avais besoin, alors je... j'ai fait face, j'ai risqué et j'ai fait.

T : Et alors, vous dites que ça a donné une amélioration à votre estime de soi...

L : Ça a beaucoup amélioré... estime de soi... alors j'ai réussi à gagner du poids, ce qui était quelque chose que je n'arrivais pas. J'ai fait la chirurgie je faisais cinquante, j'avais cinquante-et-un kilos... 51 kilos. Le médecin a même dit : « Bon, vous êtes un petit peu sous le poids. Vous devez améliorer ça... ». Alors ça m'a motivé encore plus à rechercher une salle de sport, à suivre une alimentation saine, pour, parce que j'ai tellement aimé le résultat que je me suis dit : « non, si j'arrive à faire plus attention, si je m'améliore, je vais avoir des résultats meilleurs ». Alors là, question de... 4,5 mois, j'ai réussi à... grossir de 10 kilos, améliorer mon apparence... sans intervention, c'est... (pause) de vitamines ni rien, seulement

grâce à la discipline du, de cette pincée que la chirurgie m'a donnée... alors, allons, allons nous améliorer.

T : Je n'ai juste pas compris, là... quelle est la différence de procédure que vous avez faite avant la chirurgie avant et après, pour parvenir à ce gain de poids ?

L : Je ne, alors, je suis al (il s'interrompt) je n'arrivais pas à gagner du poids, je n'arrivais absolument pas à gagner du poids, je faisais j'allais à la salle de sport, mais non... du fait de vouloir le résultat le plus vite possible, vous renoncez plus facilement, vous voudriez le résultat, ça n'arrivait pas, vous voudriez le résultat, ça n'arrivait pas, alors bon, vous commenciez un régime consistant à manger plein de choses, mais ça ne donnait pas non plus de résultat, alors, quand j'ai fait la chirurgie, j'ai vu le résultat comme ça, au bout de 15 à 20 jours.

T : Et comment est-ce que votre famille a réagi ?

L : Ah, ma mère a pleuré, elle a dit que j'étais fou, que je ne pouvais pas lui faire ça, qu'elle devait être prévenue, que s'il m'arrivait quelque chose, elle était là, dans l'état de Minas, elle ne savait pas... comment est-ce que ça (il s'interrompt) comment elle allait faire et mon père, non, mon père a dit : « tu es fou, faire ce genre de choses, tu ne vois pas tous les problèmes que tu causes aux gens ?!... » j'ai dit : « non papa, ce que j'ai placé est permanent, il n'y a pas besoin de changer... »

T : Et ce changement dans votre estime de soi a changé quelque chose dans vos relations ?

L : Ça a beaucoup amélioré...

T : Et les plus intimes ?

L : Oui, la confiance, ainsi... une chose que je commente même avec tous mes clients que, ainsi, j'ai fort confiance en moi, je crois dans mon potentiel, je crois dans mon apparence et je pense que quand la personne devient confiante, elle attire des gens plus intéressants pour elle, quand la personne n'est pas aussi confiante, elle n'attire que des personnes du même niveau, du même type qu'elle... alors, j'y arrive, oui, c'est... je suis devenu une personne (il s'interrompt), les gens qui... réellement qui, qui essaient d'y arriver ou qui ont envie ou même qui tentent un rapprochement, c'est... ce sont des gens qui sont déjà aussi à mi-chemin, ce sont des gens qui... admirent, qui regardent et qui réellement voient et disent : « wouah, quel beau type, que c'est chouette »... alors, ça améliore fort, oui, l'estime de soi et... la confiance, la confiance en soi, en tout...

T : Et vous êtes en relation avec quelqu'un actuellement ?

L : Oui, j'ai une relation qui dure déjà depuis... depuis huit ans...

T : Et qui est cette personne ?

L : Fábio !

T : Ah, alors vous avez une relation homosexuelle...

L : Oui !

T : Et comment ça s'est passé, ça, dans votre vie ?

L : (brève pause) Pour mon père, aussi, il... (pause) comme il n'habitait déjà plus dans la, dans la (il bégaie) il s'était déjà séparé de ma mère, et alors il était (il s'interrompt) on n'avait plus cette relation très fixe, on ne participait plus à la vie l'un de l'autre, alors... il... il n'a jamais eu de participation active sur ce qui se passait dans ma vie, ma mère, quand je lui ai

parlé, elle m'a soutenu, elle m'a dit que, indépendamment de n'importe quelle autre chose, elle allait m'aimer, et elle allait m'adorer, indépendamment du fils que (il s'interrompt)... indépendamment de ce que je choisirais, mais mon père, jamais... je ne suis jamais allé vers lui pour lui raconter ou pour devoir lui raconter... il a su, mais au travers d'autres personnes, mais quand il a su, j'étais déjà... j'avais déjà mes choses, ma maison, j'avais déjà ma voiture, alors... ça n'a pas eu... ça n'a interféré en rien

T : Et comment avez-vous su ça, qu'il avait su ?

L : Parce qu'il m'a dit que j'aurais dû lui en parler... Il a dit comme ça : « oh, mon fils, je trouve que tu aurais dû me raconter, hein », j'ai dit : « papa, je voulais t'épargner, parce que... chacun à sa façon de penser, alors, moi aussi j'avais un certain préjugé... je ne savais pas si ça allait vraiment arriver, si réellement ça allait être pour moi... et je voulais t'épargner » alors lui : « non, mais indépendamment de tout, tu es mon fils ». Mais ça s'est arrêté là, ça n'a pas été une conversation du genre : « oh, viens ici, on va en parler... »

T : Je comprends... et après ça, quelque chose a changé dans la relation entre vous deux ?

L : Non, comme je vois mon père très peu, je vois mon père 3 fois par an, au maximum. Alors, quand on se voit, hein... c'est plus lui qui parle que moi, hein... à raconter sa vie, ces choses à lui et ça aujourd'hui, ça n'interfère en rien, mais je crois que non, parce que ça ne le dérange pas, je crois que c'est à cause de ma situation financière d'aujourd'hui...

T : Comment cela ?

L : Indépendance ! Parce que... ce que je dis toujours à mes amis, ou même à mes clients, c'est qu'un gay bon est un gay riche.

T : Comment ?

L : Un bon gay est un gay riche ! Un gay pauvre, ça ne fonctionne pas ! Un gay pauvre, ça ne fonctionne que pour se faire taper dessus en rue ou pour être humilié, enfin... pour s'exposer au ridicule, et... utiliser des drogues, enfin, ce genre de choses, alors je pense que... (il hésite) c'est un peu énergique de ma part (pause brève)... de dire ça, mais c'est... c'est exactement ce que je vis, hein, les gens qui aujourd'hui s'approchent de moi, parlent avec moi, 90% c'est simplement à cause de ma situation financière, parce je... déjà avoir une stabilité est bien, mais...

T : Aah, je comprends... une grande partie des gens qui s'approchent de vous... c'est lié à votre situation financière ?

L : Oui, parce que quand vous êtes pauvre, quand vous n'avez rien, personne ne veut avoir de vos nouvelles, personne ne veut savoir si vous allez bien, si vous n'avez pas, si, si (Il bégaye) si vous avez besoin de quelque chose, si vous êtes malade, si ce n'est pas... donc, c'est un vécu que j'ai eu avec des parents, avec beaucoup de gens quand j'étais pauvre, qu'on n'avait aucun type de relation, alors qu'après, quand je me suis développé, quand j'ai grandi, les gens ont voulu se rapprocher par intérêt, par parce qu'ils étaient préoccupés par moi, parce qu'ils veulent savoir comment je suis...

T : Je comprends... ces gens qui s'approchent de vous connaissent votre orientation sexuelle ?

L : Oui ! Ils savent... tous savent

T : Et d'après ce que vous dites, votre situation financière sert...

L : C'est que quand je n'avais pas cette situation financière et... avant, quand j'ai décidé de faire ce cours de coiffure, même sans... avoir le soutien de mon père, mais il ne disait rien non plus... avant, c'est... ces personnes, c'est... m'ont critiqué, m'ont, m'ont jugé... que je le veuille ou non, j'ai souffert de certains préjugés aussi du fait de rentrer là-dedans, hein... même sans avoir assumé vis-à-vis de quiconque et sans avoir dit : « oh, je suis gay », enfin, même en ayant assumé seulement auprès de ma mère et d'avoir dit, et d'être venu près de ma mère, en disant : « maman, oh, c'est comme ça, comme ça, comme ça », mais tout le monde comme ça, comme ça... c'est le truc, qui est gay n'a pas besoin d'assumer : « ah, je suis gay ! Tout le monde l'a déjà vu, le sait déjà, déjà... celui qui le vit, connaît ça et sait ce que c'est... mais... ce, cette, ces (Il bégaie) gens ... ce... ce groupe de gens qui, qui... (brève pause) quand je n'avais pas de situation disait : « non, mon garçon, chez Geraldo, c'est ainsi, le fils de Geraldo, il est comme ça » ou... « Ah là, le fils de Graça, il est coiffeur maintenant, aïe... il est pédé, alors... aujourd'hui, la manière dont ils me traitent est totalement différente, n'est-ce pas ! Alors... ça, ça, ce que je vois, que j'évalue, est comme ça : « Ah, pourquoi avant ils ne me traitaient pas comme ça, pourquoi est-ce que maintenant, ils me traitent comme ça ? »

T : Et alors vous dites comme ça que les gens reconnaissent qui est gay et qui ne l'est pas... et comment est-ce que vous avez perçu que vous étiez gay ?

L : Ah, je pense que depuis l'enfance, déjà je... je savais, hein, le contraire était impossible... je préférais toujours jouer avec ma sœur qu'avec mon frère... je préférais toujours jouer avec les jouets de ma sœur qu'avec ceux de mon frère... alors j'étais toujours dans un (il s'interrompt) toujours plus avec les filles qu'avec les garçons... alors, ce genre de jeu, comme jouer au ballon, de faire... des choses de gamin, je ne faisais jamais, j'étais toujours plus restreint, je jouais toujours plus avec les filles, des trucs qui ne blessaient pas... des choses qui ne... qui n'étaient pas risquées, des trucs comme rester là, à jouer à la maisonnette, à la poupée... alors comme ça, j'ai toujours su en vérité, j'ai toujours su et ma famille aussi... sauf que vous ne savez pas encore, sauf que vous arrivez à un certain... à un certain point de votre vie et vous tentez de cacher ça, vous tentez de maquiller, jusqu'à ce que ce ne soit plus possible, vous savez toujours.

T : Et ça a fait que vous en êtes arrivé à éviter des relations homosexuelles dans l'adolescence ou pas ?

L : Oui, j'ai évité totalement ! Je ne, ne, ne... (Il bégaie) dans toute mon adolescence, je n'ai pas eu de relation homosexuelle. Je n'en ai eu qu'après mes 18 ans...

T : Alors, c'est plus pour montrer...

L : Aussi... pour montrer et pour essayer de changer

T : Donc, d'après ce que vous dites... il existait un désir de changer...

L : Ah, il existait ! Ah, ça c'est une phase, ça va passer et... quand ça passera, je vais avoir ma femme, ma famille, mes enfants, enfin... mais... quand vous prenez conscience que ce n'est pas une phase, que c'est une situation... alors il n'y a plus de solution, vous devez accepter !

T : Et quand vous avez accepté cette situation, vous aviez plus ou moins quel âge ?

L : Dix-huit !

T : Dix-huit ans... vous vous rappelez bien ainsi pour une raison particulière ?

L : Comment, si je me rappelle ?

T : Oui, vous avez dit « dix-huit », d'une façon catégorique...

L : Oui, parce que ma mère a toujours dit qu'on ne doit jamais... qu'on allait être seulement propriétaire de son propre nez quand on aurait dix-huit ans... alors j'ai respecté tout ça, hein... vu qu'elle m'a toujours orienté. Alors j'ai toujours fait tout ce qu'elle me disait de faire... tout ce que... ce qui devait être fait. Alors, quand j'ai eu 18 ans, je savais réellement... ça n'allait servir à rien de rester à vouloir... (brève pause) montrer une image d'une personne qui n'était pas moi... alors j'ai... c'est quand j'ai décidé de parler à ma mère : « maman, je... suis gay, il n'y a rien à faire... hein » (il sourit gêné) alors elle a dit : « Ah mon fils, je t'aime de la même manière, indépendamment... » enfin, mais c'est quand j'ai assumé avec elle, quand j'étais plus que certain de ce que je voulais, quand j'avais 18 ans, j'ai dit « non, j'ai déjà 18 ans, je pense que... alors, je ne vais plus changer ça, hein... la phase de l'adolescence est déjà passée, je suis adulte, donc, je pense que ça ne changera plus »

T : Alors, en quelque sorte, certaines choses dans votre vie ont changé, mais d'autres, ça n'a pas été possible...

L : Oui, j'ai changé beaucoup de choses (silence)... mais le désir... la sexualité en soi, c'est ce qu'on ne parvient pas à changer, en aucun cas... même si vous essayez, ce n'est pas possible.

T : Et comment avez-vous connu votre amoureux ?

L : Au travers d'Orkut [site de rencontres]...

T : Ah ainsi... et à cette époque... d'après ce que vous dites... vous n'aviez pas une apparence qui plaisait...

L : Ahan... non, ça ne me plaisait pas, j'avais encore... C'est que j'ai réussi à améliorer mon apparence après... après mes 23 ans, quand j'ai eu... que j'ai réellement réussi à avoir la situation financière que j'espérais avoir...

T : Et vous sentez que dans votre relation personnelle, ces changements que vous avez faits... ils ont changé des aspects ?

L : Ah (il s'interrompt) Ainsi, de ma part, plus de confiance en moi. Ça a toujours été un côté positif pour moi et pas pour lui... je crois que plus d'insécurité, parce que quand vous voyez la personne avec beaucoup plus de (il s'interrompt) différence, bien habillée, belle... alors la personne est plus désirée, les gens entrent plus en contact, elle est plus observée, plus vue, alors.

T : Mais il en est arrivé à dire...

L : Non, il a déjà dit, hein... parce que quand j'avais un (certaine confusion) quand il m'a connu, j'avais une certaine apparence, hein alors je me suis transformé, j'ai grandi, parce que ça a été pratiquement comme si c'était ma première relation, hein, de 18 ans jusqu'à aujourd'hui... alors, une relation sérieuse, vraiment sérieuse, c'est le seul... alors... à partir... de quand j'ai commencé à changer, quand j'ai commencé à avoir plus confiance, j'ai commencé à être plus attirant, alors ça a généré plus d'insécurité pour lui... parce qu'il voyait comment les gens me regardaient plus, que les gens me désiraient plus... tentaient... d'avoir un contact plus important avec moi, alors ça a généré chez lui... pour moi ça a généré de la confiance en moi... pour lui ça a généré de la méfiance (il ébauche un sourire)

T : Et vous prétendez changer plus de choses ?

L : Ah... oui, j'aimerais changer beaucoup de choses, encore, mais le médecin m'a empêché... pour le moment, juste des choses plus légères, il a dit, du type botox...

T : Botox...

L : Comme je t'ai dit... j'ai essayé de faire, mais mon médecin ne m'a pas laissé, il a dit : « quand vous aurez 30 ans, on fera, mais maintenant, on ne peut rien faire ! »

T : Et pour quelle raison ?

L : Parce qu'il a dit que... j'allais déjà entrer dans ce cercle vicieux de... vouloir faire beaucoup d'interventions esthétiques. Il a dit : « non, regardez... vous en avez fait une il y a trois ans... alors maintenant vous ne... faites une pause, vous n'avez pas besoin maintenant, ce n'est pas quelque chose de nécessaire pour vous : alors faites une pause... vous êtes jeune, vous avez une peau superbe, alors vous n'avez... pas besoin de faire maintenant », le type a rejeté, hein... le patient, il a rejeté un client et l'argent... ça m'a déplu !

T : Et vous vouliez en mettre [botox] où ?

L : Je voulais mettre du botox sur le front, je voulais faire ici (il montre le front), pour ne pas arriver à avoir des marques d'expression, hein... Mais il m'a dit que je n'avais pas besoin maintenant, que ce n'était pas le moment.

T : Mais vous avez un certain type de crainte par rapport aux marques d'expression...

L : Je crois que dans le fait de toujours rechercher une image parfaite de la façon dont vous êtes un jour... être détruite. Alors vous voulez toujours faire plus attention, toujours... en ayant une image... et ne pas attendre que ça arrive pour que vous l'observiez, alors, traiter avant que ça n'arrive... Parce que, comme je travaille avec... avec ce public, je comprends que le botox c'est une prévention, hein... quand vous commencez à l'utiliser, plus tôt vous le faites, meilleur est le résultat, hein... maintenant, quand vous avez déjà un certain âge et que vous commencez à l'utiliser, il donne un autre résultat. Alors... comme je sais qu'il agit en paralysant les muscles, en évitant que... La peau n'ait une contraction pour avoir une marque d'expression, je pensais que si j'en mettais déjà, que je ne... que j'allais déjà avoir une meilleure apparence pour beaucoup plus longtemps.

T : Vous semblez avoir une certaine crainte, en quelque sorte, de perdre cette (il m'interrompt)....

L : Oui...

T : ...apparence que vous avez construite...

L : Certainement ! Très !

T : Et vous y pensez souvent ?

L : Oui, c'est quelque chose auquel je fais attention chaque jour. Alors, c'est comme ça, chaque fois que je vais dormir je passe d'innombrables crèmes, j'utilise un savon adéquat, je fais ceci, je fais cela, donc, je suis toujours très préoccupé avec ça. (à ce moment de l'interview, il se montre très emphatique, en gesticulant beaucoup avec les mains et la tête) Alors, c'est une chose dont je veux toujours prendre soin... je ne veux pas laisser... arriver quoi que ce soit de mauvais... je veux que toujours... c'est (il s'interrompt) à un point que j'ai eu une crise d'allergie parce que j'ai mangé un gâteau qui contenait un colorant et mon corps entier a été empli de boutons, en dehors de mon visage. J'ai dit : « non, grâce à Dieu, mon visage n'est pas empli de boutons, mon corps l'est... mais je peux mettre un vêtement,

sur le visage ce n'est pas possible ! » Alors je suis arrivé chez le médecin et la première chose que j'ai demandée : « Oh, ça va sur le visage ? » Il a répondu non : « Non, on va te faire une piqure maintenant... ça ne va pas sur le visage, non ! » J'ai dit : « pour l'amour de Dieu » (rires)

T : Une peur plus importante...

L : La peur, c'est, c'est le visage

T : Bon vous parlez de choses qui peuvent arriver... et ça a quelque chose à voir avec la vieillesse ? Le passage du temps... comment voyez-vous ça ?

L : Non, je vois que, ainsi... Parfois, j'arrête vraiment de me divertir parce que je suis très préoccupé par le soleil, avec le fait de m'exposer, j'ai peur que ce vieillissement ne survienne précocement, alors comme ça... je me prive de beaucoup de choses pour que ça n'arrive pas, alors je trouve que je ne, non... c'est une chose qui va finir par me porter préjudice par rapport à la vieillesse, non, je trouve que juste une, une (Il bégaie) c'est une prévention que je fais même, pour ne pas avoir des problèmes futurs...

T : Et qu'est-ce que vous imaginez ?

L : Ah, quand j'imagine... quand j'imagine ce qui peut se passer ah, hmm (brève pause) une marque d'expression ou une brûlure du soleil, quelque chose comme ça, quelque chose qui laisse une marque... alors, j'imagine ce qui peut se passer si je ne prends pas les précautions que je prends. Du genre, ah se je ne prends pas les précautions que je prends, ça peut vraiment arriver, je peux devenir laid, ça va diminuer mon estime de soi... les clients quand ils (il s'interrompt) vont passer près de moi, ils vont juste regarder l'endroit en question et ça va me gêner, alors... c'est ça...

T : Ça d'une certaine façon... ça, d'une certaine façon... ça a quelque chose à voir avec ce « Leonardo » que vous regardiez là, avant ?

L : (Il m'interrompt en disant rapidement) Oui, certainement !

T : Pourquoi ?

L : Ah, parce que quand je regardais dans le miroir, le « Leonado » que je regarde là, avant, comme j'ai dit... il avait... les dents tordues il avait, c'est... il avait des caries, il avait... des boutons, il avait la peau grasse... il avait des points noirs, alors ainsi... je regardais dans le miroir et c'était une image que je ne... (brève pause) que je ne voulais jamais plus voir de nouveau... même si c'est... quand j'étais un adolescent ou quand je commençais ma phase adulte... mais c'est une phase que... j'ai peur que ça revienne... dans le futur... alors ainsi... je prends toujours grand soin de mes dents... je prends grand soin de ma peau... je prends grand soin de tout, alors je crains vraiment que cette image que je v, voyais (Il bégaie) il y a un moment, quand j'irai à nouveau voir dans le miroir que ça, que je puisse la voir à nouveau (il montre des signes d'anxiété, en disant la phrase rapidement et avec un certain inconfort)

T : Ah, mais parce que vous imaginez que... ça ne va pas plaire...

L : Non, une image qui avant tout ne va pas me plaire, hein (il ébauche un sourire) parce que je sais que non (il s'interrompt) que j'ai déjà vécu ça, je suis déjà passé par là et je ne... je n'étais pas content de ce que je voyais, et aussi, le fait de travailler avec du public, tout le monde regarde, tout le monde voit si tu es beau, si tu n'es pas, si ta peau est bien, si les cheveux sont peignés, si ce n'est pas... alors, c'est une chose avec laquelle je suis une personne très critique et je surveille de près mon équipe, les personnes qui travaillent avec

moi, je suis toujours... je m'évalue aussi : non, je dois faire attention pour que ça n'arrive pas. Si un jour ça m'arrive, ce sera un désespoir (rires)

T : Un désespoir...

L : Oh, c'est certain (dit-il en souriant un peu gêné)

T : Et vous passez un certain temps par jour à prendre soin de vous ?

L : Oui. Comme je suis dans le salon de beauté chaque jour, je suis dans le salon de 9h du matin à 10h du soir... alors, le temps que je prends c'est le temps durant lequel je suis déjà dans la, dans le, dans le, dans mon travail, hein, alors... je prends à peu près de... 30 à 40 minutes de... à chaque 4, 5 heures... quand j'arrête, je jette un coup d'œil, je prends soin, je passe quelque chose, je repasse de la crème solaire... alors je trouve que... par jour, j'en viens à passer plus ou moins deux heures

T : Et quels types de traitements vous faites durant une journée normale...

L : Ah, un jour normal, je passe toujours une crème solaire... c'est.... Ce que le... les me... les filles qui travaillent avec l'esthétique chez moi me recommandent toujours, si elles me recommandent de passer une pommade spécifique qui contient un certain acide, ou quelque chose pour faire un traitement rapide, je passe aussi... c'est... toujours se préoccuper si, si, si mon visage est gras ou pas... alors j'ai toujours dans ma poche, dans ma voiture, j'ai toujours des tissus humides pour me passer sur le visage, alors c'est... j'essaie de passer un fond de teint, d'être toujours avec le visage bien soigné, toujours organisé...

T : Et le reste du corps ?

L : C'est le même, du genre, je reste toute la journée devant le miroir en travaillant, hein... ça m'aide beaucoup à conserver tout... Je fais aussi attention à la partie alimentation, pas ce que je mange, mais à ce que je ne mange pas, dans mon régime, mais... prendre soin, toujours, le soin primordial c'est le visage.

T : Vous fréquentez une salle de sport ?

L : Je vais à la salle de sport quatre fois par semaine, c'est sacré, mardi, mercredi, jeudi et vendredi, et... je fais en plus une activité de cirque, qui est la pole dance le vendredi soir. Tous les vendredis soirs, je fais une heure et demie de pole dance, et... durant la semaine, avant de commencer mon travail, de sept heures et demie à neuf heures et demie, dix heures, je vais à la salle de sport normale.

T : Sept heures et demie du matin...

L : Oui !

T : Bon, il y a quelque chose que vous aimeriez ajouter, que vous trouvez... que vous considérez intéressante à dire...

L : (Il dit rapidement) Oui ! Dès que j'ai, que j'ai terminé la procédure chirurgicale, hein, comme ça implique la partie chirurgicale, hein, quand je suis allé prendre un bain, que je suis allé me voir, que je suis allé me regarder, j'ai regretté, j'ai regretté, parce que j'ai regardé la cicatrice, j'ai vu la blessure, et j'ai senti que j'avais violenté mon propre corps, que j'étais en train de m'agresser, alors, quand je ne suis regardé dans le miroir pendant les premières semaines, j'ai regretté amèrement ce que j'avais fait...

T : durant le post-opératoire...

L : Durant le post-opératoire...

T : Qu'est-ce que vous avez ressenti ? Essayez de décrire au plus près ce par quoi vous êtes passé ces jours-là...

L : J'ai vu les hématomes que j'avais sur la cicatrice, hein, parce que j'ai fait une intervention sous le muscle, hein, pour qu'il n'y ait pas de marque sur l'avant, alors, j'ai fait par les aisselles, alors, ça a été plus agressif et... alors, quand je regardais dans le miroir, je voyais les hématomes, je voyais le bras violet, je voyais cette cicatrice cautérisée et sensible et ce corps encore maigre mais avec une prothèse masculine, alors j'ai regardé et j'ai dit... je sentais comme ça « regarde ce que j'ai fait avec moi-même, je n'avais pas besoin de faire ça », Alors... la première semaine... je crois que jusqu'à 20 jours, le regret fut constant, ça a été tous les jours, du genre quand tu te regardes dans le miroir, quand tu vas prendre une douche, quand tu fais le nettoyage de la cicatrice, en voyant l'hématome, de voir ce que tu as fait avec ton corps... alors, j'ai regretté, là j'ai m... c'est ce que j'ai pensé ainsi « regarde ce que j'ai... (il s'interrompt) regarde je ce que j'ai fait avec moi-même » alors... à ce moment, ainsi... je crois aussi que le fait d'être un peu affaibli, parce que tu prends des médicaments, tu ne peux pas conduire, tu ne peux pas sortir, tu as besoin de l'aide d'une personne pour te laver, alors ça te laisse un peu sur... sur les nerfs. Les premiers jours j'ai vraiment beaucoup regretté.

T : Et combien de temps a duré cette sensation... cette distanciation ?

L : Ah... ça a duré autour de... jusqu'à ce que j'accepte réellement que c'était en moi, qu'il n'y avait plus rien à faire, que c'était arrivé, que j'avais fait et point final... plus ou moins 6 mois.

T : Vous avez dit « j'avais fait et point final », parce qu'il n'y a pas moyen de revenir en arrière ?

L : Non parce que la cicatrice est là et ne sort pas. Alors, comme ça, tu as fait la procédure chirurgicale, c'est bien, après j'ai accepté, puis j'ai aimé, alors tout le monde a fait des compliments... c'est devenu beau, c'est devenu bon... mais quand je regardais dans le miroir, que la cicatrice était encore rouge, alors je sentais une sensibilité à cet endroit... et je regardais et je disais comme ça : « non, c'est beau, mais je ne suis pas bien comme ça », ce n'était pas ce que j'espérais ...

T : Et qu'est-ce que vous espériez ?

L : J'espérais que j'allais sortir de là heureux de la vie et hop, c'est fini, sans cette, sans cette... partie un peu dépressive de la chirurgie parce que tu dois rester seulement couché, tu dois prendre les médicaments, tu dois aller chez le médecin avec une certaine fréquence, jusqu'à... ce que tout soit en ordre, comme ça...

T : Aujourd'hui, il est resté quelque chose de ça... une sensation par rapport à tout ce que vous avez senti ?

L : Non, aujourd'hui non... aujourd'hui je (brève pause)... je vois ça comme un... (brève pause) une la... (Il bégaye) un accessoire de plus qui m'a aidé, oui, mais pour arriver au résultat auquel je devais arriver, j'ai dû passer par cette phase de regrets, d'hématome, de pansement, de médicament... jusqu'à arriver où je... où je voulais arriver. Ça a pris du temps pour y arriver, ça m'a aidé, mais avant c'est (il s'interrompt) le prix que j'ai payé ce fut ça, ça a été ces six mois de regrets pour m'être maltraité parce que vous êtes esclave de la, de la beauté, toujours vouloir avoir une meilleure apparence...

T : Et vous partagiez ça avec quelqu'un ?

L : Non !

T : Hmm, et vous avez utilisé l'expression « esclave de la beauté »... vous vous considérez comme ça, d'une certaine façon ?

L : Oui ! Je me considère...

T : Comment ça ?

L : Parce que tu es... tu es toujours préoccupé d'être bien présentable... si ce vêtement est bien ou si tu présentes bien, ou si tu es beau... donc, c'est quelque chose qui est... je me préoccupe si je vais sortir, de [il s'interrompt]... si je vais à la salle de sport, si je suis présentable... Si les vêtements que j'utilise, si c'est beau, si ça combine bien, enfin... c'est un... c'est être esclave, qu'on le veuille ou non, de la beauté. Je travaille avec la beauté mais j'en suis aussi un esclave... parce que j'ai besoin tous les jours d'une très grande routine, tous les jours se lever et... aller à la salle de sport, ce qui est déjà une chose motivée par la beauté... donc, je sacrifie deux heures de sommeil de plus, mais je les sacrifie pour pouvoir... pour pouvoir me sentir mieux avec moi-même, alors ensuite, c'est se laver les cheveux, c'est hydrater la peau, c'est... faire le traitement qui doit être fait, et... choisir des vêtements qui combinent, c'est passer un bon parfum... et alors, aller travailler toute la journée au salon... et puis, le soir, c'est la même chose... manger quelque chose, ne pas manger une autre... avoir envie de manger quelque chose, mais ne pas pouvoir le manger, parce que ça va te faire du mal... donc, je crois que ça, c'est être esclave de la beauté. Alors, on paie cher du fait de vouloir arriver à un... [brève pause] à une perfection qui n'existe pas. Comme je t'ai dit avant... et... ainsi, quand j'étais jeune, je restais parfois des heures et encore plus d'heures à me regarder devant le miroir, ainsi, je ne peux pas t'expliquer, mais je ne reconnaissais pas ma personne dans le miroir, il semblait que je ne voyais pas mon corps, c'est... c'est quelque chose d'étrange qui arrivait, ainsi, avec moi... et il semble que jusqu'à aujourd'hui, ce corps, il semble qu'il n'existe pas !

T : Il n'existe pas...

L : Il n'existe pas !

T : Vous trouvez que c'est... un temps considérable que vous passez à vous préoccuper pratiquement tout le temps...

L : C'est, c'est une chose avec laquelle je me préoccupe tout le temps, parce que, ainsi, si je passe devant un miroir et je vois qu'il y a quelque chose qui n'est pas à sa place, qui n'est pas à sa place, alors, je m'arrête et je vais arranger, je vais faire quelque chose, je veux toujours tu vois... c'est... arrangé, mais, c'est bon, aussi, parce que c'est quelque chose de sain, parce que... je me préoccupe de savoir si je peux boire un soda, si je peux manger de la viande rouge, si je ne vais pas manger de chocolat, mais ça c'est quelque chose de sain, ça reflète ma santé, alors comme ça... il y a un point négatif et il y a un point positif, c'est ça, c'est ça... ça m'a aidé beaucoup aussi...

T : Vous avez parlé de vous regarder dans le miroir... vous vous regardez beaucoup ?

L : (Il répond rapidement) Beaucoup ! Beaucoup ! C'est (il commence à sourire) je travaille face à un miroir toute la journée...

T : Et, en dehors de ces moments où vous travaillez face au miroir, comment est-ce lorsque vous êtes chez vous...

L : Non, cette habitude de rester chez moi, là le di (il s'interrompt) non ! Juste au moment de mon bain, quand je dois faire mes traitements et... fini ! Pas plus ! Et avant de sortir de

chez moi, ou, parfois, dans la circulation, je m'arrête toujours, je m'arrête dans la circulation, j'abaisse toujours et le miroir et je regarde pour voir si tout est ok... donc ça c'est quelque chose de fréquent... c'est, c'est fréquent, mais chez moi, comme ça, non !

T : Et... ainsi, si par hasard vous n'étiez pas gay... Ce serait différent ?

L : Je crois que oui !

T : Pourquoi ?

L : Je crois que... parce qu'on est très... minutieux et très critique, on évalue très fort, on évalue beaucoup, tout, alors comme ça, si je regarde une personne, si je vois quelque chose qui ne va pas chez une personne, je ne vais pas vouloir que ça n'aille pas chez moi, alors... du moins, je suis comme ça, je suis très critique, alors... mais je crois que si je n'étais pas gay je ne serais pas aussi... attaché à ça, je crois que... je n'impliquerais pas autant mon... ma routine... parce que, comme je te l'ai dit, le fait que je travaille avec des femmes, j'entends toujours parler de produits, d'interventions chirurgicales, de traitements, alors j'ai pensé... j'ai pensé une chose chouette, mais je pense que si je n'étais pas gay, je n'aurais rien de tout ça

T : Comment ça... si vous deviez imaginer... Comment seriez-vous en tant qu'hétéro ?

L : Comment je serais en tant qu'hétéro ?

T : Oui, je veux dire, votre vie par rapport à cela... dans votre rapport avec la beauté...

L : Je crois que je ne serais pas autant attaché à mon apparence, je ne prendrais pas excessivement soin de moi, je pense que je n'aurais pas... ça ne me viendrait pas en tête de faire une intervention chirurgicale, je crois que je serais, que je serais totalement différent

T : Même pas la chirurgie ?

L : Même pas la chirurgie !

T : Mais cette préoccupation, alors... vous avez fini par l'associer plus à la question de l'homosexualité...

L : Oui... le fait d'être toujours parfait... qui est ce que j'ai dit... on est très minutieux, on regarde toujours et on dit : « regarde que c'est beau » ou « que c'est laid, hein, je ne veux pas ressembler à ça ! » ou « je veux être comme ça ! » (il ébauche un sourire)

T : Vous dite « on »... les homosexuels ?

L : C'est ça...

T : Vous pensez que les homosexuels...

L : Ils regardent, ils sont très minutieux, ils regardent et disent : « regarde quel beau corps, quel beau vêtement, regarde quel laid corps, regarde quel laid vêtement », alors, c'est très minutieux, toujours à évaluer la personne, toujours à regarder beaucoup et ça chez tout le monde, hein, toujours un montre un autre, mais je crois que dans la, dans le monde des homosexuels, ils sont beaucoup plus minutieux, beaucoup plus critiques et observateurs. Un hétéro n'observe pas un hétéro (rires) tu ne regardes pas les chaussures de ton collègue... tu ne vas pas voir... ses souliers s'ils sont plus colorés... je crois qu'il n'y a pas ça et il n'y a pas, parce que j'ai beaucoup d'amis hétéros, alors... ils sont bien tranquilles, ils sont super cools, alors je crois que c'est la manière dont ils sont.

T : Je remercie pour la participation et nous terminons l'interview.

Masculinités et souffrance contemporaine : une lecture psychanalytique de la pratique d'interventions esthétiques chez les hommes

Résumé

Cette recherche vise à mettre en rapport les effets du néolibéralisme sur le corps. En 2012 le Brésil a atteint la première place dans le classement international du pourcentage d'interventions plastiques par habitant. Durant ces dernières années, la proportion d'hommes ayant eu recours à la chirurgie esthétique à finalité non réparatrice a très fortement augmenté et reflète un changement dans les formes d'utilisation du corps masculin dans la contemporanéité. Le néolibéralisme a débordé les limites du monde économique pour envahir les modes d'agir et de désirer et faire du corps un bien de plus à produire et à consommer. Le marché triomphe sur les autres formes de croyance, dans une sorte de religion à laquelle le sujet devient dévot face au risque et marques de la castration. L'impact des discours de la science et de la marchandisation généralisée conduit à la promotion d'un *homo economicus* dans ses rapports à la jouissance. En prenant appui sur la théorie des discours de Jacques Lacan, la recherche a interrogé des hommes ayant recours à des interventions médicales à finalités esthétiques, (chirurgies plastiques, injections de botox, *lifting* facial, etc.) et qui font un usage particulier de leur corps. Deux cas cliniques sont distingués : l'un diagnostiqué comme névrotique et l'autre relevant de la psychose ordinaire. L'étude s'achève sur les implications au plan culturel de ces nouveaux modes de subjectivation et du privilège accordé sur un mode érotique à l'identification à l'objet.

Mots-Clés

Corps; Masculinité; Discours; Chirurgie esthétique; Psychose ordinaire

Title

Masculinities and contemporary suffering: a psychoanalytic lecture of the practice of aesthetic interventions in men

Abstract

This research aimed at relating the effects of neoliberal ideology on the body. In 2012 Brazil reached the first place in the international ranking of plastic surgery proportionally per citizen. During the last years there has been a leap in the number of men who undergo plastic surgery with aesthetic and not reparatory purpose, which reflects a change in the forms of use of the masculine body in contemporaneity. Neoliberal ideology has extrapolated the economy limits, has invaded the forms of acting and desiring and has made the body one more asset to be produced and consumed. The market prevails over other forms of belief, serving as a kind of religion to which the subject becomes obedient as they face castration. The impact of the discourse of science The impact of science discourse and widespread commoditization leads to the promotion of a *homo economicus* as to its relation to fruition. Based on to the discourses theory of Jacques Lacan, the research interviewed men who used medical interventions with aesthetic purpose (plastic surgeries, filling with botox, facelift, etc.) and make a peculiar usage of the body. Two cases stood out: one being diagnosed as neurotic and the other as an "ordinary psychotic". The research ends with the implications on the cultural field of these new ways of subjectivation that privileged identification to the object rather than its erotical use.

Keywords

Body; Masculinity; Discourse; Aesthetic Surgery; Ordinary psychosis

